août 1971 **FICTION** *n° 212*

NOUVELLES

CHRONIQUES

RUBRIQUE

Couverture de Bertrand

Textes déjà parus des auteurs de ce numéro

HARLAN ELLISON	**115**	Paulie et la belle endormie
	192	Le réceptacle
	200	L'hydre et le père Noël
	202	Le rôdeur dans la Cité à la lisière du Monde
	208	L'endroit sans nom
En collaboration avec **Robert Sheckley**	**175**	Je vois un homme assis dans un fauteuil et le fauteuil lui mord la jambe
En collaboration avec **Roger Zelazny**	**197**	Viens avec moi, non dans la blancheur de l'hiver...
CHARLES E. FRITCH	**62**	Aux yeux de l'enfant...
RON GOULART	**57**	Grandeur nature
	59	Conroy et consorts
	91	Rêves d'une fille de rêve
	112	Dialogues avec Katy
	129	Un justicier trop parfait
	147	Les vivres coupés
	150	Caméléon
	171	Princesse n° 22
	182	Le Caméléon et les contestataires
	198	L'appât temporel
RICHARD MATHESON	**25**	Journal d'un monstre
	27	Funérailles
	29	Escamotage
	36	Cycle de survie
	37	Derrière l'écran
	40	La robe de soie blanche
	48	Le test
	54	Jours disparus
	57	Le haut lieu
	63	Au bord du précipice
	88	Le pays de l'ombre
	S. 3	Danse macabre
	104	Le voyageur
	108	Moutons de Panurge
	127	La fille de mes rêves
	S. 10	La maison du crime
	189	Intrusion
	191	L'enfant curieux
	194	Le zoo
	S. 16	Le dernier jour
	204	La guerre des sorcières
	211	La voix du sang

FICTION

Directeur de la Publication : **M. DOMANGE**
Rédacteur en chef : Alain DOREMIEUX

Rédaction et administration :
Editions OPTA, 96 rue de la Victoire, Paris-9ᵉ (744 87-49).

Vente et abonnements :
24 rue de Mogador, Paris-9ᵉ (874 40-56).

La rédaction ne reçoit que sur rendez-vous,

EDITION FRANÇAISE
DE « THE MAGAZINE OF FANTASY AND SCIENCE FICTION »
Publié avec l'accord de Mercury Press, Inc. New York N. Y. (U.S.A.)

Le no : France 4 F ; Suisse 4 FS ; Algérie 4 DA ; Belgique : 40 FB.

TARIF DES ABONNEMENTS

	Pays destinataire		6 mois	1 an
FRANCE	Ordinaire	F.	**21,80**	**43,20**
	Recommandé	F.	**30,80**	**61,20**
Pays Etrangers				
	Ordinaire	F.	24,20	48.00
	Recommandé	F.	42,20	84,00
BELGIQUE	Ordinaire	F.B.	216	428
	Recommandé	F.B.	387	768
SUISSE	Ordinaire	F.S.	18,75	37.20
	Recommandé	F.S.	32,75	65,20

Nous avons un correspondant qui vous facilitera les opérations de règlement dans les pays étrangers suivants :

BELGIQUE : M. DUCHATEAU, 196 av. de Messidor, BRUXELLES 18 - C.C.P. 3.500.41.

SUISSE : M. VUILLEUMIER, 56 bd de Saint-Georges, GENEVE - C.C.P. 12.6112.

Adressez vos règlements aux Editions OPTA
24 rue de Mogador, PARIS-9ᵉ (C.C.P. 31.529.23 La Source)

Imprimeries Riccobono - 83 Draguignan
***Dépôt légal :* 3ᵉ trimestre 1971**


Inchangées, revoici les planètes d'aventure
tournant sous d'étranges soleils, les vaisseaux ventrus
aux coques ternies par les brûlures astrales,
les palais du vide et les pirates dont les flottilles
redoutables croisent entre les sombres nébuleuses.
LES
LOUPS DES
ETOILES
de Edmond Hamilton
L'odyssée de Morgan Chane, harcelé
par la meute des siens, lancé dans une quête
incessante de trésors immémoriaux, de
périls, de batailles.
L'œuvre la plus récente du maître du space-opera.
Prix : 41 F.
EDITIONS OPTA
club du livre d'anticipation
24 rue de Mogador - Paris 9e
téléphone 874-40-56
C.C.P. La Source 31 529.23

BON DE COMMANDE "F"

à adresser aux Editions OPTA — 24, rue de Mogador — Paris 9e

Cocher d'une croix le carré correspondant au volume désiré

			FF	FB	FS
☐	12	LES ROIS DES ETOILES RETOUR AUX ETOILES par Edmond Hamilton	32	286	25
☐	13	LES AMANTS ETRANGERS L'UNIVERS A L'ENVERS par Philip José Farmer	32	286	25
☐	14	A LA POURSUITE DES SLANS LA FAUNE DE L'ESPACE par A.E. van Vogt	32	286	25
☐	HS2	DRACULA par Bram Stoker	42	375	32,50
☐	17	CRISTAL QUI SONGE LES PLUS QU'HUMAINS par Theodore Sturgeon	37	330	28,70
☐	18	RETOUR A L'AGE DE PIERRE TERRE D'EPOUVANTE par Edgar Rice Burroughs	33	295	25,50
☐	HS3	LA POUPEE SANGLANTE LA MACHINE A ASSASSINER par Gaston Leroux	37	330	28,70
☐	19	AU-DELA DU NEANT DESTINATION UNIVERS par A.E. van Vogt	34	304	26,40
☐	20	LES ENFANTS D'ICARE LA CITE ET LES ASTRES par Arthur C. Clarke	34	304	26,40
☐	HS4	ELRIC LE NECROMANCIEN par Michael Moorcock	41	366	31,80
☐	21	LE LIVRE DE MARS par Leigh Brackett	38	340	29,50
☐	22	AGENT DE L'EMPIRE TERRIEN par Poul Anderson	38	340	29,50
☐	23	LES CAVERNES D'ACIER FACE AUX FEUX DU SOLEIL par Isaac Asimov	38	340	29,50
☐	24	DOCTEUR BLOODMONEY LE MAITRE DU HAUT CHATEAU par Philip K. Dick	37	330	28,70
☐	25	CEUX DE NULLE PART LES ROBINSONS DU COSMOS par Francis Carsac	38	340	29,50
☐	HS5	LE CYCLE DES EPEES par Fritz Leiber	44	394	34,30
☐	26	L'HOMME DANS LE LABYRINTHE LES MASQUES DU TEMPS par Robert Silverberg	37	330	28,70
☐	27	GENOCIDES CAMP DE CONCENTRATION par Thomas M. Disch	38	340	29,50
☐	28	ROUTE DE LA GLOIRE par Robert Heinlein	36	321	27,90
☐	29	REVOLTE SUR LA LUNE par Robert Heinlein	39	348	30
☐	30	LES FURIES PAVANE par Keith Roberts	41	366	31,80
☐	31	LES LOUPS DES ETOILES par Edmond Hamilton	41	366	31,80
☐	HS6	LA MAISON AU BORD DU MONDE par William Hodgson	44	394	34,30

Franco de port. Supplément de 1 F 50 pour envoi recommandé.

NOM .... **PRENOM** ....

ADRESSE ....

Mon règlement ci-joint est effectué par :
— chèque bancaire — mandat-poste — mandat-lettre
— virement-postal — C.C.P. Editions OPTA 31.529.23 La Source

(Rayer les mentions inutiles)
Pour la Belgique : M.Duchâteau - 196, Av. de Messidor - BRUXELLES 18 - C.C.P. 3500.41
Pour la Suisse : M. Vuilleumier - 56, Bd de St-Georges - GENEVE - C.C.P. 12.6112

HARLAN

ELLISON

La machine aux yeux bleus

Publiée d'abord en magazine en 1967, cette nouvelle a été accueillie la même année dans le troisième volume des Nebula Award Stories, *une série d'anthologies que quelques-uns des plus grands auteurs de SF se relaient à éditer tous les ans aux Etats-Unis. Comme leur titre l'indique, ces anthologies réunissent les* novellas *(courts romans),* novelettes *(nouvelles) et* short stories *(nouvelles courtes) qui ont été couronnées par le prix annuel de l'Association des Ecrivains Américains de SF, le fameux* Nebula Award *— à ne pas confondre avec le Hugo, même si les deux distinctions vont parfois aux mêmes textes. Pour faire bon poids, ces volumes présentent aussi certains des textes qui ont été cités au Tableau d'Honneur, et c'est alors le goût personnel de l'anthologiste de service qui dicte le choix.*

La machine aux yeux bleus *est un de ces textes bien cotés que Roger Zelazny, présentateur des* Nebula Award Stories *pour l'année 67, a jugés dignes de ranger auprès des œuvres lauréates. Il s'en explique ainsi dans le texte de présentation de la nouvelle :* « La thématique d'Ellison est toujours différente et toujours intéressante. Il ne gâche jamais un mot, bien qu'il en ait un tas à sa disposition. D'autre part, quoique ce ne soit pas la raison de sa présence ici, et sans vouloir jouer les importuns, il est une des rares personnes au monde que je considère comme un ami. Je vais donc vous dire un mot à son sujet. Contrairement à Norman Mailer, il n'a pas besoin de se référer à un événement précis pour se mettre en avant. Tout ce qu'il écrit atteint cet objectif. Il écrit les plus belles présentations que j'aie jamais lues — quand il s'agit de ses propres histoires. Considérez que tout ce qu'un homme écrit ne cons-

titue en fait qu'une partie d'une immense histoire qui prendra fin avec sa vie d'écrivain. Considérez, comme on l'a dit et redit, que tout ce qu'un homme écrit est, au départ, autobiographique. Prenez n'importe quel livre de *notre* homme, et ce vous sera un régal d'apprendre précisément ce qui entre dans le processus de la création. D'emblée, il s'adresse à vous, et continue avec l'histoire. Celle-ci commence à Las Vegas et s'achève dans l'horreur et la beauté. Je vous dis cela parce que chaque écrivain qui ait jamais existé est unique. Et Harlan, lui, est si diablement unique que la plupart des éditeurs ne savent pas quoi faire de lui. Si jamais vous le rencontrez, vous verrez ce que je veux dire. Il n'y a aucune frontière entre le sujet et l'objet, l'homme et l'œuvre. Ce qu'il écrit exprime ce qu'il est. Je pourrais ajouter que c'est *à l'extrême*, mais ce serait une banalité et, si vous le connaissez, un pléonasme. »

Voilà quelques lignes fort intéressantes. Il n'est pas inutile d'y voir Zelazny suggérer que la SF n'est pas le divertissement futile, ni même la distributrice de dépaysement à la petite semaine auxquels voudraient la réduire certains, puisqu'un écrivain du tempérament d'Ellison y a découvert un terrain privilégié pour l'expression de soi. Mais cette considération générale — et implicite — n'est pas ce qui doit nous importer ici. Zelazny nous permet surtout de comprendre pourquoi il n'est guère de textes d'Ellison qui ne soient inattendus, déroutants, choquants même. En effet, autant qu'un moyen d'aller plus loin dans l'exploration de certaines idées ou de certains sentiments, la thématique, l'imagerie et les modalités narratives de la SF constituent un genre que guette le danger sinon des règles fixes, du moins des habitudes. Fidèle à son propos plus qu'aux traditions de la SF, Ellison est ainsi amené à briser les cadres qui nous sont familiers. Et si cela doit aller jusqu'au broyage de la syntaxe et à la pulvérisation des conventions typographiques, il ne faut pas compter sur lui pour avoir l'ombre d'une hésitation : qu'on en juge par La région intermédiaire, *paru dans* Galaxie *n° 85.*

Sans pousser aussi loin l'attitude qui consiste à bousculer les routines de la SF et de toute littérature pour mieux les faire vivre, la nouvelle que vous allez lire est typiquement ellisonienne. Est-ce de la science-fiction ? Est-ce du fantastique ? Je serais bien en peine de trancher — disons à la rigueur et sans trop nous mouiller que c'est une histoire de terreur « moderne ». Si l'on a remarqué qu'Ellison éprouvait un intérêt particulier pour les déchets humains que la nature et la société s'entendent à produire, on s'apercevra que son thème récurrent du pauvre-type-à-qui-il-arrive-une-aventure-impensable y est l'objet d'une nouvelle mouture. Si l'on sait que le même Ellison tient dans le Los Angeles Free Press *une chronique de télévision où la peinture de l'Amérique par elle-même lui permet d'épancher une redoutable verve satirique, on comprendra que le cadre de Las Vegas y donne lieu à un pamphlet contre le jeu accédant à des dimensions quasi mythiques. Enfin, si l'on est sensible à la poésie, on lira entre les lignes une éblouissante variation sur le thème du regard, comme on appréciera — dans la faible mesure où la traduction le permet — un style chactique qui donne parfois au récit des allures de poème surréaliste et fait de certains passages l'équivalent littéraire d'un chorus de Jimi Hendrix.*

J.C.

AVEC un huit face au tapis et une reine à la montre, alors que le croupier sortait un quatre, Kostner décida de laisser l'initiative à la banque. Il attendit et le croupier retourna sa carte. Un six.

Le croupier semblait sorti tout droit d'un film de 1935 avec George Raft : l'éclat glacé du diamant dans les yeux, les longs doigts manucurés d'un chirurgien du cerveau, des cheveux noirs soigneusement plaqués en arrière d'un front pâle. Il distribuait ses cartes sans lever les yeux. Un trois. Encore un trois. La vache. Un cinq. La vache. Vingt et un. Et Kostner vit ses trente derniers dollars — six coupures de cinq dollars — ratissés vers les cartes, dans la caisse du croupier. Flambé. A sec. Lessivé à Las Vegas, Nevada, capitale du jeu du monde occidental.

Il abandonna son confortable tabouret et tourna le dos à la table de blackjack. La partie recommençait déjà, du mouvement de la vague submergeant un noyé. Il était venu, reparti, et personne ne l'avait remarqué. Personne n'a jamais vu un homme brûler ses dernières cartouches et s'en sortir. Kostner avait maintenant le choix : il pouvait pousser jusqu'à Los Angeles et essayer de trouver un semblant de nouvelle vie... ou il pouvait se faire sauter la cervelle.

Deux solutions guère plus brillantes ou sensées l'une que l'autre.

Il fourra ses mains au fond des poches de son pantalon de toile kaki sale et usé, et s'éloigna vers la rangée des machines à sous qui grinçaient et cliquetaient à l'autre bout de la salle entre les tables de blackjack.

Il s'arrêta. Il sentait quelque chose dans sa poche. Près de lui, mais entièrement absorbée par ce qu'elle faisait, une matrone d'une cinquantaine d'années en pantalon corsaire lavande électrique, talons hauts et chemisier de chez Ship and Shore, actionnait deux machines, alimentant et faisant démarrer l'une en attendant que l'autre s'arrête. Elle tenait dans la main gauche une tasse de porcelaine contenant une réserve apparemment inépuisable de pièces de vingt-cinq *cents* qu'elle enfonçait l'une après l'autre dans les fentes. Il flottait autour d'elle une atmosphère d'irréalité. Elle avait presque l'air d'un automate, le visage dépourvu de toute expression, l'œil fixe et résolu. Elle ne leva les yeux que lorsque retentit la sonnerie : quelqu'un, au bout de la rangée, avait sorti un jackpot. A cet instant Kostner comprit ce qu'avaient de maléfique, d'immoral et de funeste Las Vegas, le jeu légalisé, ces pièges appâtés et tendus tout béants au commun des mortels. Le visage

de la femme était gris de haine, d'envie, de convoitise et de soumission au jeu, en cet instant hors du temps où elle entendait une autre âme damnée gagner, à l'autre bout de la rangée, un maigre jackpot. Un jackpot fait pour endormir le joueur avec des phrases comme *La chance est avec vous* et *Vous êtes en bonne voie.* Le jackpot-leurre. L'amorce aux mille reflets scintillants dans une mer de pauvres poissons.

Ce que Kostner palpait dans sa poche était un dollar d'argent.

Il le sortit et le regarda.

L'aigle qui s'y trouvait gravé était en pleine hystérie.

Kostner s'arrêta brusquement, à moins d'un pas du panneau indiquant les limites de Retape-City. Il avait encore sa chance. Ce que les gros flambeurs appellent la bouée de sauvetage, le troisième souffle, la botte secrète. Un dolluche. Un maxi-rond. Tiré d'une poche à peine moins profonde que le puits où Kostner avait failli piquer une tête.

« Nom de Dieu, » se dit-il, et il vira vers la rangée des machines à sous.

Il croyait que les machines à dollars d'argent avaient toutes été retirées de la circulation. Manque de pièces, d'après le Trésor américain. Mais là, juste à côté des attrape-couillons à pièces de cinq et vingt-cinq *cents*, se dressait une machine à dollars d'argent. Un jackpot de deux mille dollars. Kostner eut un sourire béat. Si tu dois abandonner, fais ça en beauté.

Il glissa le dollar d'argent dans la fente et cramponna la lourde poignée bien huilée. Une brillante coulée d'aluminium et d'acier moulés. Une grosse boule de plastique noir. Conçue pour le confort du bras. Tirez-la toute la journée, pas de danger d'être fatigué.

Sans la moindre prière, Kostner tira sur la poignée.

Elle était née à Tucson. Mère : sang pour sang Cherokee. Père : trimard en ballade. Sa mère tenait un routier. Son père y avait débarqué pour s'offrir un bon steak avec les à-côtés. Sa mère se remettait juste d'une sale histoire : causes indéterminées, issue fâcheuse. Sa mère s'était mise au lit. Avec les à-côtés. Margaret Annie Jessie était arrivée neuf mois plus tard : cheveux noirs, teint clair, lieu de naissance miteux. Vingt-trois ans plus tard, vrai produit d'institut de beauté, image de rêve façonnée par Vogue *et une étroite intimité avec les requins de la course à la fortune, Margaret Annie Jessie s'était abrégée en...*

Maggie.

De longues jambes élégantes et folâtres ; des hanches un peu larges, de celles qui donnent tout de suite aux hommes envie d'y poser les mains ; un ventre plat, bien dessiné ; une taille de guêpe, une taille qui faisait son effet dans n'importe quel type de vêtements, de la jupe ample au pantalon collant ; pas de poitrine — des tétons mais pas de poitrine, comme les poules de luxe mises à la mode par O'Hara — et pas de rembourrages... laisse tomber les serre-nénés, mon petit, il y a mieux à faire ; un cou satiné, sculpté par Michel-Ange, une fière colonne ; et tout ce visage.

Un menton en avant, peut-être un brin trop agressif, mais si tu avais cogné sur autant de peloteurs, ce serait pareil pour toi, ma mignonne ; une bouche mince, à la lèvre inférieure comme gorgée de miel, épanouie, prête à toute éventualité ; un nez aux narines frémissantes qui projetait une belle ombre et justifiait tous les qualificatifs — aquilin, patricien, classique, et tout et tout ; des pommettes aussi vigoureuses et saillantes qu'une pointe de terre après dix ans de plein océan, des pommettes qui captaient l'obscurité des ombres étroites, surtout vers le bas de la structure osseuse qui tendait la peau, des pommettes étonnantes qui faisaient tout le visage, vraiment ; des yeux candides coupés en amande, son héritage Cherokee, des yeux qui vous rendaient votre regard comme s'ils se collaient de l'autre côté de la serrure où vous faisiez le voyeur, en fait des yeux effrontés qui disaient vous pouvez vous payer tout ça.

Des cheveux blonds, une masse, ondulés, bouclés, lisses et souples, à l'ancienne mode, dans le genre petit page que les hommes admirent toujours, ni style casque en toile cirée, ni style échafaudage anapurnesque branlant et tarabiscoté, ni style nouilles plates calibre trois comme on en voit dans les discothèques, des cheveux comme un homme en rêve, où il peut plonger les mains, à la base du cou, pour attirer à lui tout le visage.

Une femme fonctionnelle, une mécanique en parfait état de marche, un appareil de précision bien fini, fait de douceur et de docilité.

Vingt-trois ans, et une volonté de tous les diables de ne pas moisir dans cette vallée de larmes, ce purgatoire, comme sa mère l'avait appelé toute sa vie, sa mère qui s'était éteinte en faisant brûler de la graisse, dans la dernière des roulottes, quelque part en Arizona — Dieu merci, plus question de réclamer un peu d'ar-

gent à la petite Maggie chérie qui s'activait comme serveuse nue dans une boîte de Los Angeles. (Il devrait bien exister quelque part un petit remords pour une maman partie rejoindre toutes les chères victimes des feux de graisse. Où ? Regardez autour de vous et vous trouverez.)

Maggie.

Un phénomène génétique. Des yeux qui tenaient leur coupe en amande d'une Maman Cherokee, et leur couleur bleu innocence d'un Papa Sans-Nom Polonais qui s'était soulagé vite fait bien fait.

Maggie et ses yeux bleus, ses cheveux teints en blond, tout ce visage, toute cette longueur de jambes, tout ça pour cinquante billets la nuit, et ça vous a des couleurs d'extase.

Maggie parée d'innocence irlandaise, de l'innocence de ses yeux bleus, de l'innocence de ses jambes à la française. Polonaise. Cherokee. Irlandaise. Toute la femme. Et se mettant sur le marché pour le loyer mensuel de ses murs en stuc, quatre-vingts billets d'épicerie, la Mustang de... disons deux mois de travail, et trois rendez-vous chez le spécialiste de Beverly Hills à cause de cet essoufflement après une nuit de Bugalu.

Maggie, Maggie, Maggie, jolie machine aux yeux bleus, venue de Tucson, ses roulottes, ses rhumatismes articulaires, avec une envie de vivre qui tournait à la frénésie kaléidoscopique d'agripper et de garder coûte que coûte le contraire de l'absurdité. Si cela demandait de se mettre sur le dos et d'imiter les rugissements de la panthère dans le désert, alors on s'y mettait, car rien, *vraiment* rien, *ne pouvait être pire que la vie d'une pauvre souillon, d'une galeuse en dessous sales, d'une traîne-savate hirsute et pouilleuse à faire honte, faute d'avoir de quoi. Rien !*

Maggie. Racoleuse. Tapineuse. Radeuse. Boumeuse. S'il y a un billet à gagner quelque part, il y swingue un petit air qui s'écrit Maggie, Maggie, Maggie.

En veux-tu, en voilà. Tout est permis pourvu qu'on y mette le prix.

Maggie sortait avec Nuncio. C'était un Sicilien. Il avait les yeux sombres et un portefeuille en croco avec de petites poches réservées aux cartes de crédit. Il jetait l'argent par les fenêtres. C'était un chic type, un gros flambeur. Ils allèrent à Las Vegas.

Maggie et le Sicilien. Les yeux bleus de la fille et le portefeuille du type. Mais surtout les yeux bleus de la fille.

Les bobines tournaient en un vague brouillard derrière les trois vitres allongées, et Kostner comprit qu'il n'avait pas une chance. Un jackpot de deux mille dollars. Elles tournaient, tournaient et bourdonnaient. Trois cloches ou deux cloches et une barre de jackpot gagnent 18 dollars ; trois prunes ou deux prunes et une barre de jackpot en gagnent 14 ; trois oranges ou deux oranges et une bar.....

Dix, cinq, deux dollars pour une seule grappe de cerises en première position. Quelque chose... ou je coule... quelque chose...

Ça bourdonnait...

Et ça tournait, ça tournait...

Quand il se passa quelque chose qui n'était pas prévu dans le manuel du parfait petit taulier.

Les bobines accélérèrent et s'arrêtèrent avec un bruit sec, clac, clac, clac, bien en place.

Trois barres regardaient Kostner. Mais elles n'indiquaient pas JACKPOT. C'étaient trois barres où se détachait le regard fixe de trois yeux bleus. Très bleus, très insistants, très JACKPOT ! !

Vingt dollars d'argent dégringolèrent dans le réceptacle qui s'ouvrait au bas de la machine. Une lumière orange se mit à clignoter dans la cabine du caissier, une lumière orange vif sur le tableau de contrôle des jackpots. Et en l'air la sonnerie se mit à retentir.

Le gérant de la plate-forme des machines à sous adressa un signe de tête au taulier : celui-ci fit la moue et se dirigea vers le minable qui restait planté devant la machine, la main collée à la poignée.

Le gain symbolique — vingt dollars d'argent — était toujours dans le réceptacle, intact. Le solde du jackpot — mille neuf cent quatre-vingts dollars — serait payé de la main à la main par le caissier du casino. Et Kostner restait planté là, abasourdi, tandis que les trois yeux bleus le fixaient.

Un affolement stupide régna un instant, alors que Kostner fixait à son tour les trois yeux bleus ; un instant au cours duquel les mécanismes de la machine firent leurs propres comptes ; et la sonnerie retentissait furieusement.

Tout au long du casino de l'hôtel, des joueurs se détournaient pour regarder. Aux tables de roulette, les gros joueurs de Detroit et de Cleveland détachaient leurs yeux larmoyants de la bille cliquetante pour lancer un regard bref vers le bas de la rangée, sur le type à l'air renfrogné qui se tenait devant la machine à

sous. De leur place, ils ne pouvaient être sûrs qu'il s'agissait d'un paquet de deux mille dollars, et leurs yeux revenaient à la fumée ondoyante des cigares et à la précieuse petite bille.

Les acharnés du blackjack se retournaient de temps en temps, pivotant sur leur siège, et souriaient. Leur tempérament les rapprochait davantage des amateurs des machines à sous, mais ils savaient que ces appareils étaient un truc pour occuper les vieilles dames pendant que les joueurs couraient inlassablement après leur vingt et un.

Quant au vieux croupier qui ne pouvait pas se démener plus longtemps aux tables où l'on jouait vite, et qu'une direction reconnaissante avait mis au vert à la Roue de la Fortune, près de l'entrée du casino, lui aussi cessa de murmurer d'une voix de zombie ses « Un aut' gagnant sur la Roue de la Fortune » qui n'intéressaient personne, et regarda dans la direction de Kostner et de cette incroyable sonnerie. Puis, au bout d'un moment, toujours sans joueur autour de lui, il annonça un autre gagnant fantôme.

Kostner entendait la sonnerie de très loin. Cela devait signifier qu'il avait gagné deux mille dollars, mais c'était impossible. Il vérifia le tableau de marque de la machine. Trois barres marquées JACKPOT signifiaient JACKPOT. Deux mille dollars.

Mais ces trois barres ne disaient pas JACKPOT. C'étaient trois barres grises, de forme rectangulaire, avec trois yeux bleus juste au centre de chacune d'elles.

Des yeux bleus ?

Quelque part, il se fit une connexion et un flot d'électricité, un milliard de volts d'électricité, se déchargea à travers Kostner. Ses cheveux se dressèrent sur leur racine, le bout de ses doigts saigna tout vif, ses yeux tournèrent en gelée, et chaque fibre de ses muscles devint radioactive. Quelque part, hors d'ici, dans un endroit qui n'était pas cet endroit, Kostner avait été inextricablement relié à... à quelqu'un. Des yeux bleus ?

La sonnerie s'était éteinte dans sa tête, le niveau sonore où se maintenait le casino, le gargouillis des pièces de monnaie, le marmonnement des gens, les appels des croupiers, tout était parti, et il était engoncé dans le silence.

Attaché à ce quelqu'un d'autre, quelque part hors d'ici, par le canal de ces trois yeux bleus.

Puis, en un instant, ce fut fini. Il était seul à nouveau, comme s'il avait été relâché par une main de géant, vidé de son souffle. Il tituba contre la machine.

— « Alors mon vieux, ça va ? »

Une main le saisit par le bras et l'aida à se rétablir. La sonnerie retentissait toujours quelque part en haut, et le voyage qu'il venait de faire lui avait coupé le souffle. Ses yeux accommodèrent, et il se retrouva en train de regarder le petit costaud qui était de service quand il avait joué au blackjack.

— « Oui... ça va, juste un peu sonné, c'est tout. »

— « On dirait que vous avez décroché le gros lot, mon vieux, » ricana le taulier. C'était un ricanement empesé, le produit d'une contraction musculaire et d'un réflexe conditionné, sans la moindre gaîté.

— « Oui... on dirait... » répondit Kostner en essayant de ricaner de même. Mais il était encore tout tremblant de la décharge électrique qu'il avait encaissée.

— « Permettez que je vérifie, » disait le taulier, contournant Kostner pour inspecter la machine. « Exact. Trois barres marquées jackpot. C'est bon. Vous avez gagné. »

Alors Kostner réalisa ! Deux mille dollars ! Il baissa les yeux sur la machine et vit...

Trois barres qui portaient le mot JACKPOT. Pas d'yeux bleus, juste des mots qui signifiaient de l'argent. Kostner jeta autour de lui des regards affolés : est-ce qu'il perdait l'esprit ? *De quelque part, de tout autre part que la salle du casino, il entendit le tintement d'un rire plaqué rhodium.*

Il ramassa les vingt dollars d'argent. Le taulier introduisit une autre pièce dans la machine et fit disparaître le jakpot d'un coup de poignée. Puis il le conduisit au fond du casino en lui parlant à voix basse et très poliment. Devant le guichet du caissier, le taulier fit un signe de tête à un homme à l'air fatigué qui vérifiait la valeur d'une énorme pile de plaques en rolodex.

— « Super-jackpot sur la Grosse à dollars d'argent ; machine cinq zéro zéro quinze. » Il fit une grimace à Kostner qui essaya de la lui rendre. C'était difficile. Il se sentait complètement abruti.

Le caissier vérifia sur un barème la somme exacte à verser et se pencha vers Kostner par-dessus le comptoir : « Par chèque ou en liquide, monsieur ? »

Kostner sentit revenir son entrain. « Est-ce que les chèques du casino sont sûrs ? » Cela les fit tous les trois éclater de rire. « Un chèque ira très bien, » dit Kostner. On lui tira son chèque et la poinçonneuse automatique perça les petits trous qui disaient deux

mille. « La maison offre les vingt dollars d'argent, » dit le caissier en faisant glisser le chèque vers Kostner.

Il le prit, l'examina, ayant encore de la peine à y croire. Deux mille dollars. Il roulait sur l'or.

Comme il retraversait le casino en compagnie du taulier, celui-ci lui demanda aimablement : « Eh bien, qu'est-ce que vous comptez faire de tout ça ? » Kostner dut réfléchir un moment. Il n'avait pas vraiment de projets. Et puis, il eut soudain une idée très nette : « Je vais rejouer sur cette machine. » Le taulier s'épanouit : une poire congénitale ! Il allait remettre la totalité de ses dollars d'argent dans la Grosse et se diriger ensuite vers les autres jeux. Blackjack, roulette, pharaon, baccarat... en quelques heures ses deux mille dollars auraient réintégré la caisse du casino. C'était toujours ce qui arrivait.

Il reconduisit Kostner vers la machine et lui donna une tape sur l'épaule. « Bien de la chance, mon vieux. »

Comme il repartait, Kostner glissa une pièce dans la machine et tira la poignée.

Le taulier n'avait fait que cinq pas quand il entendit l'incroyable cliquetis des bobines qui s'arrêtaient, le fracas de vingt dollars d'argent qui heurtaient le réceptacle, et cette nom de Dieu de sonnerie qui piquait encore sa crise.

Elle avait constaté que ce fils de garce de Nuncio était un porc pervers. Une ordure ambulante. Rien que du fumier entre les deux oreilles. Une espèce de monstre en caleçon de nylon. Il n'y avait guère de jeux que Maggie n'eût pas pratiqués, mais ce que ce Marquis de Sade sicilien lui demandait était vraiment à vomir !

Elle faillit s'évanouir quand il lui en fit la suggestion. Son cœur — que le spécialiste de Beverly Hills lui avait dit de ménager — se mit à battre la chamade. « Espèce de porc ! » hurla-t-elle. « Infect, ignoble, horrible porc que tu es, Nuncio, espèce de porc ! » Elle avait bondi hors du lit et se mettait à enfiler ses vêtements. Sans même se soucier d'un soutien-gorge, elle tira un chandail étroit sur ses petits seins, encore tout empourprés des caresses et des morsures dont Nuncio les avait assaillis.

Il se dressa dans le lit, petit homme à l'air pathétique, aux tempes grises et au sommet du crâne complètement dégarni ; et il avait les yeux humides. Il était de la race des porcs, oui, il était bien le porc dont elle l'avait traité, mais il était sans défense devant

elle. Il était amoureux de sa petite garce, de la petite putain qu'il entretenait. C'était la première fois que ça lui arrivait, à Nuncio le porc, et il était sans défense. Chez lui à Detroit, s'il s'était agi d'une pouffiasse, d'un quelconque bestiau putassier, il aurait quitté le lit à deux places et l'aurait balancée un peu comme il faut. Mais cette Maggie, elle l'avait entortillé. Il avait suggéré... ça, quoi, ce qu'ils auraient pu faire ensemble... parce qu'il brûlait de tant d'amour pour elle. Mais elle était furieuse contre lui. Ce n'était pourtant pas si bizarre comme idée !

— « Lais' moi t' 'spliquer, mon chou... Maggie... »

— « Tu n'es qu'un sale porc, Nuncio ! Donne-moi de l'argent, je descends au casino. Et je ne veux pas voir ta sale gueule de porc de la journée, vu ? »

Elle était allée fouiller dans son pantalon et son portefeuille et avait pris huit cent seize dollars sous son nez. Il était sans défense devant elle. C'était un objet volé à un monde qu'il se contentait d'appeler « la classe », et elle pouvait faire de lui ce qu'elle voulait.

Ce phénomène génétique de Maggie, ce splendide mannequin de Maggie, cette jolie machine aux yeux bleus de Maggie, qui était à moitié Cherokee, à moitié un tas d'autres choses, avait bien appris sa leçon. C'était le parfait exemplaire de la « putain de classe ».

« De toute la journée, compris ? » aboya-t-elle. Et elle descendit, furieuse, pour rager, jouer, et ne s'étonner de rien sinon de sa vie.

Les hommes la suivaient des yeux tandis qu'elle marchait. Elle se tenait comme un défi, tel un écuyer tenant un étendard, telle une chienne primée dans l'enceinte des juges. Née pour la vie en rose. Les merveilles de la contrefaçon et du désir.

Maggie n'avait pas envie de jouer ni de quoi que ce soit. Elle voulait seulement ruminer la fureur qui l'animait contre ce porc de Sicilien, son besoin de solidarité dans une vie bâtie au bord de la mauvaise pente, la stupidité de sa présence ici, à Las Vegas, alors qu'elle pouvait être à Beverly Hills. Sa colère et son malaise empirèrent à la pensée de Nuncio, là-haut, dans la chambre, qui prenait une autre douche. Elle prenait trois bains par jour. Mais il y avait une différence avec lui. Il savait qu'elle supportait mal son odeur : il avait parfois l'odeur douceâtre du chien mouillé, et elle lui en avait touché un mot. Maintenant, il se baignait constamment et détestait cela. Dans la salle de bains, il était en pays étranger. Sa vie avait été marquée par toutes sortes de cochonneries, et les bains lui inspiraient maintenant plus de dégoût que la saleté

n'en avait jamais été capable. Pour elle, prendre un bain représentait tout autre chose. C'était une nécessité. Il lui fallait se débarrasser de la patine du monde, il lui fallait rester propre, et douce, et blanche. Un objet d'exposition, et non un tas de chair et de cheveux. Un instrument chromé, quelque chose qui ignorait l'attaque de la rouille et de l'usure.

Quand ils la touchaient, quand n'importe lequel d'entre eux, les hommes, tous les Nuncio, la touchaient, ils laissaient de petits points de rouille rougeâtre sur sa chair blanche et immuable, des toiles d'araignée, des traînées de suie. Il lui fallait *se baigner. Souvent.*

Elle déambula entre les tables et les machines à sous avec ses huit cent seize dollars. Huit billets de cent dollars et seize de un.

Au guichet de change, elle troqua ses seize dollars contre des pièces d'argent. La Grosse attendait. C'était sa copine. Elle y jouait pour mettre en rogne le Sicilien. Il lui avait dit de jouer sur les machines à pièces de cinq, dix ou vingt-cinq cents, *mais elle le mettait toujours en rage en claquant cinquante ou cent dollars en dix minutes, une pièce après l'autre, sur la Grosse.*

Elle se plaça bien en face de la machine et introduisit le premier dollar d'argent. Elle tira la poignée ce porc de Nuncio. Un autre dollar, un coup de poignée depuis combien de temps ça dure ? Les bobines pédalaient et toupillaient et tournaient et filaient en une ronde indistincte de métal bourdonnant sans fin sans fin tandis que Maggie Maggie aux yeux bleus se laissait emporter par la haine et la haine et songeait à sa haine à tous ces jours et ces nuits de cochonnerie derrière elle et devant elle et si seulement elle avait tout l'argent contenu dans cette salle dans ce casino dans cet hôtel dans cette ville tout de suite à cet instant précis juste un instant cet instant ce serait assez pour être entraînée dans un tourbillon bourdonnant vrombissant sans fin sans fin sans fin, oui, et elle serait libre libre libre et le monde ne toucherait jamais plus son corps les porcs ne toucheraient jamais plus sa chair blanche et puis soudain comme un dollar deux dollars trois dollars et encore des dollars partaient en une ronde une ronde une ronde bourrrrrrdonnante de bobines de cerises et de cloches et de barres et de prunes et d'oranges ce fut soudain ping ping ping la POINTE d'une douleur aiguë ! aiguë ! aiguë ! dans sa poitrine, son cœur, en plein milieu, un coup de lance, un brasier, une colonne de feu qui n'était que douleur pure pure pure DOULEUR !

Maggie, Maggie jolie machine aux yeux bleus qui voulait tout cet argent dans la grosse machine à sous, Maggie qui était venue du pays de l'ordure et des rhumatismes articulaires, qui avait fait tout ce chemin pour en arriver à ses trois bains par jour et un spécialiste à Beverly Hills-les-Gros-Sous, cette *Maggie-là eut soudain une attaque, une palpitation, un blocage par thrombose coronaire, et tomba raide morte sur le plancher du casino. Morte.*

Un instant plus tôt, elle tenait la poignée de la machine, désirant introduire tout son être, toute cette haine contre tous les porcs avec lesquels elle avait pu se vautrer, désirant s'immiscer par chaque fibre de chaque cellule de chaque chromosome dans cette machine, pour pomper jusqu'au moindre fumet d'argent tapi dans ses entrailles, et l'instant d'après — si proche que ce pouvait être le même — son cœur explosait, la tuait, et elle glissait sur le plancher... sans lâcher la Grosse.

Sur le plancher.
Morte.
Foudroyée.
La menteuse. Tous les mensonges qui composaient sa vie.
Morte sur un plancher.

Un moment hors du temps ■ lumières virevoltantes et tourbillonnantes dans un univers de sucre et de coton ■ au fond d'un entonnoir de section circulaire pareil à une corne de chèvre ■ une corne d'abondance qui s'élevait en capuchon douce et unie comme un ventre de ver ■ nuits sans fin qui retentissaient du glas de cloches en ébène ■ hors du brouillard ■ hors de l'inanité ■ soudaine et totale connaissance cellulaire ■ remontée du fil de la mémoire ■ balbutiement spasmodique de la cécité ■ un chat-huant de frénésie muette pris au piège dans une caverne de prismes ■ continuel écoulement du sable ■ flots d'éternellement ■ bords du monde comme en éclats ■ jaillissement d'écume inondant de l'intérieur ■ l'odeur de la rouille ■ recoins vert cru qui brûlent ■ mémoire balbutiement spasmodique de la mémoire aveugle ■ vide du néant sept fois à l'assaut ■ jaune ■ points lumineux fondus dans une coulée d'ambre s'allongeant et s'étirant comme cire vivante ■ sueurs froides ■ là-haut le parfum du terminus ■ voici le dernier des terminus avant le ciel ou l'enfer ■ voici les limbes ■ prise au piège et condamnée à la solitude dans

un nulle part rongé de brume ■ un hurlement silencieux un bourdonnement silencieux un tournoiement silencieux à rendre dingue dingue ■ dingue dingue ■ dingue ■ dingue dingue ■ dinggggggggg

Maggie avait voulu tout l'argent contenu dans la machine. Elle était morte en se voulant à l'intérieur de la machine. Maintenant, regardant au-dehors de l'intérieur, du fond des limbes qui étaient devenus son purgatoire, Maggie était prise au piège, l'âme de Maggie était prise au piège dans le ventre poli et lubrifié de la machine à dollars d'argent. La prison de ses dernières volontés, où elle avait voulu se trouver entièrement enfermée dans ce dernier instant de vie entre la vie et la mort. Maggie, toute âme maintenant, était prise au piège pour toute l'éternité dans l'âme de la machine. Prise au piège.

— « J'espère que vous ne verrez pas d'inconvénient à ce que j'appelle un de nos vérificateurs, » disait le gérant de la plate-forme des machines à sous, à des kilomètres. Pas loin de la soixantaine, c'était un homme à la voix de velours dont les yeux ne contenaient pas un grain de lumière et certainement pas un grain d'amabilité. Il avait arrêté le taulier au moment où le petit costaud s'était retourné à mi-pas pour revenir vers Kostner et la machine jackpottiltée ; il s'était avancé tout seul. « Il faut que nous soyons sûrs, n'est-ce pas, que personne n'a fait l'idiot avec la machine, n'est-ce pas, elle est peut-être détraquée ou quelque chose comme ça, n'est-ce pas. »

Il leva la main gauche et il en surgit une crécelle dans le genre de celles dont se servent les enfants pour Halloween. Il cliqueta une demi-douzaine de fois, comme un criquet enragé, et on s'agita au parterre entre les tables.

Kostner n'avait qu'une vague idée de ce qui se passait. Au lieu d'être bien réveillé et de sentir l'adrénaline fluer dans ses veines, d'éprouver la sensation bien connue de tous les joueurs quand ils gagnent, cette espèce d'appétence désespérée quand ils ont touché le gros paquet, il était assommé, ne prenant part à ce qui se passait autour de lui que dans la mesure où un verre se sent concerné quand un alcoolique entretient sa cuite.

Il avait été entièrement vidé de la couleur et du son.

Un homme à l'air fatigué et résigné, vêtu d'un uniforme gris, aussi gris que ses cheveux, aussi gris que sa peau d'éternel cloîtré,

s'approcha d'eux, muni de quelques outils roulés dans une enveloppe de cuir. Le réparateur examina la machine, fit pivoter le châssis d'acier massif sur son socle et inspecta l'arrière. A l'aide d'une clé, il ouvrit la porte arrière, et Kostner eut un bref aperçu des engrenages, des ressorts, des induits et des rouages qui assuraient le fonctionnement de tout le mécanisme. Sans un mot, le réparateur hocha la tête dessus, referma la porte, fit pivoter de nouveau la machine et examina le devant.

— « Personne n'a pêché à la cuillière par ici, » dit-il, et il partit.

Kostner lança un regard ahuri au gérant.

— « Joué de la gaffe. C'est ça qu'il voulait dire. Triché. Pêcher à la cuillère est une autre façon de parler. Il y a des types qui se servent d'un petit morceau de plastique ou d'un fil de fer ; ils le fourrent dans le système de transmission et ça déclenche la machine. Personne ne pense que c'est ce qui s'est passé ici, mais, n'est-ce pas, il faut que nous soyons sûrs. Deux mille dollars, c'est une grosse somme, et deux fois... bon, n'est-ce pas, je suis sûr que vous comprendrez. Si un type avait fait ça avec un boomerang... »

Kostner leva un sourcil.

« ...heu... eh bien, le boomerang, c'est une autre façon de pêcher à la cuillère. Mais nous voulions juste faire une petite vérification, et maintenant tout le monde est content. Alors... si vous voulez bien me suivre à la caisse... »

Et ils le payèrent de nouveau.

Il revint alors à la machine et se tint un long moment devant elle, le regard fixe. Les filles du change et les croupiers qui quittaient leur service, les petites vieilles qui portaient des gants brodés main pour éviter les ampoules quand elles tiraient la poigné des machines, le garçon de la salle des messieurs qui remontait en face pour s'approvisionner encore en pochettes d'allumettes, la flore des touristes, les curieux de profession, les boit-sans-soif, les balayeurs, les grooms, les joueurs aux yeux pochés qui ne s'étaient pas couchés de la nuit, les figurantes avec leurs maxi-poitrines et leur mini-papas gâteaux, tout ce monde s'interrogeait mentalement sur la triste épave qui fixait la Grosse à dollars d'argent. L'homme ne bougeait pas, se contentant de fixer la machine... et ils s'étonnaient.

La machine répondait au regard de Kostner.

Trois yeux bleus.

Le courant électrique l'avait encore traversé dans une pluie

d'étincelles quand la machine s'était arrêtée et que les yeux avaient fait leur seconde apparition, quand il avait gagné pour la seconde fois. Mais cette fois il avait acquis la certitude que quelque chose entrait en jeu qui était plus que de la chance, car personne d'autre n'avait remarqué ces trois yeux.

Aussi se tenait-il maintenant devant la machine, en attente. Elle lui parla. A l'intérieur de son crâne, là où personne n'avait jamais vécu que lui-même, quelqu'un d'autre bougeait et lui parlait. Une fille magnifique. Elle s'appelait Maggie, et elle lui parlait :

Je t'attendais. Longtemps, je t'ai attendu, Kostner. Pourquoi penses-tu avoir décroché le gros lot ? Parce que je t'attendais, et que j'ai envie de toi. Tu gagneras tous les jackpots. Parce que j'ai envie de toi, j'ai besoin de toi. Aime-moi, c'est moi Maggie, je suis si seule, aime-moi.

Kostner fixait la machine depuis très longtemps, et ses yeux bruns et las semblaient rivés aux yeux bleus des barres de jackpot. Mais il savait que personne d'autre ne pouvait voir les yeux bleus, que personne d'autre ne pouvait entendre la voix, que personne d'autre ne connaissait Maggie.

Pour elle il était l'univers. Pour elle il était tout.

Il enfonça un autre dollar d'argent sous l'œil attentif du taulier, sous l'œil attentif du réparateur, sous l'œil attentif du gérant de la plate-forme des machines à sous, sous l'œil attentif de trois filles du change, sous l'œil attentif d'un tas de joueurs anonymes dont quelques-uns étaient restés assis.

Les bobines se mirent à tourner, la poignée revint en arrière avec un bruit sec, et en une seconde elles se bloquèrent à l'arrêt ; vingt dollars d'argent s'amassèrent dans le réceptacle, et une femme, à l'une des tables de craps, éructa un bout de rire hystérique.

Et la sonnerie retomba dans la démence.

Le gérant traversa la salle et dit tout bas : « Mr. Kostner, il nous faudra à peu près un quart d'heure pour retirer cette machine et la vérifier en détail. Je suis sûr que vous comprenez. » En même temps, deux réparateurs sortaient de derrière, soulevaient la Grosse de son socle et l'emportaient dans leur atelier tout au fond du casino.

En attendant, le gérant abreuva Kostner d'histoires de pêcheurs à la cuillère qui avaient recours à des aimants compliqués cachés dans leurs vêtements, des spécialistes du boomerang qui dissimulaient leur attirail de plastique sous leurs manches, fixé à des

pinces à ressorts d'où ils pouvaient les tendre, de tricheurs qui venaient avec les mains équipées de minuscules perceuses électriques et des fils de fer qu'ils glissaient dans les trous minuscules ainsi percés. Et il continuait de dire qu'il savait que Kostner comprendrait.

Kostner, lui, savait que le gérant ne comprendrait pas.

Quand ils rapportèrent la Grosse, les réparateurs hochèrent la tête avec assurance : « Rien qui cloche dans cet engin. Marche parfaitement. Personne l'a chahuté. »

Mais les yeux bleus avaient disparu des barres de jackpot.

Kostner savait qu'ils reviendraient.

Et on le paya de nouveau.

Il revint jouer. Encore une fois. Et encore. On le mit dans le colimateur d'un surveillant. Il gagna encore. Et encore. Et encore. La foule avait pris des proportions massives. On s'était donné le mot par téléphone arabe, d'un bout à l'autre du Strip, tout le long du chemin jusqu'au centre de Las Vegas et de la haie de casinos où l'on jouait nuit et jour chaque jour de l'année, et la foule se dirigeait vers l'hôtel, vers le casino, vers le minable aux yeux bruns et las. La foule se dirigeait vers lui inexorablement, attirée comme des lemmings par l'odeur de chance qu'il exhalait, une odeur musquée d'électricité crépitante. Et il gagnait. Encore et encore. Trente-huit mille dollars. Et les trois yeux bleus continuaient de le fixer. Il gagnait, l'amoureux. L'amoureux de Maggie-les-yeux-bleus.

La direction du casino finit par se décider à parler à Kostner. On retira la Grosse afin de la faire encore vérifier un quart d'heure par des techniciens de la compagnie des machines à sous qu'on avait fait venir du centre ; et, tandis qu'ils la vérifiaient, on demanda à Kostner de venir au bureau principal de l'hôtel.

Le propriétaire était là. Kostner lui trouva un visage vaguement familier. Est-ce qu'il l'avait vu à la télévision ? Dans les journaux ?

— « Mr. Kostner, je m'appelle Jules Hartshorn (1). »

— « Enchanté de faire votre connaissance. »

— « Une sacrée chance que vous avez là ! »

— « Elle a pris son temps. »

— « Vous vous en rendez compte, une telle chance est impossible. »

---

(1) Nom à rapprocher de *heart shorn* qui signifie « sans cœur ». (N.D.T.)

— « Je suis bien forcé d'y croire, Mr. Hartshorn. »

— « Hmm... moi aussi... avec ce qui arrive à mon casino. Mais nous sommes parfaitement convaincus d'une des deux possibilités suivantes, Mr. Kostner : primo, ou la machine est détraquée d'une façon qu'il nous est impossible de déceler, secundo, ou vous êtes le pêcheur à la cuillière le plus astucieux que nous ayons jamais eu par ici. »

— « Je ne triche pas. »

— « Comme vous pouvez le constater, Mr. Kostner, j'ai le sourire. Et si je souris, c'est parce que je vous trouve bien naïf de penser que je vais vous croire sur parole. J'ai l'immense plaisir d'approuver poliment et de dire que naturellement vous ne trichez pas. Mais personne ne peut gagner trente-huit mille dollars en dix-neuf jackpots de suite sur la même machine ; mathématiquement, il n'y a même pas une chance que ça puisse arriver, Mr. Kostner. A l'échelle cosmique, c'est aussi improbable que de voir trois méchantes planètes s'écraser sur notre soleil dans les vingt minutes. C'est comme si le Pentagone, Pékin et le Kremlin appuyaient tous les trois sur le bouton rouge à la même microseconde. C'est une impossibilité, Mr. Kostner. Une impossibilité qui est en train de me tomber dessus. »

— « J'en suis désolé. »

— « Pas vraiment. »

— « Non, pas vraiment. Je peux me servir de l'argent. »

— « Pour quoi faire exactement, Mr. Kostner ? »

— « Je n'en ai vraiment aucune idée. »

— « Je vois. Eh bien, Mr. Kostner, envisageons les choses sous cet angle. Je ne peux pas vous empêcher de jouer, et si vous continuez à gagner, je serai forcé de payer. Et il n'y aura pas d'étrangleur mal rasé pour vous attendre dans un coin de rue, vous faire la peau et prendre l'argent. Les chèques seront tous honorés. Le mieux que je puisse espérer, Mr. Kostner, c'est la publicité qui s'ensuivra. A l'instant même, tous les joueurs de Las Vegas sont dans ce casino, à attendre que vous reveniez mettre des pièces dans cette machine. Cela ne me dédommagera pas de ce que je perds si vous restez en si bonne voie, mais ça aidera. Tous les flambeurs de la ville aiment se frotter à la chance. Tout ce que je demande, c'est que vous coopériez un peu. »

— « C'est la moindre des choses, étant donné votre générosité. »

— « Faut-il rire ? »

— « Excusez-moi. Que voulez-vous que je fasse ? »

— « Allez dormir une dizaine d'heures. »

— « Le temps de retirer la machine et de la réviser de fond en comble ? »

— « C'est ça. »

— « Si je voulais continuer à gagner, ce serait me conduire de façon stupide. Vous pourriez changer le mécanisme à l'intérieur de la machine pour m'empêcher de gagner, même si j'y remettais un par un mes trente-huit mille dollars. »

— « Nous payons patente à l'Etat du Nevada, Mr. Kostner. »

— « Je suis un fils de bonne famille moi aussi, et regardez-moi : je suis un tocard avec trente-huit mille dollars en poche. »

— « On ne fera rien à cette machine, Kostner. »

— « Alors pourquoi la retirer pendant dix heures ? »

— « Pour la réviser à fond à l'atelier de fabrication. Si quelque chose d'aussi insoupçonnable qu'une fatigue du métal, ou une dent usée dans le système de transmission, ou encore... nous voulons être sûrs que cela n'arrivera pas avec les autres machines. Et pendant ce temps, on se passera le mot en ville ; nous pouvons utiliser la foule. Quelques touristes vont nous tomber dans les bras, et cela aidera à couvrir les frais que vous nous causez en faisant sauter la banque de ce casino... sur une machine à sous ! »

— « Il me faut votre parole. »

— « Cet hôtel travaillera encore longtemps une fois que vous serez parti, Kostner. »

— « Pas si je continue de gagner. »

Le sourire de Hartshorn se figea. « Un bon point. »

— « Il faut dire que ce n'était pas un argument. »

— « C'est le seul que j'ai. Si vous voulez retourner dans la salle, je ne peux pas vous en empêcher. »

— « Pas de chaperons de la Mafia pour m'aérer la physionomie un de ces jours ? »

— « Je vous demande pardon ? »

— « Je disais : pas de chap... »

— « Vous avez une façon pittoresque de vous exprimer. En fait, je n'ai pas la moindre idée de ce dont vous parlez. »

— « Sans aucun doute. »

— « Il faut vous arrêter de lire *The National Enquirer*. Cette affaire est légalement gérée. Je vous demande seulement une faveur. »

— « D'accord, Mr. Hartshorn. Ça fait trois jours que je n'ai

pas fermé l'œil. Dix heures de sommeil me feront le plus grand bien. »

— « Je vais demander à la réception de vous trouver une chambre bien tranquille au dernier étage. Et merci, Mr. Kostner. »

— « Ne vous tracassez pas. »

— « J'ai bien peur que ce ne soit impossible. »

— « Il se passe un tas de choses impossibles ces derniers temps. »

Il tourna les talons au moment où Hartshorn allumait une cigarette.

— « Oh ! à propos, Mr. Kostner ? »

Kostner s'arrêta et se tourna à demi. « Oui ? »

Ses yeux commençaient à avoir du mal à accommoder. Les oreilles lui tintaient. Hartshorn semblait flotter à la lisière de son champ visuel, comme l'air surchauffé au bout d'une prairie baignée de soleil. Comme le souvenir des choses que Kostner avait voulu oublier dans le long voyage qui l'avait amené jusqu'ici. Comme les pleurnichements et les supplications qui harcelaient ses cellules cérébrales. La voix de Maggie. Toujours là. Et disant... des choses...

Ils vont essayer de te séparer de moi.

Sa pensée ne pouvait se concentrer que sur les dix heures de sommeil qu'on lui avait proposées. Soudain, ce fut plus important que l'argent, que l'oubli, que tout. Hartshorn causait, disait des choses, mais Kostner ne pouvait l'entendre. C'était comme s'il avait coupé le son pour ne voir que le mouvement caoutchouteux et silencieux des lèvres de Hartshorn. Il secoua la tête, essayant de s'éclaircir les idées.

Il y avait une demi-douzaine de Hartshorns qui se fondaient les uns dans les autres, se dédoublaient. Et la voix de Maggie.

Ici j'ai chaud, et je suis seule. Je serais gentille avec toi si tu venais à moi. Viens, s'il te plaît. S'il te plaît, vite.

— « Mr. Kostner ? »

La voix de Hartshorn se frayait un chemin à travers une vase aussi épaisse qu'une montagne de velours. Kostner essaya encore d'accommoder. Ses yeux bruns hyperfatigués commencèrent à converger.

— « Est-ce que vous savez à propos de cette machine ? » disait

Harthshorn. « Il s'est passé quelque chose de curieux avec elle il y a à peu près six semaines. »

— « Ah bon ? »

— « Une fille est morte en jouant avec. Elle a eu une crise cardiaque, une attaque, pendant qu'elle tirait la poignée, et elle est morte sur place, là-bas, dans la salle. »

Kostner resta silencieux un bon moment. Il voulait désespérément demander à Hartshorn de quelle couleur étaient les yeux de la fille, mais il craignait que le propriétaire ne répondît « bleus ».

Il marqua un temps à la porte du bureau, la main sur la poignée. « On dirait que vous ne faites que jouer de malchance avec cette machine. »

Hartshorn eut un sourire énigmatique. « Et il se peut bien que ce ne soit pas près de changer. »

Kostner sentit ses mâchoires se serrer. « Ce qui veut dire que je peux mourir moi aussi, et alors ce ne serait pas de la malchance. »

Le sourire de Hartshorn devint hiéroglyphique, inamovible, épinglé pour toujours sur son visage. « Dormez bien, Mr. Kostner. »

Dans un rêve, elle vint à lui. Des cuisses longues et satinées, et un doux duvet doré sur les bras ; des yeux bleus profonds comme le passé, voilés d'un fin scintillement pareil au réseau lavande des toiles d'araignées ; un corps irréprochable, le seul corps dont la Femme fût digne depuis sa naissance. Maggie vint à lui.

Hello. J'ai fait un bien long voyage.

— « *Qui êtes-vous ?* » *demanda Kostner tout étonné. Il était debout dans une plaine glaciale — mais n'était-ce pas un plateau ? Le vent s'enroulait autour d'eux — mais n'était-ce pas seulement autour de lui ? Elle était ravissante et il la voyait nettement — mais n'était-ce pas à travers une brume ? Sa voix était profonde et sonore — mais n'était-elle pas douce et chaude comme un jasmin fleuri de la nuit ?*

C'est moi Maggie. Je t'aime. Je t'attendais.

— « *Vous avez les yeux bleus.* »

Oui. *Amoureusement.*

— « *Vous êtes très belle.* »

Merci. *Avec un amusement plein de féminité.*

— « *Mais pourquoi moi ? Pourquoi est-ce à moi que ça arrive ?*

C'est vous la fille qui... c'est vous celle qui s'est trouvée mal... celle qui... ? »

C'est moi Maggie. Et toi, je t'ai choisi parce que tu as besoin de moi. Tu as besoin de quelqu'un depuis très très longtemps.

Alors tout se déroula devant Kostner. Le passé se déroula et il vit ce qu'il était. Il se vit seul. Toujours seul. Quand il était enfant, fils de parents gentils et affectueux qui n'avaient pas la plus vague notion de ce qu'il était, de ce qu'il voulait être, de ce dont il était capable. Alors il avait pris le large vers les quinze ans, et seul, toujours seul, il avait fait son chemin. Des années et des mois et des jours et des heures sans personne. Des contacts superficiels, occasionnés par la nourriture, la sexualité ou des ressemblances artificielles. Mais personne à qui il pouvait s'attacher, s'accrocher, appartenir. Ce fut ainsi jusqu'à Suzie. Ave elle, il avait trouvé la lumière. Il avait découvert les parfums et les arômes d'un printemps éternel qui ne faisait qu'un seul jour. Il avait ri, vraiment ri, et compris qu'avec elle, enfin, ce serait parfait. Il s'était entièrement livré à elle, lui faisant cadeau de tout, tous ses espoirs, ses pensées secrètes, ses rêves bleus ; et elle les avait acceptés, elle l'avait accepté, tout entier, et il avait compris pour la première fois ce que c'était d'avoir un endroit où vivre, d'avoir un chez-soi dans le cœur de quelqu'un. C'étaient là toutes les niaiseries et les sucreries dont il se moquait chez les autres, mais pour lui c'était nager en pleine merveille.

Il était resté longtemps avec elle. Il s'était occupé d'elle et du fils qu'elle avait eu d'un premier mariage, ce mariage dont Suzie ne parlait jamais. Et puis un jour, il *était revenu, comme Suzie l'avait toujours su. C'était un sombre individu, une brute vicieuse, mais elle était tout le temps restée sa femme, et Kostner réalisa qu'il lui avait servi de bouche-trou, de vache à lait, jusqu'à ce que sa terreur en vadrouille revînt au nid. Alors elle l'avait prié de partir. Fauché, et saigné en douceur de toutes les façons dont un homme peut l'être, il était parti, sans la moindre résistance, car toute velléité de résistance l'avait abandonné. Il était parti ; il avait traîné dans l'Ouest ; à la fin, il était arrivé à Las Vegas, où il avait atteint le bout du rouleau. Et trouvé Maggie. Dans un rêve, avec ses yeux bleus, il avait trouvé Maggie.*

Je te veux à moi. Je t'aime. *Sa vérité vibrait dans l'esprit de Kostner. Elle était sienne, enfin quelqu'un de tout à fait spécial était sien.*

— « Comment vous croire ? Je n'ai jamais pu croire quelqu'un.

Surtout les femmes. Jamais. Mais j'ai besoin de quelqu'un. J'ai si besoin de quelqu'un. »

Me voici encore. Pour toujours. Il faut me croire.

Et elle vint à lui, tout entière. Son corps proclamait la vérité, une vérité comme Kostner n'en avait jamais connue. Elle le rencontra dans une plaine de pensées balayée par le vent, et il lui fit l'amour avec une passion dont la plénitude lui était inconnue. Elle s'unit à lui, le pénétra, se mêla à son sang, à sa pensée, à sa frustration, et il la quitta purifié et glorieux.

— « Oui, je te crois, je te veux, je suis à toi, » lui souffla-t-il quand ils furent étendus côte à côte dans la brume et le silence d'un nulle part de rêve. « Je suis à toi. »

Elle sourit du sourire d'une femme qui a foi en l'homme qu'elle aime, du sourire de l'espoir et de la délivrance. Et Kostner se réveilla.

La Grosse avait réintégré son socle et l'on avait parqué la foule derrière des cordons de velours. Plusieurs personnes avaient joué sur la machine, mais il n'y avait pas eu de jackpot.

Kostner entra alors dans le casino et les surveillants ajustèrent leur colimateur. Pendant son sommeil, ils avaient fouillé ses vêtements à la recherche de fils de fer, de gaffes, de cuillères ou de boomerangs. Rien.

Il alla droit à la Grosse et fixa les yeux sur elle.

Hartshorn était là. « Vous avez l'air vanné, » soufla-t-il à Kostner en considérant ses yeux bruns si fatigués.

— « Oui, un peu. » Kostner essaya de sourire, mais sans succès. « J'ai fait un drôle de rêve. »

— « Ah oui ? »

— « Oui... à propos d'une fille... » Il n'acheva pas.

Hartshorn eut un sourire entendu. Compatissant, énergique et entendu. « Il y a un tas de filles en ville. Vous ne devriez pas avoir de difficulté à en trouver une avec ce que vous avez gagné. »

Kostner approuva de la tête et glissa son premier dollar d'argent dans la fente. Il tira la poignée. Les bobines tournèrent avec un bruit féroce qui surprit Kostner, et soudain tout se mit à filer de travers, il sentit un feu pur se tordre dans son ventre, sa tête s'abattit avec un bruit sec sur son cou maigrichon, la garniture interne de ses yeux grilla net. Il y eut un cri terrible de métal torturé, le cri d'un express déchirant l'air sur son passage, de cent

petites bêtes déboyautées et mises en charpie, un cri d'incroyable douleur, de vents nocturnes arrachant le sommet de montagnes de lave. Et la plainte aiguë d'une voix qui gémissait et gémissait et gémissait en s'envolant dans une lumière aveuglante...

Libre ! Libre ! Enfer ou Ciel qu'importe ! Libre !

Le bruit d'une âme délivrée de sa prison éternelle, d'un génie libéré de sa ténébreuse bouteille. Et en cet instant d'un néant de moiteur et de silence, Kostner vit les bobines, clac, s'arrêter pour la dernière fois.

Un, deux, trois. Trois yeux bleus.

Mais il ne toucherait jamais ses chèques.

Ce ne fut qu'un hurlement dans la foule quand il tomba sur le côté et resta étendu face à terre. L'ultime solitude...

On retira la Grosse. La poisse. Son imposante présence mettait trop de joueurs mal à l'aise. Alors on la retira. Et on la retourna à la compagnie avec ordre exprès de l'envoyer à la refonte. Et jusqu'à ce qu'elle soit dans les mains du surveillant de la coulée qui était prêt à la basculer dans le four, il n'y eut personne pour faire attention au dernier pointage de la Grosse.

— « Regarde-moi ça si c'est pas bizarre, » dit le surveillant à son assistant. Il tendait le doigt vers les trois vitres.

— « Jamais vu de barres de jackpot comme ça, » acquiesça l'assistant. « Trois yeux. Sans doute une vieille machine. »

— « Sans doute. Un de ces vieux jeux qui vont au rebut, » dit le surveillant de la coulée en hissant la machine sur le transporteur automatique qui conduisait au fourneau.

« Trois yeux... hmm... qu'est-ce que ça veut dire ? Trois yeux bruns. » Et il actionna le commutateur pour envoyer la Grosse au bout de la piste, vers la masse bouillonnante, dans l'enfer grondant du four.

Trois yeux bruns.

Trois yeux bruns qui avaient l'air vraiment vraiment fatigués. Qui avaient l'air vraiment vraiment pris au piège. Qui avaient l'air vraiment vraiment dépités. Un de ces vieux jeux qui vont au rebut.

Traduit par Jacques Chambon.
Titre original : Pretty Maggie Moneyeyes.

CLIFFORD

D. SIMAK

Les réponses

1

Ils surent que c'était bien ce lieu lorsqu'ils débarquèrent du vaisseau et qu'ils le virent. Il n'y avait naturellement aucune possibilité de certitude, car ils ignoraient ce qu'ils recherchaient au juste. Et pourtant, ils étaient sûrs que c'était bien ici. Trois d'entre eux s'immobilisèrent et regardèrent ; le quatrième flotta en l'air et regarda également. Et chacun d'eux, dans son cerveau, ou dans son cœur, ou avec son intuition, eut au plus profond de soi l'étrange conviction que c'était finalement là que se trouvait l'endroit — ou l'un des endroits — où avait abouti cette fraction légendaire de la race humaine qui, des millénaires auparavant, avait rompu les chaînes qui la liaient au commun de l'humanité pour s'aventurer dans l'obscurité de l'outre-galaxie. Mais qu'ils se fussent enfuis pour échapper à la médiocrité, ou qu'ils eussent déserté, ou

qu'ils fussent partis pour l'une ou l'autre de douzaines d'autres raisons, c'était une chose qu'actuellement tout le monde ignorait. La question était d'ailleurs devenue de pur intérêt académique. Les tenants des nombreuses possibilités s'étaient divisés en écoles d'érudition, et le problème était toujours âprement et savamment débattu.

Cependant, dans les esprits des quatre êtres qui regardaient, il n'y avait aucun doute que ce qui s'étendait devant eux était ce que l'on recherchait, d'une manière plus ou moins empirique, depuis cent mille ans. C'était un... endroit. On hésitait à donner à cela le nom de ville, bien que c'en fût probablement une. C'était un emplacement de vie, de connaissance et de travail et cela comportait de nombreux bâtiments, mais ces constructions avaient été bâties à l'écart du paysage et n'outrageaient pas le regard par leur grossièreté ou leur dédain vis-à-vis de la terre qu'elles dominaient. Il y avait de la grandeur en elles — non la grandeur des blocs gigantesques entassés les uns sur les autres, ni celle d'une architecture audacieuse, pas même la grandeur de l'indestructibilité. Car il n'existait pas de massivité structurelle et l'architecture semblait tout à fait ordinaire. Certaines des constructions étaient tombées dans un état de délabrement avancé, d'autres s'étaient désagrégées dans une douceur qui s'harmonisait avec les arbres et l'herbe des collines sur lesquelles elles étaient érigées.

Il y avait en elles de la grandeur, et c'était la grandeur de l'humilité et du dessein, et aussi la grandeur de la vie bien ordonnée. En les regardant, on savait qu'on avait tort de penser qu'il s'agissait d'une ville : ce n'était pas une ville mais l'extrapolation d'un village, avec toutes les significations qui s'attachent à ce mot.

Mais la majeure partie de ce qu'ils voyaient était d'origine humaine. La touche subtile qui marquait les constructions démontrait qu'elles avaient été imaginées par des cerveaux humains et construites par des mains humaines.

Bien sûr, on ne pouvait poser son doigt sur une simple chose et dire : cette chose est humaine, car n'importe quelle chose où poser le doigt pouvait avoir été construite et créée par une autre race. Mais, à voir ces choses simples qui s'harmonisaient dans la conception de l'ensemble, il ne pouvait y avoir aucun doute. C'était bien une ville humaine.

Des êtres dotés d'intelligence avaient été à la recherche de cet

endroit, à la poursuite de l'indice qui pourrait les conduire vers la fraction évanouie de la race. Ils avaient échoué, et certains d'entre eux avaient alors mis en doute l'existence même d'un tel endroit. D'autres avaient exprimé l'opinion qu'il importait peu que l'on découvrît ou non la fraction manquante, étant donné la valeur insignifiante de la race humaine. Après tout, qu'étaient les humains ? demandaient-ils, et ils répondaient avant même qu'on ait ouvert la bouche : des bricoleurs, des bricoleurs particulièrement instables. Très doués en ce qui concernait les gadgets, mais avec très peu d'intelligence réelle. Ils vous faisaient remarquer que c'était en raison même de l'existence de cette intelligence, si minime soit-elle, qu'ils avaient été acceptés au sein de la fraternité galactique. Et ces détracteurs ne manquaient pas d'ajouter que les humains ne s'étaient guère améliorés depuis lors. C'étaient toujours de merveilleux bricoleurs, naturellement, mais ils n'étaient rien de plus que des citoyens de troisième ordre qui maintenant, et à juste raison, avaient été relégués aux confins de l'empire.

L'endroit avait été recherché, et il y avait eu beaucoup d'échecs. On l'avait cherché mais d'une manière non systématique, car il y avait beaucoup d'autres problèmes bien plus importants à résoudre. Ce n'était rien de plus qu'un fragment amusant de l'histoire galactique, ou un mythe. Sa découverte n'avait jamais été classée bien haut parmi les projets de recherches.

Mais l'endroit était là, s'étalant sous la haute crête sur laquelle le vaisseau avait atterri. Et si l'un ou l'autre de ses occupants se demandait pour quelle raison il n'avait jamais été découvert auparavant, il y avait à cela une unique réponse : il y avait beaucoup trop d'étoiles dans l'univers, et on ne pouvait pas les explorer toutes.

— « C'est là, » dit le Chien, parlant mentalement, et il regarda obliquement l'Humain, se demandant ce qu'il pouvait bien penser car d'eux tous, c'était pour lui que cette découverte devait revêtir le plus de signification.

« Je suis heureux que nous l'ayons trouvé, » dit le Chien, parlant cette fois directement à l'Humain. Et l'Humain saisit les nuances de la pensée du Chien, sa proximité physique, et sa grande compassion et sa fraternité.

— « Maintenant, nous allons savoir, » dit l'Araignée. Et chacun comprit, sans réellement le dire, qu'il allait enfin savoir si ces humains étaient différents des autres hommes, ou s'ils appartenaient à la même vieille race routinière et banale.

— « C'étaient des mutants, » dit la Sphère. « Du moins, ils étaient censés l'être. »

L'Humain demeurait là sans rien dire, se contentant de regarder.

— « Si nous avions essayé de trouver cet endroit, » dit le Chien, « nous n'y serions jamais parvenus. »

— « Nous ne pouvons pas perdre beaucoup de temps, » fit observer l'Araignée. « Nous nous contenterons d'une rapide inspection. Nous avons un travail beaucoup plus important à faire. »

— « L'essentiel, » dit la Sphère, « c'est que nous sachions maintenant que cela existe et sur quelle planète cela se trouve. Ils enverront des spécialistes pour l'étudier de près. »

— « Nous sommes tombés dessus accidentellement, » dit l'Humain, seulement à demi étonné. « Nous sommes juste tombés dessus accidentellement. »

L'Araignée émit une pensée qui résonna comme un gloussement, et l'Humain n'ajouta rien.

— « Il n'y a personne, » dit la Sphère. « Ils sont encore repartis ailleurs. »

— « Ils sont peut-être en période de décadence, » avança l'Araignée. « Il est possible que nous découvrions les survivants entassés dans quelque coin, se demandant ce qui se passe et accablés sous le poids de légendes et de superstitions insensées. »

— « Je ne le pense pas, » dit le Chien.

— « Nous ne pouvons pas nous permettre de perdre trop de temps, » rappela l'Araignée.

— « Nous ne pouvons pas perdre de temps du tout, » corrigea la Sphère. « On ne nous a pas envoyés en mission dans le but de découvrir cet endroit. Nous ne devons pas laisser des affaires de ce genre nous retarder. »

— « Puisque nous l'avons trouvé, » dit le Chien, « il serait stupide de nous en aller juste comme ça. »

— « Alors, allons-y, » dit l'Araignée. « Faisons sortir les robots et les véhicules. »

— « Si cela ne vous ennuie pas, je préférerais marcher, » dit l'Humain. « Passez devant. Je me contenterai de marcher et de regarder autour de moi. »

— « Je vous accompagne, » dit le Chien.

— « Merci, » dit l'Humain, « mais ce n'est vraiment pas nécessaire. »

Ils le laissèrent aller seul. Ils demeurèrent tous trois un moment

sur le sommet de la crête, le regardant descendre la colline en direction des maisons silencieuses, puis ils firent demi-tour et allèrent au vaisseau afin d'activer les robots.

Le soleil se couchait lorsqu'ils rentrèrent de leurs expéditions. L'Humain les attendait, accroupi sur la crête, regardant le village.

Il ne leur demanda pas ce qu'ils avaient découvert. C'était presque comme s'il savait, bien qu'il n'eût pas trouvé la réponse par lui-même simplement en marchant.

Ils le lui dirent.

Le Chien parla amicalement. « C'est étrange, » dit-il. « Il n'y a pas de preuves d'un quelconque développement important. Aucune trace de quoi que ce soit d'inhabituel. En fait, on pourrait avancer qu'ils ont rétrogradé. Il n'y a pas de grosses machines ni de preuves d'une quelconque capacité mécanique. »

— « Il y a des gadgets, » dit l'Humain. « Des gadgets appliqués au confort et au bien-être. C'est tout ce que j'ai vu. »

— « C'est tout ce qu'il y a, » dit l'Araignée.

— « Il n'y a pas d'Humains, » dit la Sphère. « Aucune trace de vie nulle part. Pas d'intelligence. »

— « Il se peut que les spécialistes découvrent quelque chose quand ils viendront, » dit le Chien.

— « J'en doute, » dit l'Araignée.

L'Humain détourna son regard du village et regarda ses trois compagnons. Le Chien, naturellement, était navré qu'ils eussent découvert si peu de chose, navré que le peu qu'ils avaient découvert eût été si négatif. Le Chien était désolé parce qu'il existait toujours en lui des traces de mémoire raciale et de loyauté envers l'Homme. La vieille association avec la race humaine était rompue depuis des millénaires mais l'héritage demeurait, le vieil héritage de sympathie pour le bipède qui avait été bon pour ses ancêtres.

L'Araignée, elle, était presque heureuse. Heureuse qu'on n'eût pas trouvé de traces de grandeur, que le dernier vestige de vanité des humains du moment fût anéanti à jamais. Il ne restait plus maintenant à la race humaine qu'à retourner honteusement dans son coin et à contempler avec des regards furtifs la grandeur des Araignées et des autres races.

La Sphère, pour sa part, ne se souciait pas de cela. Tandis qu'elle flottait là, au niveau des têtes du Chien et de l'Araignée, peu lui importait que les humains pussent être fiers ou humbles. La seule chose qui comptait pour la Sphère, c'était que certains

plans avancent, que certains buts soient atteints et que le progrès continue d'aller de l'avant. Déjà, la Sphère avait oblitéré de sa pensée le village et l'histoire des mutants humains, lesquels étaient des facteurs qui ne pouvaient qu'affecter le progrès.

— « Je pense que je vais demeurer ici un moment, » dit l'Humain. « Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, bien entendu. »

— « Cela ne nous dérange pas, » dit la Sphère.

— « Il va bientôt faire nuit, » dit l'Araignée.

— « Il y aura les étoiles, » dit l'Humain. « Peut-être même y aura-t-il une lune. Avez-vous remarqué s'il y avait une lune ? »

— « Non, » dit l'Araignée.

— « Nous partirons bientôt, » dit le Chien en s'adressant à l'Humain. « Je viendrai vous prévenir quand le moment sera venu. »

Il y avait des étoiles, naturellement. Elles devinrent visibles lorsque le dernier rayon du soleil s'éteignit à l'ouest. Il n'y en eut tout d'abord que quelques-unes, les plus brillantes, puis leur nombre augmenta, et finalement le ciel tout entier se couvrit d'une myriade de points lumineux disposés dans une configuration peu familière. Mais il n'y eut pas de lune. S'il en existait une, elle ne se montra pas.

Le froid s'approcha en rampant du sommet de la crête. L'Humain trouva autour de lui quelques branchages, du bois mort, des broussailles rabougries et d'autres débris de bois qui semblaient avoir été travaillés à une certaine époque, et il se fit un feu. C'était un petit feu, mais il flambait clair dans l'obscurité. Il s'accroupit tout près des flammes, plutôt pour leur compagnie que pour la chaleur qu'elles pouvaient dispenser.

Il demeura là, regardant le village qui s'étalait sous lui, et il se dit que quelque chose n'allait pas. Il n'était pas possible, se dit-il, que la grandeur de la race humaine fût venue s'ensemencer aussi loin. Il était seul, plongé dans une solitude qui lui nouait la gorge et qui était plus que la solitude, sur une crête obscure d'une planète étrangère, sous l'éclat d'étoiles peu familières. Il était seul loin de l'espoir qui autrefois avait étincelé si brillamment, de la promesse qui s'était envolée dans le néant comme la poussière sous le vent du matin, d'une race qui s'était recroquevillée dans son bricolage au milieu des remous de l'empire.

Non pas un empire de l'homme, mais un empire peuplé de Sphères, d'Araignées, de Chiens et aussi d'autres êtres dont il eût été difficile de donner une description.

Pour la race humaine, il n'y avait pas que le bricolage. Il y avait quelque part la destinée, et le bricolage n'était que le moyen de franchir le temps jusqu'à ce que la destinée devienne manifeste. Dans un combat pour la survie, se dit-il, le bricolage pouvait être l'expédient, mais ce ne pouvait être en aucun cas la réponse ; cela ne pouvait constituer la somme totale, le but final d'un groupe d'êtres quel qu'il fût.

Le Chien s'approcha et s'assit près de lui sans rien dire. Il resta simplement là, regardant avec l'Humain le village tranquille qui était tranquille depuis si longtemps. La lueur du feu éclairant son pelage en fit une chose de beauté, avec quelque chose de farouche qui était inhérent à l'espèce.

Finalement, le Chien rompit le silence qui s'appesantissait sur le monde et qui donnait l'impression d'être indépendant de lui.

— « Le feu est joli, » dit-il. « J'ai rarement vu un feu. »

— « Il y eut tout d'abord le feu, » dit l'Humain. « Ce fut le premier pas en avant. Le feu est pour moi un symbole. »

— « J'ai aussi des symboles, » dit le Chien avec gravité. « Même l'Araignée a quelques symboles. La Sphère, elle, n'en a aucun. »

— « Je me sens peiné pour la Sphère, » dit l'Humain.

— « Ne laissez pas votre compassion vous user, » dit le Chien. « La Sphère se sent peinée pour vous. Elle est peinée pour nous tous, pour tout ce qui n'est pas une Sphère. »

— « Autrefois, mon peuple se sentait peiné de la même manière, » dit l'Humain. « Mais il ne l'est plus, c'est fini. »

— « Il est temps de partir, » dit le Chien. « Je sais que vous aimeriez rester, mais... »

— « Je reste, » dit l'Humain.

— « Vous ne pouvez pas rester, » dit le Chien.

— « Je reste, » dit l'Humain. « Je ne suis qu'un simple humain et vous pouvez vous en aller sans moi. »

— « Je savais que vous voudriez rester, » dit le Chien. « Voulez-vous que j'aille au vaisseau chercher vos affaires ? »

— « Ce serait aimable à vous, » dit l'Humain. « Je n'aimerais pas y aller moi-même. »

— « La Sphère sera en colère, » dit le Chien.

— « Je sais. »

— « Vous serez rétrogradé, » dit le Chien. « Il se passera un long moment avant qu'il vous soit à nouveau permis de participer à une exploration de première catégorie. »

— « Je sais tout cela. »

— « L'Araignée dira que les humains sont fous. Elle le dira d'une manière très déplaisante. »

— « Cela m'est égal, » dit l'Humain. « De toute façon, cela m'est égal. »

— « Très bien, alors, » dit le Chien. « Je vais chercher vos affaires. Il y a quelques livres, des vêtements et un petit coffre. »

— « Et des provisions, » dit l'Humain.

— « Oui, » dit le Chien. « Je ne les aurais pas oubliées. »

Quand le vaisseau eut disparu dans l'espace, l'Humain ramassa les paquets que le Chien avait apportés. Il s'aperçut qu'à ses provisions humaines le Chien avait ajouté un peu de sa propre nourriture.

2

Les habitants du village avaient vécu une vie simple et confortable. Les éléments du confort étaient détruits et avaient depuis longtemps cessé d'être utilisables, mais il n'était pas difficile d'imaginer quelle avait été la destination des différents gadgets.

Ils avaient eu le culte de la beauté, car il subsistait des vestiges de leurs jardins, avec ici et là une fleur ou un arbuste fleuri qui à une certaine époque avaient été soigneusement surveillés pour leur couleur et pour leur grâce ; mais ces choses depuis longtemps oubliées avaient perdu la grandeur de leur but, de sorte qu'il se mêlait à leur beauté quelque chose d'amer et de fané.

Les gens devaient être cultivés, car il y avait des rangées de livres sur les étagères. Ils tombèrent en poussière lorsqu'il les toucha, et il ne put rien faire d'autre que se demander quels mots magiques ils avaient pu renfermer.

Il y avait des constructions qui devaient avoir été autrefois des théâtres, et de vastes forums où le peuple devait s'entasser pour écouter des paroles de sagesse ou l'argument qui constituait le sujet du jour.

Et, même maintenant, on pouvait sentir la paix et la nonchalance, l'ordre et la joie qui jadis avaient baigné cet endroit.

Il n'y avait pas de grandeur. Il n'y avait pas de machines importantes ni d'usines pour les fabriquer. Il n'y avait pas de plates-formes

de lancement, ni rien qui pût laisser entendre que les habitants du village eussent jamais rêvé d'atteindre les étoiles, bien qu'ils possédassent des connaissances suffisantes puisque leurs ancêtres étaient venus de l'espace. Il n'y avait ni défenses ni grandes routes partant du village en direction des autres endroits de la planète.

On sentait la paix en marchant le long des rues, mais c'était une paix hantée, une paix en équilibre sur la lame d'un couteau ; et, si l'on désirait s'y abandonner et vivre avec elle, on était effrayé de le faire de crainte de ce qui pouvait arriver.

L'Humain dormit dans les maisons, nettoyant la poussière et les gravats, faisant de petits feux qui lui tenaient compagnie. Il s'asseyait dehors, sur les dalles fendues ou les bancs délabrés, avant d'aller se coucher, et il regardait les étoiles en pensant qu'autrefois elles avaient constitué une configuration familière aux yeux d'un peuple heureux. Il errait dans les sentiers venteux qui s'étaient rétrécis, en quête d'un indice, mais sans le chercher trop opiniâtrement, car quelque chose lui disait qu'il ne devait pas se presser ni se tourmenter.

Ici, autrefois, avait résidé l'espoir de la race humaine, d'une branche mutante de cette race qui avait été supérieure à la race de base. Ici avait résidé l'espoir de la grandeur, et il n'y avait pas de grandeur. Ici étaient la paix et le confort, l'intelligence et la nonchalance... mais il n'y avait rien d'autre qui fût apparent au regard.

Pourtant, il devait y avoir quelque chose d'autre, quelque leçon, quelque message, quelque but. L'Humain se dit et se répéta que ce ne pouvait être une impasse et qu'il y avait sûrement autre chose.

Le cinquième jour, il découvrit au milieu du village une construction un peu plus décorée et un peu plus solidement construite que les autres — une habitation ne comportant pas de fenêtres et dont l'unique porte était verrouillée. Il sut alors qu'il avait enfin trouvé l'indice qu'il cherchait.

Durant trois jours, il tenta par tous les moyens de pénétrer dans la bâtisse mais il ne put y réussir. Le quatrième jour, il abandonna, sortit du village et erra dans les collines, à la recherche de quelque idée qui pût l'éclairer sur la manière d'entrer dans le bâtiment. Il marcha dans les collines en concentrant son attention comme le fait quelqu'un qui manque de mots, ou qui fait un tour dans son jardin pour s'éclaircir les idées.

Ce fut ainsi qu'il découvrit les gens.

La première chose qu'il vit, ce fut la fumée qui montait d'un des creux entre les collines qui se ramifiaient vers la vallée, au milieu de laquelle serpentait une rivière, ruban d'argent se détachant sur le vert des pâturages.

Il avança avec précaution de manière à ne pas être surpris, mais, fait curieux, sans la moindre peur. Car il y avait quelque chose dans cette planète, dans la voûte du ciel, dans le chant des oiseaux, dans la manière dont le vent soufflait, qui lui disait qu'il n'avait rien à craindre.

Il vit alors la maison sous les grands arbres. Il vit le verger et ses arbres qui ployaient sous le poids de leurs fruits, et il saisit les pensées de gens qui bavardaient entre eux.

Il descendit la colline en direction de la maison. Sans se presser, car la pensée lui était soudain venue qu'il n'était pas utile de le faire. Curieusement, il lui semblait qu'il rentrait chez lui, et c'était la chose la plus étrange de toutes car il n'avait jamais connu un chez soi qui ressemblât à cela.

Ils le virent alors qu'il approchait du verger. Ils le regardèrent le traverser mais ne se précipitèrent pas pour l'accueillir. Ils demeurèrent assis où ils étaient, comme s'il était déjà l'un de leurs amis dont la venue était attendue.

Il y avait une vieille dame aux cheveux d'un blanc de neige, vêtue d'une robe nette dont le col montait haut sur sa gorge pour dissimuler les flétrissures de l'âge. Mais son merveilleux visage exprimait la beauté sereine des très vieilles gens, qui s'asseyent et se balancent dans leur fauteuil en se disant que leur temps est passé et que leur existence a été bien remplie.

Assis près d'elle, il y avait un homme d'âge moyen. Le soleil avait brûlé son visage et son cou jusqu'à les rendre presque noirs, et ses mains calleuses et marquées de petite vérole montraient les cicatrices anciennes de blessures provoquées par de durs travaux. Mais son visage exprimait également une sérénité qui était le reflet incomplet de celle de l'autre visage — incomplet parce qu'elle n'était pas aussi installée et parce qu'elle ne pouvait pas encore connaître le confort du vieil âge.

La troisième personne était une jeune femme et, sur son visage, l'Humain lut aussi la sérénité. Elle le regarda avec de froids yeux gris et il se rendit compte qu'elle avait le visage arrondi et doux et qu'elle était plus jeune qu'il ne l'avait pensé tout d'abord.

Il s'arrêta à la porte de la clôture, et l'homme se leva et s'approcha de l'endroit où il attendait.

— « Soyez le bienvenu, étranger, » dit-il. « Nous vous avons entendu arriver lorsque vous avez pénétré dans le verger. »

— « J'étais dans le village, » dit l'Humain. « Je suis juste sorti pour marcher un peu. »

— « Vous êtes d'ailleurs ? »

— « Oui, je suis d'ailleurs, » dit l'Humain. « Mon nom est David Grahame. »

— « Entrez, David, » dit l'homme en ouvrant la porte. « Entrez et reposez-vous en notre compagnie. Nous avons de quoi manger et aussi un bon lit pour vous. »

Il marcha aux côtés de l'homme le long de l'allée du jardin et vint jusqu'au banc où la vieille dame était assise.

« Je m'appelle Jed, » dit l'homme. « Voici ma mère, Mary, et ma fille, Alice. »

— « Ainsi, vous êtes finalement arrivé jusqu'à nous, » dit la vieille dame. Elle tapota le banc avec une main fragile. « Asseyez-vous près de moi et bavardons un peu. Jed a de la besogne et Alice doit préparer le souper. Moi, je suis vieille et indolente, et tout ce que je sais faire, c'est rester assise et bavarder. »

Maintenant qu'elle avait parlé, ses yeux étaient plus brillants, mais la sérénité était toujours dans son regard.

« Nous savions que vous viendriez un jour, » dit-elle. « Nous savions que quelqu'un viendrait. Nous savions que ceux d'ailleurs rechercheraient la branche mutante de leur famille. »

— « Nous vous avons trouvés tout à fait accidentellement, » dit David.

— « Vous dites *nous* ? Il y en a donc d'autres que vous ? »

— « Les autres sont repartis. Ils n'étaient pas humains et ne s'intéressaient pas à la question. »

— « Mais vous, vous êtes resté, » dit-elle. « Vous pensiez qu'il y aurait des choses à trouver. De grands secrets à découvrir. »

— « Je suis resté, » dit David, « parce qu'il fallait que je reste. »

— « Mais les secrets ? La gloire et la puissance, peut-être ? »

David secoua la tête. « Je ne crois pas avoir pensé à cela. Pas à la puissance et à la gloire. Il doit y avoir quelque chose d'autre. On le sent en parcourant les rues du village et en regardant dans les maisons. On sent une certaine vérité. »

— « La vérité, » dit la vieille dame. « Oui, nous avons trouvé la Vérité. »

Elle prononça le mot comme s'il s'écrivait en majuscules.

Il lui jeta un regard vif et elle saisit la question informulée, irréfléchie, qui vacillait dans son esprit.

« Non, » dit-elle, « pas la religion. La Vérité. La claire et simple vérité. »

Il la crut presque, tant qu'il y avait de conviction tranquille, d'assurance profonde et ferme dans la façon dont elle avait dit ces mots.

— « La vérité de quoi ? » demanda-t-il.

— « Eh bien, la Vérité, » dit la vieille dame. « Simplement la Vérité. »

3

Ce devait être, naturellement, quelque chose de plus qu'une simple vérité. Cela n'avait rien à voir avec les machines, et cela n'avait aucun rapport avec la puissance et la gloire. C'était sans doute une vérité intérieure, une vérité mentale ou spirituelle ou psychologique ayant une signification profonde et durable, cette sorte de vérité que les hommes avaient cherchée depuis des années et même suivie dans les mondes désirés de leur création.

L'Humain était allongé sur le lit, sous le toit de la maison, et il écoutait le vent de la nuit se souffler à lui-même une berceuse le long des tuiles et des bardeaux. La maison était silencieuse — tout était silencieux à l'exception du vent qui chantait. Le monde était tranquille et David, étendu là sur son lit, pouvait imaginer à quel point la galaxie pourrait graduellement augmenter en tranquillité sous la magie et le sortilège de ce que ces êtres humains avaient trouvé.

Elle doit être grande, pensait-il, cette vérité à eux. Elle doit être puissante, frappante, et doit répondre à tout pour les faire stagner à ce point, pour les isoler de la marche en avant de la galaxie, pour leur faire accepter cette vie pastorale et paisible dans cette vallée étrangère, pour leur faire extraire leur nourriture du sol, pour leur faire couper les arbres pour se chauffer, pour les rendre heureux avec le peu qu'ils possèdent.

Pour se contenter de ces choses dérisoires, il devaient disposer de quelque chose d'autre de beaucoup plus important — d'une profonde conviction, d'une connaissance mystique intérieure qui avait

donné un sens à leur vie — quelque chose dont personne d'autre ne devait disposer.

Il s'enroula plus confortablement dans ses couvertures et referma ses bras autour de lui avec une satisfaction intérieure.

L'Homme se blottissait dans un coin de l'empire galactique, l'Homme créateur de gadgets, toléré seulement parce qu'il était un bricoleur et que les autres races savaient qu'il ne serait jamais autre chose. C'était la raison pour laquelle elles l'acceptaient parmi elles et lui jetaient suffisamment de miettes pour qu'il demeurât amical.

Maintenant, en définitive, l'homme disposait de quelque chose qui lui ferait gagner une place dans le respect et la dignité de la galaxie. Car une vérité est quelque chose qui doit être respecté.

La paix vint en lui, mais il la rejeta et la combattit de manière à pouvoir penser, à pouvoir spéculer, cherchant à imaginer ce que pouvait être la vérité que la branche mutante de la race avait découverte.

Finalement le vent berceur, le sentiment de paix et la fatigue de son corps eurent raison de lui, et il s'endormit. Sa dernière pensée fut qu'il devait leur demander, qu'il devait savoir.

Mais il s'écoula des jours avant qu'il leur parle, car il sentait qu'ils l'observaient attentivement, cherchant à savoir si la vérité pouvait lui être confiée et s'il en était digne.

Il voulait rester avec eux mais, par courtoisie, il leur dit qu'il devait s'en aller. Il n'éleva guère d'objections lorsqu'ils lui dirent qu'il devait rester. Ce fut comme si chacun savait qu'il s'agissait d'un rituel racial qu'il fallait respecter, et tous furent satisfaits lorsqu'ils en eurent terminé.

Il travailla dans les champs avec Jed et apprit à connaître ceux qui vivaient d'un bout à l'autre de la vallée. Le soir, il demeurait assis de longues heures, parlant avec Jed, sa mère et sa fille, et avec les gens d'autres points de la vallée qui s'arrêtaient de temps à autre pour échanger un mot ou deux.

Il s'était attendu à ce qu'ils lui posent des questions, mais ils ne le firent pas. C'était presque comme s'ils ne s'en souciaient pas, comme s'ils aimaient cette vallée au point de ne pas même penser à la galaxie fourmillante que leurs lointains ancêtres avaient laissée derrière eux pour venir chercher ici, sur ce monde, une destinée meilleure que la destinée humaine commune.

Lui non plus ne posa pas de questions, car il sentait qu'ils l'observaient, et il craignait que des questions ne les fassent fuir.

Il ne lui avait fallu qu'un jour ou deux pour savoir qu'il pourrait être l'un d'eux ; aussi s'efforça-t-il de le devenir et demeura-t-il assis de longues heures, parlant des potins qui couraient d'un bout à l'autre de la vallée, potins tous aimables et bienveillants. Il apprit beaucoup de choses : qu'il y avait d'autres vallées où vivaient d'autres gens, que le village silencieux et déserté était une chose dont ils ne se souciaient pas, bien que chacun parût savoir exactement ce que c'était, qu'ils n'avaient aucune ambition ni espérance en dehors de la vie qu'ils menaient, et que tous étaient parfaitement satisfaits de leur sort.

Il sentait lui-même augmenter sa satisfaction, content du matin gris-rose, de la dignité du travail, de la splendeur des choses qui poussaient. Mais bien qu'empli d'un contentement croissant, il savait qu'il ne pourrait être heureux tant qu'il n'aurait pas trouvé la vérité qu'ils avaient découverte, et tant qu'il ne l'aurait pas transmise à la galaxie qui attendait. Avant peu, un vaisseau viendrait pour étudier et explorer le village, et il lui faudrait connaître la réponse avant l'arrivée de ce vaisseau ; quand il se poserait, il faudrait qu'il soit sur la crête dominant le village, prêt à leur dire ce qu'il aurait trouvé.

Un jour, Jed lui demanda : « Est-ce que vous resterez avec nous ? »

David secoua la tête. « Il faudra que je m'en aille, Jed. J'aimerais rester, mais il faudra que je parte. »

Jed parlait lentement, calmement. « Vous voulez la Vérité, n'est-ce pas ? C'est cela ? »

— « Si vous voulez me la donner, » dit David.

— « Vous l'aurez, » dit Jed. « Et vous ne l'emporterez pas. »

Ce soir-là, Jed dit à sa fille : « Alice, apprends à David à lire notre écriture. Le temps est venu qu'il sache. »

La vieille dame se balançait dans son fauteuil, au coin de l'âtre.

— « Oui, » dit-elle. « Il est temps qu'il puisse lire la Vérité. »

4

La clé avait été envoyée par messager spécial par celui qui la détenait et qui demeurait à cinq vallées de distance. Elle était maintenant dans la main de Jed, qui la glissa dans la serrure

de l'unique porte de la construction qui se dressait au centre du vieux village tranquille, depuis longtemps déserté.

— « C'est la première fois, » dit Jed, « que la porte va être ouverte en dehors de nos cérémonies de lecture rituelle. Une fois par siècle, la porte est ouverte et la Vérité est lue, de manière que tous ceux qui sont vivants à ce moment-là sachent ce qu'elle est. » Il fit tourner la clé et David entendit le déclic du pène tournant dans la serrure. « De cette manière, nous la gardons actuelle. Nous ne permettons pas qu'elle devienne un mythe. C'est une chose trop importante pour que nous permettions qu'elle devienne un mythe. »

Jed tourna la poignée et la porte s'entrouvrit de quelques centimètres.

« J'ai parlé de lecture rituelle, » dit-il, « mais l'expression n'est peut-être pas tout à fait exacte. Il n'y a rien de rituel là-dedans. Trois personnes sont choisies, et elles viennent ici le jour fixé. Chacune d'elles lit la Vérité, puis elles repartent comme des témoins vivants. Il n'y a pas plus de cérémonie qu'en ce moment entre vous et moi. »

— « C'est bien de votre part de faire cela pour moi, » dit David.

— « Nous ferions la même chose pour n'importe lequel d'entre nous qui douterait de la Vérité, » dit Jed. « Nous sommes un peuple d'une grande simplicité et nous ne croyons pas aux règles ni aux règlements. Tout ce que nous faisons, c'est de vivre. Dans très peu de temps, vous comprendrez la raison pour laquelle nous sommes un peuple simple. »

Il ouvrit la porte en grand et s'écarta pour livrer passage à David. Elle donnait accès à une vaste salle, nette et bien ordonnée. Il y avait bien de la poussière, mais très peu.

La moitié de la pièce était occupée par une machine qui s'élevait jusqu'aux trois-quarts de sa hauteur et qui luisait sous la faible lumière dispensée par quelque source invisible située au plafond. « Voici notre machine, » dit Jed.

Cela aussi était du bricolage, après tout. Ce n'était qu'une autre machine, peut-être un peu plus grosse et un peu plus fignolée que d'autres. Un gadget. Et la race humaine était toujours composée de bricoleurs.

« Vous vous demandez sans doute pourquoi vous n'avez pas trouvé de machines, » dit Jed. « La réponse est simple. Il n'en existe qu'une : celle que vous avez sous les yeux. »

— « Une seule machine ! »

— « C'est une machine qui répond aux questions. Une logicienne. Elle suffit. Il n'y en a pas besoin d'autres. »

— « Vous dites qu'elle répond aux questions ? »

— « Elle l'a fait à une certaine époque, » dit Jed. « Je suppose qu'elle saurait le faire encore si quelqu'un d'entre nous savait comment la faire fonctionner. Mais il n'y a plus besoin de lui poser des questions. »

— « Vous pouvez vous fier à elle ? » demanda David. « Je veux dire, vous pouvez avoir la certitude qu'elle dit la vérité ? »

— « Mon fils, » dit Jed d'une voix grave, « nos ancêtres ont passé des siècles à s'assurer qu'elle dirait bien la vérité. Ils n'ont rien fait d'autre. Ce n'était pas seulement le travail de toute la vie de chaque technicien entraîné, mais aussi le travail de toute la vie de la race. Et quand ils furent sûrs qu'elle connaissait et dirait la vérité, quand ils eurent la certitude qu'il ne pourrait pas y avoir la plus infime erreur dans la logique de ses calculs, ils lui posèrent deux questions. »

— « Deux questions ? »

— « Deux questions, » dit Jed. « Et ils découvrirent la Vérité. »

— « Et cette Vérité ? »

— « La Vérité, » dit Jed, « est ici pour que vous la lisiez. Exactement telle qu'elle est sortie de la machine il y a des siècles de cela. »

Il guida David jusqu'à une table placée devant le panneau de contrôle de la grande machine. Il y avait deux bandes sur la table, placées côte à côte. Les bandes étaient recouvertes d'une matière protectrice transparente.

— « La première question, » dit Jed, « était la suivante : *Quelle est la raison de l'univers ?* Maintenant, lisez la première bande, car elle contient la réponse. »

David se pencha et lut la réponse qui était inscrite sur la bande.

L'univers n'a pas de but. L'univers existe, rien de plus.

« Et la seconde question... » dit Jed. Mais il n'était pas utile qu'il achève sa phrase, car ce qu'avait été la question était implicite dans les mots qui étaient gravés sur la deuxième bande.

La vie n'a aucune signification. La vie est un accident.

« C'est cela, » dit Jed, « la Vérité que nous avons découverte. C'est pourquoi nous sommes un peuple simple. »

David leva des yeux impressionnés et regarda Jed, le descendant de cette branche mutante de la race qui aurait dû apporter

la puissance et la gloire, le respect et la dignité, aux humains bricoleurs.

« Je suis désolé, fils, » dit Jed. « C'est tout ce qu'il y a. »

Ils sortirent de la salle. Jed referma la porte et mit la clé dans sa poche.

« Ils viendront bientôt, » dit-il. « Ceux qui seront envoyés pour explorer le village. Je suppose que vous les attendrez ? »

David secoua la tête. « Rentrons à la maison, » dit-il.

Traduit par Marcel Battin.
Titre original : The answers.



titres disponibles :

8 - DANIEL F. GALOUYE - Simulacron 3
9 - ROBERT SHECKLEY - Oméga
10 - PHILIP JOSÉ FARMER - Le faiseur d'univers
11 - PHILIP K. DICK - Le dieu venu du Centaure
12 - JACK VANCE - La machine à tuer
13 - HENRY KUTTNER - Les mutants
14 - JAMES H. SCHMITZ - Agent de Véga
15 - PHILIP JOSÉ FARMER - Les portes de la création
16 - WILLIAM TENN - Des hommes et des monstres
17 - PHILIP JOSÉ FARMER - Cosmos privé
18 - SARBAN - Le son du cor
19 - EDMOND HAMILTON - La vallée magique
20 - GORDON R. DICKSON - Dorsai
21 - ROGER ZELAZNY - L'île des morts

titres à paraître :

22 - L. SPRAGUE DE CAMP - Zeï
23 - KEITH LAUMER - Les Mondes de l'Imperium
24 - GORDON R. DICKSON - Pour quelle guerre...
25 - H. BEAM PIPER - Kalvan d'Outre-temps
26 - JACK VANCE - La planète géante
27 - L. SPRAGUE DE CAMP - La main de Zei

Pour commander les précédents titres
ou pour s'abonner aux titres à paraître, voir page suivante.

CHAD

OLIVER

Méthode scientifique

En présentant dans notre numéro 193 une nouvelle de Chad Oliver, auteur renommé des années cinquante, nous remarquions qu'il semblait aujourd'hui avoir abandonné la SF. Les faits nous ont infligé un démenti, car un nouveau roman de Chad Oliver a paru l'année dernière aux Etats-Unis, signe que sa carrière n'est donc pas au point mort. On ne peut que s'en féliciter, car cet écrivain abordait la science-fiction sous une approche intelligente, adulte et rationnelle qui fait parfois défaut à certains de ses confrères. Chad Oliver ne cherche pas à briller mais à démontrer. Il n'est pas exempt d'intentions didactiques et moralisatrices qui font que son œuvre ressemble un peu, dans sa conception, à celles des auteurs de SF des pays de l'Est. Il n'est plus « à la mode » mais il est assuré de durer. La nouvelle qui suit est un excellent exemple de dédramatisation romanesque, où Chad Oliver traite avec une sorte de froideur quasi-mathématique un sujet en général propice aux effets appuyés : deux émissaires appartenant à des humanités différentes se rencontrent pour la première fois, tout en ayant peur l'un de l'autre...

P. H.

La première démarche selon la méthode scientifique implique l'observation des faits et l'énoncé du problème...

L'HOMME appelé Reda Dani ne se considérait naturellement pas comme d'une espèce différente.

Il ne faisait dans *son* esprit aucun doute qu'il fût un être humain, distinction relativement discutable qu'il partageait avec tous ses autres concitoyens de Capella IV.

Les seuls étrangers mêlés à l'affaire étaient tous originaires de la Terre.

Il était assez naturel aussi que, compte tenu des circonstances, Reda Dani ne voulût pas passer pour un imbécile. Il était parfaitement conscient de ce que signifiait l'ethnocentrisme, sans parler du bon vieil égoïsme. Il savait que ce qu'on décidait de définir comme *étranger* variait selon le point de vue auquel on se plaçait.

Ce qui ne rendait toutefois en rien son problème moins ardu.

Mécontent, il reporta son attention sur sa pipe. Cette fichue pipe s'était encore éteinte. D'un geste qui trahissait un certain fatalisme, il cogna le fourneau pour en faire tomber une masse humide de tabac non brûlé dans un atomiseur de bureau, le bourra de nouveau et le ralluma. Il souffla un nuage de fumée plus ou moins en direction du purificateur d'atmosphère et se sentit un peu mieux.

Il alla jeter un coup d'œil à l'écran d'observation. Le système solaire était proche. Trop proche.

Son état empira à nouveau ; ses paumes devinrent moites.

— « Je souhaiterais que toute la planète crève, » fit Reda Dani, non sans amertume.

— « Ne t'en fais pas, » lui conseilla Hago Vere, le spécialiste de sémantique. « Si tu perds le nord, autant ramasser nos billes et rentrer chez nous. De toute façon, tes métaphores sont sans doute mal choisies. »

— « Je voudrais que tu crèves sur place aussi, » l'informa Reda Dani en tirant sur sa pipe.

— « La guerre intestine ! » observa Hago Vere. « Un beau début. Tu es censé jouer le rôle de coordonnateur... ou bien ne lis-tu pas ta propre propagande ? On pourrait te fusiller au petit matin, sauf qu'il n'y a pas du tout de petit matin. »

— « Grand dommage, » admit Reda Dani en souriant. « Tout va bien, en réalité, autant que je sache. Simplement un peu de vapeur que je laissais fuser ! Mais le moment approche, tu sais. »

— « Je le sais, Reda. »

Les deux hommes observèrent le silence. Autour d'eux le vaisseau vibrait de la forte et constante poussée de la surmultiplication. Reda Dani fumait sa pipe avec soin, pour la faire durer. Il transpirait encore des mains.

C'était bien un vilain problème.

Vilain parce qu'il ne s'était jamais encore posé.

Vilain parce qu'il n'avait pas de solution connue.

Vilain parce qu'*il fallait* le résoudre.

Il l'examina mentalement, une nouvelle fois, point par point.

Le monde de Capella IV — son monde — était parfaitement semblable à la Terre. Les deux mondes étaient même identiques. Il s'agissait avant tout d'une coïncidence, puisque le système d'Auriga, dont faisait partie Capella, se trouvait être du type binaire. Capella était bien seize fois aussi grande que le Soleil, bien que d'une même nature, dans l'ensemble.

Mais c'était une coïncidence qui avait des conséquences.

La vie avait évolué sur Capella IV à peu près de la même manière que sur la Terre. Tous les détails n'étaient pas absolument semblables, mais il y avait correspondance trait pour trait dans les étapes en général. Capella IV avait ses espèces aquatiques, ses amphibies, ses reptiles, ses mammifères. Elle avait aussi sa chaîne de primates qui aboutissait en fin de compte à l'*Homo sapiens*, un bipède qui se tenait debout, satisfait de son cerveau, habile de ses mains, variable quant à la couleur.

Les gens de Capella IV s'étaient répandus dans l'espace. Ils voulaient découvrir le genre d'univers dans lequel ils vivaient. Ils désiraient savoir s'ils avaient ou non des voisins.

Et ils en avaient.

La galaxie fourmillait de vie.

Mais ce n'étaient des « voisins » que si on appliquait au mot son sens de proximité matérielle. Ils s'aperçurent que la vie peut assumer bien des aspects. Ils découvrirent que la vie peut être totalement *différente.* Il n'existait pas de base possible d'entente, ils n'avaient rien en commun.

Ce n'était pas que les formes de vie fussent hostiles. Même pas. Elles ignoraient les concepts d'hostilité et d'amitié, elles étaient tout simplement différentes.

Etrangers. Isolés. Un jour, ils étaient entrés en relations avec la Terre. Ils y avaient trouvé une forme de vie physiquement impossible à différencier de la leur et une civilisation à peu près similaire.

Les habitants de la Terre possédaient des bombes au cobalt et les moyens d'accomplir des voyages interplanétaires.

Ceux de Capella IV avaient des champs de force et la propulsion subspatiale.

La situation était claire.

Durant vingt-cinq années, les deux peuples s'étaient étudiés, avaient discuté l'un de l'autre, avaient tâté le fer comme deux escrimeurs. Ils avaient échangé des téléphotos et des renseignements. Ils avaient organisé des démonstrations de force. Ils avaient sondé et émis des hypothèses, ils s'étaient posé des questions et avaient conclu par des devinettes.

Durant vingt-cinq années.

Bien entendu, ils avaient une peur mortelle l'un de l'autre. Les gens de Capella IV étaient effrayés de la bombe qu'ils ne possédaient pas. Les Terrestres étaient effrayés de la propulsion subspatiale dont ils ne disposaient pas. En effet, elle permettait aux vaisseaux de Capella de lancer une attaque inopinée puis de battre en retraite parmi les étoiles où il était impossible de les poursuivre.

Ni l'un ni l'autre côté ne pouvait être *certain* de comprendre l'autre.

Ils n'avaient jamais osé se rencontrer face à face. Jusqu'à présent.

Reda Dani fronça les sourcils et examina sombrement sa pipe refroidie, car elle s'était de nouveau éteinte. Il jeta le résidu dans l'atomiseur et rangea la pipe. Ses yeux se portèrent sur l'écran de vision, comme s'il eût été hypnotisé.

Il voyait maintenant la Terre, lointaine et solitaire.

Il ferma les yeux.

Qui serait l'envoyé de la Terre ?

Ces deux peuples, séparés par quarante-deux années-lumière et un océan de vide, avaient enfin décidé d'accepter des risques. Ils étaient convenus de se rencontrer... Un homme de chaque planète, sans armes.

Il fallait bien que cela se passe dans le système solaire, puisqu'il n'existait pas de moyen qui permît à un homme de la Terre de se rendre vers Capella. Pour l'entretien, ils avaient choisi une minuscule cabine sur Mars. Chacun des groupes en avait construit très exactement la moitié, et chacun des groupes l'avait inspectée une centaine de fois. Ils avaient travaillé par équipes distinctes et par roulement pour être sûrs que les ouvriers ne se rencontreraient pas.

Il avait fallu dix ans d'efforts pour en arriver à cet infime compromis.

Qui serait l'envoyé de la Terre ?

Un homme de chacune des civilisations, rencontrant l'autre sur une planète dépourvue de vie propre. Un homme, chargé d'une responsabilité presque trop fantastique pour y croire.

Si l'entretien avortait, si quelqu'un commettait une erreur...

Cela pouvait provenir d'une bagatelle, d'un rien. Comment savoir ? « John Smith » était un nom très courant sur la Terre, mais pour un originaire de Capella c'était d'une drôlerie insoutenable en même temps que c'était illogique. Sur Capella IV, ils avaient des noms systématiques qu'on leur conférait à l'âge adulte et qui désignaient toute personne selon son rang et son rôle dans le cadre d'un système de morphèmes alternants : Reda Dani, Hago Vere, Hada Nire. *Ce qui* semblait drôle aux habitants de la Terre, lesquels de leur côté donnaient aux bébés le nom qui leur plaisait, dans les limites de leurs valeurs et de leurs préjugés.

En admettant même que les deux partis fussent animés de bonnes intentions, ces petits détails présentaient certains dangers.

S'il vous fallait choisir un seul individu pour représenter votre race entière dans un jeu de vie ou de mort, qui choisiriez-vous ?

Qui pourriez-vous choisir ?

L'homme appelé Reda Dani regardait l'écran de vision, les yeux fixés sur les étoiles, les planètes et les ténèbres.

Tel était son problème. Tel était également le problème qui se posait sur la Terre à un homme comme lui. Un homme qui en ce moment même devait s'interroger, observait, s'efforçait de prendre une décision...

Qui serait l'envoyé de la Terre ?
Il n'y avait pas de réponse.
Il ne pouvait qu'attendre.

Après l'énoncé du problème, la démarche suivante selon l'ordre chronogique implique l'établissement des hypothèses ou d'une solution expérimentale. Toutefois, nous laisserons ceci de côté pour le moment et nous concentrerons sur la troisième démarche, la mise à l'épreuve de la solution par l'expérience, soit l'Expérimentation...

SVEND GRAVES marchait d'un pas régulier dans le canyon de sable en écoutant sa respiration dans le masque à oxygène. Elle était lente et calme, ni accélérée ni léthargique, et il esquissa un sourire de satisfaction. Il avait été tourmenté, mais il savait à présent qu'il n'aurait pas peur.

Il était prêt.

Le vent froid murmurait et gémissait par les tunnels de sable et les vallées tortueuses, pour aller enfler sa plainte dans le désert glacé où il se perdait dans de fins nuages de poussière grise toujours en mouvement. Tandis que Svend Graves avançait, le vent l'enveloppait de ses doigts glacés, s'accrochant à ses manches, lui chantant des mélopées lourdes d'un désespoir sans fond...

Mars.

La planète n'avait jamais connu de vie. Elle était dénudée, stérile, et sa seule importance lui avait été donnée par les rêves et les pensées d'un peuple habitant à soixante-dix-sept millions de kilomètres d'elle.

Svend Graves éprouvait une étrange et chaleureuse fierté à l'idée de *sa* race.

Mars.

Tout d'abord ç'avait peut-être été un simple feu de camp dans le ciel. Un feu froid, ne dégageant aucune chaleur, un miracle à observer et à craindre pour quelque homme des temps enfuis qui connaissait sans doute à peine le feu et ses mystères. Il avait dû écouter les murmures de la nuit autour de lui et se demander quelle espèce d'homme allumait son feu céleste si loin, quels chants s'élevaient autour.

Puis la planète était devenue Mars, le dieu de la guerre.

Enfin elle était devenue seulement l'une des planètes en orbite autour du soleil. Avec le temps, elle avait pris la valeur d'un symbole, d'un appeau, d'une invite. Elle avait lancé aux hommes de la Terre le défi de s'aventurer dans la mer de ténèbres qui venait lécher leur territoire.

Et ils étaient venus.

Et c'était la réalité, du moins pour le moment. Un froid désert de sables en mouvement et de canyons tourmentés, à jamais silencieux, n'eût été le soupir des vents.

Terrain neutre. Un lieu de rencontre. Svend Graves émergea du canyon dans le désert, ses pieds dérapant un peu sur le sol incertain de la planète. Devant lui, tout seul au centre d'une grande plaine, se dressait le minuscule bâtiment où il y avait place pour deux.

Le temps était venu.

A l'opposé de la plaine, il distingua une silhouette sombre qui se dirigeait lentement vers l'abri, à demi cachée par les rideaux mouvants de sable rougeâtre.

Les deux hommes appartenant à des systèmes solaires différents se tenaient debout dans l'abri carré et s'examinaient réciproquement.

Ils étaient assez près l'un de l'autre pour se toucher, mais ils ne se touchèrent pas.

La pièce était d'une simplicité antiseptique. Les murs en étaient peints d'un gris éteint, il n'y avait qu'une seule source de lumière au-dessus de leurs têtes. Exactement au milieu de la pièce se dressait une petite table grise, avec à chaque bout un fauteuil gris, sans confort. Il y avait dans un coin un climatiseur, mais pas une autre machine dans un rayon de trois cents kilomètres.

Personne ne courait de risques inutiles.

La pièce n'était que ce qu'elle semblait être ; un abri et rien de plus.

Svend Graves gardait le sourire. On s'était naturellement assuré que le sourire avait la même signification dans les deux civilisations. Il y avait trois aspects à sa mission : il devait faire bonne impression, il devait protéger les secrets de sa race et il devait évaluer l'autre homme.

Il scrutait l'homme de Capella IV avec courtoisie, mais avec conscience. L'homme de Capella IV l'étudiait de la même manière.

Svend Graves ne distinguait pas grand-chose. L'autre homme était vêtu d'un scaphandre spatial léger, au complet avec le casque. Nettement humanoïde de structure, il avait deux bras, deux jambes et une tête. Derrière le hublot de son casque, il semblait avoir un visage assez aimable.

Un long et malaisé silence régnait.

Svend Graves haussa les épaules. Il leva la main et ôta son masque à oxygène. Il huma l'air et le trouva bon. Donc, pas de mauvais tour jusqu'à présent. Il remarqua que l'autre homme était souriant, mais qu'il ne faisait pas le geste d'enlever son casque. Il restait simplement planté là.

— « Cela vous dérangerait-il que je fume ? » s'enquit Svend Graves. Sa voix lui fit l'effet d'une explosion dans le silence profond.

— « Pas du tout, » répondit aussitôt son vis-à-vis. Il avait la voix basse et bien modulée et elle sortait du haut-parleur de son casque avec une pureté cristalline.

Svend Graves prit une cigarette et l'alluma. Il souffla la fumée par le nez, prenant bien garde de ne pas incommoder l'étranger.

— « Je m'appelle Svend Graves, » dit-il.

— « Mon nom est Hada Nire, » déclara l'autre.

Ils ne rirent ni l'un ni l'autre.

Ni l'un ni l'autre n'avança d'information supplémentaire.

Le silence se rétablit dans la pièce.

Il est de toute évidence décidé à me laisser l'initiative, songea Svend Graves. *C'est à moi de diriger la conversation.*

Il s'assit dans un des fauteuils. L'autre homme n'hésita pas et se posa sur l'autre, sans toutefois ébaucher un geste pour ôter son casque ou son scaphandre.

Ils s'entre-regardaient d'un bord de la table à l'autre.

— « Alors, Mr. Nire, que faisons-nous maintenant ? » demanda Svend Graves, en réfléchissant que les étrangers avaient été fort complaisants en acceptant qu'une langue terrienne soit utilisée pour le premier entretien.

Hada Nire émit un rire aimable. « La question est bien posée, Svend Graves, » déclara-t-il. « Je vous prie d'excuser ma réticence apparente. Les circonstances qui président à notre rencontre... »

Il agita le bras, d'un geste vague.

Attention, s'avertit Svend Graves. *Serait-ce un sondage psychologique ?* Il répondit : « Il n'y a pas lieu de vous excuser, mon ami. C'est tout autant ma faute que la vôtre. J'espère que vous me permettez d'exprimer le vœu que nous nous rencontrions de nouveau un de ces jours et que nous puissions nous parler d'homme à homme. »

— « C'est ce que je souhaite également, » répondit l'autre homme. « La situation est délicate pour nous deux. J'ai l'impression d'être sous un microscope. »

— « Moi de même, » opina Svend Graves.

Ils engagèrent prudemment la conversation sur des sujets très anodins, pour s'explorer réciproquement, puis ils rirent un peu trop fort des circonstances malaisées qui présidaient à leur entretien. Leur bavardage était néanmoins cordial sinon amical.

Puis le silence intervint de nouveau.

Ils restaient assis, séparés par la table, dans la petite pièce grise, à se poser des questions mentalement.

Quand l'heure convenue pour la cessation des pourparlers arriva, ils ne s'étaient rien dit de bien important.

Ils se levèrent simultanément, Hada Nire toujours revêtu de son scaphandre et de son casque. Il y avait de la tension dans l'atmosphère. Ce n'était pas exactement de la crainte, ni de l'espoir, et pourtant ces deux nuances figuraient dans leurs émotions.

Ils les ressentaient tous les deux.

— « Je sais que nous pensons la même chose, vous et moi, » dit Svend Graves, la voix lente. « Je ne saurais m'exprimer avec l'autorité souhaitable, mais en tant qu'homme, j'espère que c'est là un début et non une fin. »

L'autre acquiesça de la tête. « Moi, j'espère que nos deux peuples auront le don de se comprendre. *La compréhension.* C'est un bon mot. En plus du sens de l'humour, c'est de compréhension mutuelle que nous avons le plus grand besoin. »

Ils gagnèrent ensemble la porte. Svend Graves s'arrêta pour mettre son masque à oxygène, puis ils sortirent. Ils firent une pause et Svend Graves tendit la main. Hada Nire la prit avec douceur dans son gant hermétique. Ils échangèrent une poignée de main à la terrestre. Puis l'autre homme fit un court signe d'adieu et partit dans le désert pour retrouver son vaisseau.

Svend Graves le suivait des yeux pour tenter d'observer tout

détail, si peu important fût-il. Enfin il pivota, retraversa les sables qui avaient déjà été anciens quand la Terre était encore jeune, et s'engagea en sens inverse dans les canyons balayés de vent, les mains aux poches.

Il ne jeta pas un coup d'œil en arrière.

Comme nous l'avons indiqué précédemment, nous avons laissé de côté une des démarches de notre méthode scientifique. Cette démarche est naturellement intervenue et nous y revenons. Entre le problème et l'expérimentation intervient la solution expérimentale ou l'Hypothèse...

REDA DANI se tourmentait.

Il tirait sur sa pipe et ne voyait pas de fumée s'en échapper. Comment était-il possible, songeait-il, qu'une civilisation en mesure de concevoir la propulsion subspatiale fût incapable d'inventer une pipe qui restât allumée ? Il joua avec l'idée de balancer la pipe et son contenu dans l'atomiseur, mais il l'écarta. Surtout pour se prouver qu'il était plutôt persévérant, il bourra une fois de plus l'objet récalcitrant et procéda à un nouvel essai.

Il s'essuya les mains d'un geste nerveux et consulta sa montre.

Quatre heures avant zéro. L'heure de la dernière inspection.

Il se mit en route dans le grand vaisseau, bien qu'il eût les entrailles nouées en une boule de froid. La question qui le hantait depuis des années rampait sans repos dans son cerveau, tel un ver monstrueux en forme de point d'interrogation.

Avait-il pris la bonne décision ?

Le problème qui consistait à choisir un unique homme pour représenter sa civilisation dans une situation d'importance vitale était en principe insoluble et Reda Dani le savait. Il s'était si longtemps débattu avec ce problème qu'il en connaissait tous les aspects, toutes les considérations, tous les arguments.

La seule chose qu'il ignorât totalement, c'était la réponse.

Il écoutait le bruit de ses talons dans la coursive et se rendait compte qu'il était trop tard pour reculer maintenant. Il leur faudrait aller jusqu'au bout.

Ce n'était pas d'une difficulté majeure de penser à quel-

qu'un de connu qui eût un don particulier dans un domaine donné... Un mathématicien, un artiste, un sociologue. Ce n'était même pas une prouesse extraordinaire de découvrir des individus qui eussent du talent et la formation voulue dans ces trois domaines à la fois. Il était même concevable qu'il existât quelque part un cerveau fantastique qui fût expert en une dizaine, voire une vingtaine de domaines.

Malheureusement, ce n'était pas suffisant.

Il y avait certainement de fortes chances que tout homme de valeur pût représenter avec succès son peuple lors de la rencontre à venir ; un diplomate eût peut-être fait l'affaire. La difficulté dans ce cas, c'est que « de fortes chances » ne suffisaient pas, étant donné la situation. L'enjeu était trop important.

Il fallait avoir *la certitude.*

C'était facile à dire, mais comment s'y prendre ? Il fallait un représentant capable de réagir devant toute traîtrise ou tout usage de force imaginables. Si désagréable que ce fût, il fallait tenir compte de la possibilité que les habitants de la Terre ne fussent pas de bonne foi. Il fallait se tenir prêt à tirer profit du meilleur ou du pire... selon ce qui se présenterait.

Il était possible d'énumérer brièvement les qualités requises du représentant idéal. Un : il devait faire bonne impression. Deux : il devait être prêt à tout, dans la mesure du possible, afin de ne pas se laisser rouler. Trois : il devait être en mesure de fournir à ses supérieurs un rapport complet et précis ; naturellement, dans un tel cas, on ne pouvait confier à aucun individu en particulier le pouvoir de décision. Quatre, enfin : il devait être doté d'un mécanisme intégré de défense de façon à ce qu'on ne puisse pas le forcer à révéler des renseignements secrets, quelles que fussent les méthodes appliquées.

Bien sûr, il n'existait pas un seul humain pour répondre à toutes ces conditions.

Une fois cette réalité acceptée, il ne restait plus qu'une seule chose à faire.

Reda Dani franchit le contrôle de sécurité et entra dans le poste spécial de commande, sa pipe tirant toujours bien. Il espérait que c'était un heureux présage.

Cela vaudrait mieux !

Il adressa un signe de tête à ses collaborateurs et jeta un coup d'œil circulaire. Le poste de commande était prêt.

Un vaste écran sphérique occupait tout le milieu de la pièce... vide d'image pour le moment. Autour de l'écran étaient rangés cinquante fauteuils munis chacun d'un petit tableau de commande sur un bras. Les occupants présomptifs des fauteuils marchaient de long en large dans un nuage de fumée bleue et dans le brouhaha des conversations : spécialistes de la sémantique, philosophes, chimistes, anthropologues, psychologues, généraux, écrivains, médecins, P.D.G., diplomates.

Au-dessus de l'écran sphérique, se trouvait un autre fauteuil placé de telle sorte que l'observateur puisse plonger le regard à l'intérieur. Ce siège était entièrement cerné de commandes d'intégration qui coordonnaient les renseignements communiqués d'en bas.

Reda Dani y jeta un coup d'œil inquiet. C'était son fauteuil.

Il s'y hissa et s'installa. Il coiffa son casque d'écoute et actionna le commutateur du tableau principal de commande. Il déposa à regret sa pipe et prit un téléphone auxiliaire.

— « Essai de fonctionnement, » dit-il.

Les autres prirent leurs places, silencieux à présent, et branchèrent leurs appareils. L'écran sphérique s'illumina de blanc et s'anima. Il révéla quatre murs d'un vert terne, un plafond et un plancher.

Un des magasins du bord.

Reda Dani affermit ses mains et déplaça les doigts sur le tableau de contrôle. Il ne venait pas un son. Peu à peu l'image de l'écran se déplaça en vacillant légèrement, comme la vision d'un homme en marche.

Il y avait une porte. Elle s'ouvrit et se referma.

Une coursive, longue et sans caractéristiques particulières, qui bougeait de haut en bas, de bas en haut. Encore une porte...

On frappa discrètement à la porte. Le panneau d'accès au poste spécial de commande s'ouvrit dans un déclic. Sur l'écran, l'image se déplaça, devint celle de la pièce où ils étaient tous assis. Reda Dani se vit lui-même distinctement, pâle et inquiet, au-dessus du tableau de commande.

Une silhouette en scaphandre spatial entra avec précaution dans la salle. Derrière le hublot du casque, on voyait un visage plutôt agréable, orné d'un sourire facile.

Le scaphandre fit halte, respectueusement.

— « Mon nom est Hada Nire, » dit la silhouette, d'une voix bien modulée. Elle parlait le terrien. « Puis-je vous être de quelque utilité ? »

Un bourdonnement approbateur monta de l'assistance.

Reda Dani se décontracta en partie.

Il n'y avait rien à dire... Le robot était bien conditionné.

Reda Dani retrouva ses inquiétudes, encore accrues, après qu'ils eurent posé le vaisseau juste en bordure de la zone interdite sur Mars.

Ils mirent en mouvement l'assemblage installé dans le scaphandre, contrôles radio, vision tridimensionnelle et instruments de tests, et le dirigèrent vers le minuscule bâtiment au milieu du désert où devait avoir lieu l'entrevue. Reda Dani était tendu dans son fauteuil, ne perdant pas un seul détail apparent sur l'écran sphérique. Le robot s'avançait avec grâce dans les sables incertains Il *paraissait* convaincant.

Mais il n'était pas humain, bien sûr.

Et s'ils en aperçoivent ? s'interrogea Reda Dani. *Et si j'ai perdu notre unique chance, rien que par peur ?*

Le problème était à peu près le même que la recherche d'une maison où vivre. Si on ne trouvait pas exactement ce qu'on souhaitait, au prix qu'on pouvait se permettre de payer, il ne restait qu'une solution.

Construire sa propre maison.

Cette chose qu'ils avaient appelée Hara Nire n'était pas un véritable robot ; ce n'était pas un homme mécanique doté d'un cerveau particulier. C'était plutôt la synthèse d'intégration de cinquante cerveaux restés à distance... Cinquante hommes, munis chacun d'un tableau de commande, capables les uns comme les autres de prendre la direction des opérations en toutes circonstances imaginables, chacun voyant de ses propres yeux sur l'écran sphérique, chacun entendant toutes les paroles échangées par radio.

Hada Nire, quoi qu'il fût au juste, n'était pas un imbécile.

Reda Dani le suivait pas à pas, en fonctionnement automatique à présent. Il le vit traverser le désert. Puis le petit bâtiment apparut devant lui.

De l'autre côté de l'abri, une silhouette sombre. En marche.

L'homme de la Terre.

Qui avaient-*ils* envoyé ?

La dernière démarche selon la méthode scientifique est connue comme la solution. Si tout a bien marché, on peut souvent dégager de la solution certains Principes Généraux...

RALPH HAWLEY arpentait la salle des évaluations, consultant sans cesse sa montre et fumant à la chaîne des cigarettes, à petits coups brusques. Les autres étaient assis dans leurs fauteuils, l'air inquiet, et l'observaient.

— « Que fait-il ? » demanda-t-il encore une fois. « Où diable peut-il bien *être* ? »

Lee Gomez, philosophe de profession et, par tempérament, peu enclin à l'impatience ni en vérité à la hâte en quoi que ce soit, lui conseilla : « Calmez-vous, Ralph. Svend n'est pas encore en retard et il est certainement en train de s'acquitter de ce qu'il est censé faire... Autrement dit, de contacter nos amis extra-terrestres. »

— « Hum... » fit Ralph Hawley, les pouces passés sous ses bretelles. Puis se rendant compte que ce n'était pas une réponse suffisante, il ajouta : « Trois hourras pour Svend, il est de la bonne race ! »

Que Gomez aille au diable, de toute façon... il avait beaucoup trop souvent raison. Hawley le savait et en était contrarié.

— « Si vous voulez mon avis professionnel, » intervint le docteur Weinstein, « nous souffrons tous d'une maladie scientifique pas tellement rare. Je n'aimerais pas qu'on le répète, messieurs, mais mon diagnostic, c'est *Gestaltus adrenalinfusorium*... en termes courants, la frousse. Comme remède, je propose quelques gouttes de cognac médicinal. »

Ralph Hawley passa la main dans ses cheveux longs et grisonnants. « Pas encore, Doc. Et pourtant nous en aurions bien besoin, en effet. »

Il reprit ses allées et venues, ce qui en soi était hautement inaccoutumé. Dans les circonstances normales, Ralph Hawley n'avait rien d'un grand nerveux. Il était de haute taille, plutôt mince, et son visage aimable avait quelque chose de chevalin. Il portait par goût des vêtements informes, parlait peu et se mouvait en décontraction. Psychologue-sociologue de profession, spécialisé dans le domaine des communications de masse, il était la dernière personne au monde qu'il eût lui-même choisie pour diriger cette mission.

— « Où est-il donc ? » répéta-t-il en allumant une cigarette de plus.

Un voyant rouge s'éclaire. Un vibreur se fit entendre.

Un haut-parleur annonça : « Svend Graves vient de rentrer à bord du vaisseau. On ne lui a fait aucun mal. Il rend compte que l'entrevue a été non hostile, avec quelques complications. Selon les instructions, nous l'avons envoyé dans la salle des évaluations. Ici le major Bernatzik, du Renseignement. »

On frappa à la porte. Un silence suivit.

Le battant s'ouvrit et Svend Graves entra. Tous les yeux étaient braqués sur lui. Il ne s'en émut pas, ne perdant rien de son calme.

— « Tout va très bien en ce qui me concerne, » dit-il d'un ton posé. « Vous pouvez vous décontracter. »

Personne ne se détendit pour autant.

Svend Graves, souriant, s'approcha de Ralph Hawley. « Tout a marché comme sur des roulettes, Ralph, » dit-il. « Je n'ai pas eu l'occasion de très bien examiner leur homme, mais il n'y a pas eu d'anicroches. Je suis prêt à faire un rapport détaillé, depuis le début. »

— « Ce ne sera pas nécessaire, Svend, » fit Ralph Hawley.

— « Je vous demande pardon ? »

Ralph Hawley poussa un soupir, puis d'un geste prompt, il tendit la main et désactiva Svend Graves.

Hawley ôta la chemise de Svend et ouvrit le panneau de sa poitrine. Il en retira les chambres photographiques, les magnétophones, les analyseurs, les cadrans, les cartes de données.

— « Imprimez-moi tout cela et donnez-en lecture, » dit-il aux spécialistes.

La chose qui avait été Svend Graves restait immobile au centre de la pièce, le regard vacant.

Quatre heures s'étaient écoulées.

Le dernier film était étudié, la dernière carte perforée était interprétée, la dernière phrase analysée et évaluée.

Il y eut un silence prolongé, sous l'effet de la surprise.

— « Je veux bien être pendu... » émit enfin Ralph Hawley.

Un chœur de voix s'éleva :

— « Ils ne nous ont pas fait *confiance* ! »

— « Ils ont tenté de nous jouer un tour ! »

— « Ils nous ont envoyé un robot télécommandé... »

— « De toutes les vacheries... »

Ralph Hawley s'assit dans un fauteuil. « Vous ne saisissez pas ce que cela signifie ? » demanda-t-il.

Les autres avaient également compris.

— « Ils ont essayé de nous avoir comme nous nous sommes efforcés de les posséder, » déclara un psychologue. « En tout cas, c'était assez similaire comme combine. »

— « Ils ont élaboré la même solution fondamentale pour le même problème, » avança un anthropologue.

— « Ils sont bien de notre espèce, le diable les emporte ! » dit Gomez, le philosophe. « Regardez-les... des menteurs à visage de bébé, inquiets, effrayés, malins, intelligents, capables... »

Ralph Hawley ferma les yeux.

Bien sûr, il n'y avait qu'une solution fondamentale au problème, si l'on présumait que les deux civilisations considéraient le problème sous le même angle. Nul être humain ne saurait être chargé d'un tel boulot ; c'était impensable. Les étrangers avaient donc envoyé un robot et la Terre avait envoyé...

Svend Graves.

Un humanoïde artificiel, mécanique, dont la construction avait pris vingt ans, conçu de façon à se comporter avec une habileté surhumaine pour cette rencontre. Conçu de façon qu'il se crût un être humain, si bien qu'il n'avait pas à jouer un rôle. Muni d'instruments d'enregistrement incorporés et de formules complexes de comportement... mais manquant de données d'ordre secret.

Un robot et un androïde.

Deux représentants de deux civilisations *très* semblables.

— « Messieurs, nous sommes à égalité, » conclut Ralph Hawley.

Le voyant rouge s'éclaira une seconde fois.

Le haut-parleur annonça : « Hawley, nous avons Reda Dani sur la ligne. Il appelle du vaisseau étranger. Il désirerait vous parler. »

— « Passez-le moi ici, » fit Hawley.

L'appareil de transmission de la pièce s'anima. Reda Dani regarda le Terrien en souriant.

Ralph Hawley lui rendit son sourire.

— « Je vois que nous n'avons pas réussi à vous tromper, » constata Reda Dani.

— « Non. Et j'imagine que nous n'avons pas eu plus de succès. »

— « Exact, » convint Reda Dani. « Mais cela ne nous mène nulle part. Pourquoi ne pas venir ici vous-même ? Je vous offre un verre. Peut-être pourrons-nous enfin avoir un entretien *sérieux.* »

Ralph Hawley n'hésita pas. « Marché conclu, Reda. Rendez-vous dans une demi-heure. »
Il coupa la communication.

Les autres experts riaient en se donnant des tapes dans le dos.
Toute tension avait disparu. Ils n'avaient pas échoué.
Les autres se rassemblèrent autour de lui quand il embarqua à bord de la navette spatiale qui le transporterait au vaisseau de Dani.
Tous tenaient à lui serrer la main et à lui souhaiter bonne chance.
Juste avant de partir, un assistant arriva, portant une caisse du whisky particulier de Hawley qui fut chargée avec le plus grand respect sur la navette.
— « Je croyais avoir compris que c'était Reda qui vous invitait, » objecta Gomez. « Pourquoi emporter votre alcool personnel ? »
Ralph Hawley arbora un large sourire.
— « On ne saurait prendre trop de précautions, » dit-il, puis il referma le panneau sur lui.

Traduit par Bruno Martin.
Titre original : Scientific method.

DANIEL

WALTHER

Le grand homme blanc dans le planeur rouge

Daniel Walther est au sommaire de notre dernier numéro spécial français (en vente actuellement) avec une nouvelle intitulée Et une touffe d'herbes amères pour Ganymède. *Et sa plus récente nouvelle dans nos numéros normaux était, en avril dernier,* La tour de Chalamadan et l'empereur fou de Zor. *Ce dernier texte était une sorte de rêverie proche de l'*heroic-fantasy ; *celui que vous allez lire, au contraire, se rattache par de nombreuses fibres à toute une tradition romanesque de la science-fiction. Ajoutons que — une fois n'est pas coutume — Walther a écrit ici une nouvelle d'action, ce qui, chez cet auteur jusqu'ici plutôt introspectif, est une innovation !*

P. H.

Le planeur glissait dans le ciel comme un grand dragon rouge et les enfants crièrent : « Bravo, bravo, hourra ! » Il s'approcha gracieusement de la terre et effectua encore quelques spires élégantes avant de se poser au milieu de la vaste étendue siliceuse. Les enfants clamèrent : « Beau, beau comme tout ! », dansèrent et réclamèrent à leurs parents de les conduire plus près « pour voir ».

Et le planeur demeura posé sur le sable, immobile, et les parents se hâtèrent, tirés par les enfants impatients. Le soleil était brûlant et la mer violette ne rafraîchissait plus les corps qui s'y jetaient à la volée au bout d'une course désordonnée. Au loin passaient et repassaient des canots automobiles si rapides qu'ils semblaient voler au-dessus des vagues. Août cuisait comme un four. Il était près de midi, et il faudrait songer à rentrer ou au moins à fuir le soleil ardent pour essayer de trouver un peu d'ombre.

On se poussa du coude autour de l'oiseau rouge qui affectait une forme tout à fait extraordinaire évoquant de grands et mystérieux voyages. Les marchands de crème glacée s'empressèrent, passèrent dans les rangs, s'exclamèrent : « La bonne crème glacée ! Demandez la bonne crème glacée ! » Et les parents agacés répondaient aux supplications des enfants que c'était l'heure du déjeuner et que...

Dans le planeur rouge, il y avait deux hommes et l'un des deux hommes était mort. Ils étaient affublés d'étranges vêtements brillants... « Des gosmonodes, » dit quelqu'un avec un fort accent étranger... Quand il découvrit tous ces visages avides penchés sur la carlingue, le survivant commença de gesticuler comme s'il voulait leur signifier de s'en aller, puis un éclair de colère passa dans ses prunelles de feu liquide et il appuya vivement sur l'un des boutons du tableau de bord : le cockpit, d'un seul coup, devint opaque comme un matin de novembre. Un murmure vexé courut parmi les spectateurs adultes et les enfants jacassèrent, déçus. Il fallut tout de même recourir à la crème glacée pour les faire taire.

Un quart d'heure plus tard, des sirènes hystériques retentirent et des policiers, des pompiers et des militaires casqués de noir envahirent la plage.

C'était beaucoup de remue-ménage pour un planeur rouge et un homme mort...

Au bout d'une heure, l'avion pourpre était arrimé sur un supercamion et transporté par route, parmi un grand énervement populaire, vers une destination inconnue. Avec des jumelles, quelques

entêtés n'avaient cessé d'épier la plage évacuée de force par la machine policière.

On faisait vraiment beaucoup de bruit pour un planeur rouge.

Une heure et demie encore, et des hommes masqués parcoururent les dunes avec des instruments compliqués. Un des guetteurs, qui savait de quoi il parlait, déclara, posant ses jumelles : « Ils passent la plage au compteur Geiger. »

Et puis, deux heures plus tard, un véhicule jaune citron muni d'un haut-parleur tonitrua partout qu'il n'y avait « plus le moindre danger ».

Et, trois heures plus tard enfin, les gens revinrent s'écraser sur le sable et les marchands de crème glacée se remirent au travail.

— « Il est véritablement extraordinaire ! » déclara non sans emphase le Dr Argyl.

— « Ah ! vous trouvez, vous ? Je crois qu'il s'agit là d'un représentant somme toute assez banal de l'*Homo sapiens,* » dit le Dr Beryl avec une certaine dose de mauvaise foi.

— « Mais bon sang, vous le faites exprès ! Avez-vous déjà vu un individu semblable sur cette Terre ? Parfait, merveilleusement proportionné ? »

— « Je vous le concède, il est bien fichu, » ricana le Dr Beryl, « mais nous ne sommes ni des homosexuels ni des femmes en chaleur... Alors, s'il vous plaît, voyons les choses en face et un tant soit peu plus froidement : après tout, hélas, rien n'a jamais prouvé que les hommes les plus beaux fussent également les plus doués d'intelligence. Je vous dirais même que la nature, qui se montre parfois équitable... »

— « Taisez-vous, mais taisez-vous donc ! » hurla le Dr Argyl.

Ils observaient l'inconnu à travers le judas, mais l'inconnu demeurait strictement immobile, se contentant de fixer, droit devant lui, la blancheur ripolinée du mur d'en face. Indéniablement, il était *très* beau, mais cette constatation ne résolvait aucun des nombreux problèmes que son arrivée inopinée posait aux responsables de ce pays.

— « Nous sommes allés un peu trop loin, ne croyez-vous pas ? » demanda le Dr Beryl. « Enfermer l'un, disséquer l'autre... »

— « Point du tout ! Je vous le demande : qu'avons-nous fait de mal ? Un mystérieux planeur rouge est tombé sur une plage

familiale sans crier gare, et pour éviter le scandale ou la panique nous l'avons sur-le-champ fait évacuer. De l'engin non identifié et non immatriculé d'ailleurs, sort un Adonis aussi muet qu'une carpe... »

— « ...Que nous menottons sur sa bonne foi... »

Le Dr Argyl eut un geste las. « Et nous extrayons de l'appareil son... coéquipier, mort autant qu'on peut l'être... »

— « ...Que nous envoyons sans ambages à la salle de dissection, ce qui a pour effet de mettre le survivant dans tous ses états... On le serait à moins ! »

— « Nous enfermons l'Adonis dans une cellule tout ce qu'il y a de confortable et nous confions le cadavre à nos chirurgiens... »

— « Pour voir ce qu'il y a dedans ! »

— « *Exactement !* Ni plus ni moins. Après tout, c'est une façon assez commune de procéder, je pense. Nos voisins orientaux se gêneraient-ils ? »

— « Je parie que non ! Mais est-ce un argument, bon sang ? Et qu'avons-nous découvert ? Que votre Apollon avait un cœur placé à droite et plus bas que la normale, ainsi qu'un certain nombre d'organes n'existant pas chez l'homme... et pourtant tout ceci ne vous empêchera pas de souscrire à la thèse proclamant bien haut qu'il s'agit d'un appareil espion. »

— « Il y a une énorme différence entre les communiqués officiels et la réalité. »

— « Argyl ! Regardez cet homme : il n'a pas bougé depuis qu'on a emporté son compagnon. Nous avons essayé de lui parler dans toutes les langues possibles et imaginables, en passant par l'efik, l'esperanto et le swahili, sans obtenir le moindre résultat. Et nous savons pourquoi ! Comment pourrait-il répondre — à supposer qu'il le désire ! — puisqu'il ne comprend pas nos questions ?... Alors, pourquoi se trouve-t-il sur Terre ? Réponse : il se trouve sur Terre par hasard et tout à fait contre son gré... Cette supposition en vaut une autre. Seconde question : si cette statue vivante est venue sur Terre dans un planeur rouge façonné dans un métal inconnu mais peu susceptible cependant, selon l'avis de nos techniciens, de franchir de longues distances dans l'éther, d'où vient-il ? »

— « C'est ce que nous nous efforçons de découvrir ! »

— « A votre place, je serais moins optimiste car, d'ici peu, nous allons voir grouiller ici tous les spécialistes des services ultra-secrets qui vont perdre une multitude d'occasions de se taire. Vous

et moi, nous n'aurons plus grand-chose à dire, si ce n'est, bien sûr, oui et amen. »

— « Tout à fait stupide, » dit Five, l'homme du CAA. « Nous n'avons pas de temps à perdre, que je sache ! Il est évident que cet individu a subi un choc, mais il est de *toute* première importance que nous apprenions *d'où* il vient et surtout quelles sont ses intentions. »

— « Vous ne semblez pas vous rendre compte, commandant, qu'il s'agit d'une *merveille biologique,* » s'exclama Argyl.

— « Merveille biologique ! » s'écria Five qui était petit, laid, relativement ridicule et passablement mal fagotté. « Que voulez-vous que cela me fiche qu'il soit le premier prix du plus bel athlète de la côte ouest ? Je veux avoir ce bonhomme à mon entière disposition. S'il ne vient pas de cette Terre, comme d'aucuns le prétendent, raison de plus de ne pas prendre des gants. Une bonne injection d'hyptotal... »

— « ...Et il vous racontera sa vie dans une langue à laquelle, je parie, vous ne comprendrez pas un traître mot, » ricana Beryl.

Five souffla deux larges traînées de fumée par ses narines dilatées. « Vous ne racontez pas d'histoires ? »

— « Pas le moins du monde, » intervint Argyl. « Cet... homme a le cœur à droite et légèrement en contrebas, et de plus il possède trois ou quatre organes inconnus chez l'espèce humaine... »

— « Pardieu ! Il s'agirait donc vraiment d'un extraterrestre ! »

— « Oui et non... » dit Beryl. « D'une part, il nous semble certain qu'il ne fait pas partie d'une quelconque race de notre planète... mais d'autre part, comment pourrions-nous expliquer qu'il ait atterri sur cette plage dans un planeur ? Ce n'est pas un engin idéal pour franchir de grandes distances dans l'espace intersidéral. Quelle est votre opinion là-dessus, Mr. Five ? »

— « Ce que vous me racontez là, Dr Beryl, j'ai ai déjà songé, et à de nombreuses reprises, mais je suis convaincu que la solution du problème est infiniment plus prosaïque. Peut-être ne s'agit-il, en fait, que d'un couple de... » Il s'interrompit. « Après tout, je ne suis pas un scientifique, messieurs. Ce qui m'intéresse, c'est d'avoir le sujet sous la main pendant le temps qu'il faudra. Si cela s'avère nécessaire, j'obtiendrai une autorisation en haut lieu ! »

Le planeur rouge était entreposé dans un grand hall gardé nuit et jour par des escouades de soldats armés jusqu'aux dents.

Il ressemblait à un oiseau sanglant. Plusieurs équipes de spécialistes avaient bien essayé de le démonter, mais jusqu'à présent leurs efforts étaient demeurés vains. Au-dehors, maintenus à bonne distance par des palissades d'uniformes sombres, des curieux, par grappes, attendaient les nouvelles et des journalistes transis glapissaient des propos amers.

— « Ce sont certainement des Martiens, » dit quelqu'un.

— « Ou des espions... »

— « Oui ! » dit le représentant du gouvernement, « il s'agit *indéniablement* d'un homme. Le fait qu'il ne parle aucune des langues répertoriées de notre planète ne nous autorise pas *encore* à le traiter en ennemi... »

Il se tenait au centre de la pièce trop brillamment éclairée, les pouces glissés sous les revers de son impeccable costume gris, et il regardait l'étranger assis sur sa chaise de plastique. Le visage du captif était pareil à du marbre, ausi beau, aussi lisse et également impénétrable.

— « Ça n'est pas tout ! Qu'allons-nous faire à présent ? » demanda Five d'une voix acide.

— « Nous allons réunir une commission internationale de savants à qui nous allons confier cette affaire. »

— « Bravo ! » dit Five. « C'est ce qui s'appelle laisser choir ses responsabilités. »

— « Pardon ? » fit le représentant du gouvernement qui haussa presque imperceptiblement les sourcils.

— « Rien, » dit Five. Il alluma une cigarette et sortit de la pièce sans ajouter un mot.

Vexés, les spécialistes déclaraient forfait les uns après les autres. L'autopsie, on le sait, avait donné des résultats inquiétants. Plus affligeant encore était le silence du rescapé. Il demeurait assis et s'engonçait dans son mutisme. Et, depuis qu'il était tombé aux mains des hommes de la Terre,

il n'avait ni bu
ni mangé
ni fait de besoins

et les spécialistes, les uns après les autres, déclaraient qu'il s'agissait d'un « cas ». En quoi ils ne s'avançaient guère...

Les journaux ne cessaient de broder des suppositions sur le peu qu'ils savaient, mais l'homme blanc n'en demeurait pas moins tranquille, immobile et indifférent. Il ressemblait à sa propre photographie, figé sans fin dans la même attitude.

Mais, le cinquième jour, on le soumit au sérum de vérité. Fait extraordinaire, *il parla* ! Il parla comme un livre, mais on ne comprit mot de tout ce qu'il disait. A tout hasard, on avait fait venir quelques éminents linguistes pour traduire les confidences forcées de l'étranger. Des magnétophones avaient soigneusement ingurgité les dires de l'inconnu et une foule de curieux dressait des oreilles avides autour du fauteuil-relax dans lequel s'agitait le captif.

— « Inouï ! » dit le Dr Beryl. « Positivement inouï... »

Plusieurs sémanticiens et quelques philologues lui lancèrent des regards vrillants de colère.

— « Pardon ? » dit le Dr Argyl.

Le Dr Beryl ricana. Il commençait à éprouver de l'affection pour l'étranger.

IL Y AVAIT UN CIEL ROUGE. DANS LE CIEL ROUGE LE PLANEUR SE DEVINAIT A PEINE. LE MONDE DEVAIT S'ARRÊTER QUELQUE PART SANS DOUTE JUSTE DERRIÈRE CETTE BARRE QUI TRANSPERÇAIT L'ESPACE. OUI C'ÉTAIT ÉVIDENT : C'ÉTAIT ICI QUE S'ARRÊTAIT LE MONDE. CAR LE MONDE ÉTAIT TRISTE ET NE CORRESPONDAIT PLUS A AUCUNE RÉALITÉ. LA VÉRITÉ C'ÉTAIT QU'IL FALLAIT S'EN ÉCHAPPER. ET RIEN D'AUTRE NE COMPTAIT QUE CETTE ÉVIDENCE : FRANCHIR CE MUR DE SILENCE ET DE NUIT POUR ACCÉDER ENFIN A LA CLARTÉ. CAR IL N'EXISTE PAS QU'UN SEUL MONDE : IL Y A TANT D'AUTRES RÉALITÉS. CHAQUE HOMME DOIT FORCÉMENT DÉCOUVRIR QUELQUE JOUR LA SIENNE. LA MIENNE EST DERRIÈRE LE CIEL, DERRIÈRE LES MONTAGNES DE LA NUIT. UN JOUR, FATALEMENT, JE LA DÉCOUVRIRAI.

NUAGES, VALLÉES, FEU ET SANG DANS LA POURPRE NUE. ET JE VOUS PARLERAI DE SACRILÈGES. CAR JE POSSÈDE DES COUTEAUX QUI SONT COMME DES CHIENS QUI MORDENT AVEC APPLICATION ET RETOURNENT LE FER DE LEUR HAINE DANS LA BLESSURE. JE ME SOUVIENS : JE SUIS NÉ IL Y A TRENTE ZOUNS ET IL Y A TRENTE ZOUNS JE N'ÉTAIS QU'UNE PETITE CHOSE QUI REMUAIT EN HURLANT MAIS QUI PRÉTENDAIT DÉJA VIOLEMMENT A LA VIE ! QU'IMPORTE ! JE GRANDIS SUR ALF ET JE DEVINS ADULTE ET DANS LE MÊME TEMPS JE SUS QUE JE N'ÉTAIS QUE LA MOITIÉ DE MOI-MÊME COMME

TOUTE CRÉATURE DOUÉE DE RAISON MAIS QUE MALGRÉ TOUT IL ME FALLAIT M'ÉCHAPPER DE L'ÉTREINTE D'ALF !

— « Mon Dieu ! » s'écria le Dr Beryl, « *réveillez-vous* ! »

L'homme du gouvernement intima un ordre bref et l'on força le Dr Beryl à sortir, *manu militari.*

Dehors, dans le silence soudain du couloir rutilant, il alluma une cigarette. Il se sentait malheureux. Sa première réaction d'incompréhension, de méfiance en face de l'étranger, ou plutôt ce qui restait de cette méfiance, de cette incompréhension, s'était soudain trouvé balayée : *il avait compris ses paroles* ! Bien plus, il avait plongé vertigineusement dans son esprit... dans son âme. Il avait nagé une pauvre minute durant dans la plus insondable des détresses. Il trouva que la cigarette avait mauvais goût, et cela ne se produisait qu'en de très rares occasions : quand il avait des embarras gastriques, et quand il était extrêmement fatigué ou passablement abattu.

Il se déplaça lentement dans l'interminable couloir désert. Dans sa tête, inlassablement, grondait un murmure de paroles.

Plus loin, il entra dans les lavabos, se lava le visage à grande eau. Se cura soigneusement les ongles et regarda longuement ses traits tirés dans la glace.

« Une triste journée, mon cher, une bien triste journée... »

Il se sentit soudain très vieux et très laid.

Le couloir était toujours désert et il eut l'impression que ses pas y résonnaient de façon lugubre. Il se laissa tomber dans un fauteuil translucide, regardant par la large baie vitrée le lent balancement des nuages au-dessus de la ville : dans le ciel mauve, le soleil se préparait à se coucher.

Dans sa cellule ripolinée, le prisonnier poussa un cri strident et Five fit une moue profondément dégoûtée, mâchonnant avec fureur l'intérieur de ses joues.

— « Ce n'est pas de cette manière qu'on y arrivera, » dit-il.

MISE EN SCENE : ciel rouge — bruit de tempête — la mer qui bat les rochers — conventionnel — terriblement, efficacement conventionnel — GROS PLAN sur une fusée qui part vers le zénith — gerbes

de flammes — le soleil brille — suggérons une idée de grandeur — de conquête — victoire de l'HOMME sur les ELEMENTS — l'esprit PIONNIER — puisque l'espace est là, il faut le conquérir.

L'écran devient iridescent et la voix profonde déclame :

« Car RIEN ne saurait arrêter l'ESSOR de l'HOMME, la CURIOSITÉ de l'HOMME ! Cette CURIOSITÉ vient-elle de DIEU ou du MALIN ? Demander à l'HOMME de rester entre ses quatre murs, cela revient à demander à un oiseau de renoncer à voler. ET CELA C'EST IM-POS-SI-BLE ! »

La fusée monte dans le ciel et une foule de spectateurs enthousiastes agite des milliers de mouchoirs — le ciel avale la fusée comme une grande bouche rouge.

— « Ce scénario m'a été inspiré par la perte en plein jour et en plein ciel de Californie de l'astronef *Orphée 3.* »

— « Il n'empêche qu'il s'agit là d'une histoire bancale... et banale, mon cher Krysops. Personne ne s'intéresse plus à la science-fiction, mon pauvre Krysops, et vous êtes mal payé pour le savoir ! Faites-moi du sexe, mon vieux Krysops, du sexe, toujours du sexe, et des transes érotiques et psychédéliques... vous voyez de quoi je veux parler ! *Orphée 3*, mais c'est de l'histoire ancienne !

Amadeus Krysops haussa les épaules. « J'en ai plus qu'assez des histoires de fesses. Je voudrais récrire des choses comme j'en écrivais dans le temps. Et puis avouez que l'histoire de la fusée *Orphée 3* est pas mal cousue de fil blanc ! »

— « Cousue de fil blanc ? »

— « Je veux dire qu'il y a anguille sous roche ! »

— « Krysops, vous avez encore *bu* ! Quand vous usez d'expressions toutes faites à tort et à travers, c'est signe que vous avez *bu* ! Un jour, bon Dieu, vous serez épinglé par la brigade des alcools et vous passerez à la cure de désintoxication ! Ah ! mon pauvre vieux ! Que disiez-vous encore à propoos de la fusée *Orphée 3* ? »

— « Je voulais parler de sa fantastique disparition... Souvenez-vous, elle a fait couler des torrents d'encre. Après tout, il y avait trente personnes à bord, dont deux savants éminents. »

— « Oui, oui, et maintenant dépêchez-vous d'en arriver au fait, Krysops, je n'ai pas de temps à perdre. »

— « Cet accident a été pour beaucoup dans le ralentissement de la conquête de l'espace. A cause de cette disparition et des autres qui ont peut-être suivi et dont nous ne savons rien, nous ignorons toujours si Mars est habitée ou non... »

— « Tout le monde sur Terre se fiche de Mars comme de la Lune. De toute façon, vous savez aussi bien que moi qu'il n'y a pas de Martiens. »

— « Qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ? »

— « On les aurait vus ! » déclara Veronal en haussant les épaules. « Nous avons dépensé assez d'argent dans l'exploration méthodique des deux tiers de cette planète... »

— « Pouvez-vous me dire *quand* on a découvert le Japon, *quand* on a abordé pour la première fois en Amérique ? »

— « Tout ça, c'est de l'histoire ancienne, » grinça Veronal, et il expira une longue bouffée de fumée.

— « Je vais vous dire une idée que j'ai eue... celle-là même que j'exploite dans le scénario que je viens de vous remettre et dont vous n'avez pas l'air de vouloir. Supposez, oui juste un instant, que l'univers soit semblable à un cercle de papier. Prenez un chien qui saute pour crever ce cercle de papier... et qui se retrouve de l'autre côté. Eh bien, j'ai l'impression que c'est une mésaventure semblable qui est arrivée à la fusée *Orphée 3*... »

— « Dites-moi, Krysops, vous avez perdu la boule ou quoi ? Je vous ai déjà répété mille fois que je voulais des histoires érotiques avec des effets inédits, quelque chose qui mette vraiment les spectateurs en l'air... comme votre *Viol en quatre dimensions* par exemple... »

— « Quatre dimensions, bien sûr, c'est exactement cela ! *Orphée 3* crève le cercle de papier et se retrouve dans la quatrième ou la nième dimension. »

— « Vous devriez vous soumettre bénévolement à une cure de désintoxication. »

— « Monsieur, je vais vous dire quelque chose — non, laissez-moi parler, pour une fois — je crois que j'ai été foudroyé par l'imagination, que la muse m'a visité... »

— « Krysops, prenez votre éléphant rose en laisse et rentrez vous coucher ! »

— « L'astronef a pénétré dans un autre plan de l'univers... et il y est resté sans espoir de retour. Il y a une multitude de mondes par-delà cet horizon restreint. C'est dans un de ces mondes que se trouve l'équipage de l'*Orphée 3*. »

— « Krysops, cette fois-ci vous êtes complètement parti ! »

MISE EN SCENE : ciel rouge — bruit de tempête — la foule

se disloque — rompt les amarres — GROS PLAN — cyclone de couleurs — roulé dans un fleuve impétueux : l'astronef — puis un autre océan — cet océan bat les côtes d'un autre monde — la fusée descend lentement vers une plage déserte.

Le Dr Beryl se secoua comme un chien mouillé : il venait de se réveiller dans le fauteuil de plastique translucide, la tête bourdonnante. Il entendait un brouhaha confus de voix et, autour de lui, fantasques, des lumières clignotaient. *J'ai la cuite. Je suis tombé au milieu de la rue. On m'a ramassé. Ma carrière est finie.* Bah, sa carrière... après tout !

Quelqu'un se pencha sur lui, qui sentait le tabac blond, et lui secoua furieusement l'épaule.

— « Foutez-moi la paix, » dit le Dr Beryl. « Voulez-vous bien me foutre la paix ! »

JE VIVAIS SUR ALF ET JE VOULAIS FUIR. LA FUSÉE DES ÉTRANGERS QUE NOS PRINCES RETENAIENT CAPTIFS NOUS AVAIT OUVERT LA VOIE. NOUS PARTIMES, FRAN ET MOI, BRAVANT LES INTERDITS. MAIS AU COURS DU VOYAGE, JE NE SAURAIS DIRE POURQUOI, LA MOITIÉ DE MOI-MÊME EST MORTE. FRAN FINIT D'AGONISER A L'INSTANT MÊME OU NOUS BASCULAMES DANS CE MONDE. ET MAINTENANT IL ME FAUT REVENIR SUR ALF AFIN D'Y ACHEVER DE MOURIR. MOURIR SUR ALF CHEZ NOUS. EN DÉSOBÉISSANT AUX PRINCES, EN NOUS DÉRACINANT NOUS-MÊMES, NOUS AVONS PRONONCÉ NOTRE PROPRE CONDAMNATION.

Le Dr Beryl se leva. Five, le représentant du gouvernement et le Dr Argyl arrivaient en courant du fond du couloir.

Non, Dieu merci, je ne suis pas ivre, mais il est arrivé quelque chose !

— « Il s'est barré, » hurla Five, « barré ! »

— « Il n'ira pas loin, vous pouvez m'en croire, » dit le Dr Argyl. « Il ne risque pas de passer inaperçu ! »

— « Vous ne l'avez pas vu, docteur Beryl ? » demanda Five.

— « Non, je dormais ! »

— « En tout cas, personne ne sortira d'ici, » siffla Five, « et je vous préviens que je saurai le fin mot de l'histoire. Qu'est-ce que vous

attendez pour faire marcher le signal d'alarme, pour mettre le pays sur le pied de guerre ? Je veux qu'on diffuse partout le signalement de votre Apollon ! »

— « Pardon, mais le représentant du gouvernement, c'est moi et... »

— « *Je me contrefous du gouvernement !* » Il était en train de perdre son contrôle, sa courte silhouette dansait dans le couloir lumineux et ses mains menues traçaient des arabesques dans l'air. « Docteur Beryl ! J'ai l'impression que toutes les précautions n'ont pas été prises. J'en parlerai dans mon rapport. Nous avons fermé les yeux jusqu'ici sur certaines de vos activités souterraines, mais cela pourrait tout aussi bien changer ! »

Le Dr Beryl haussa les épaules, s'avança vers Five et, très calme, le mit K.O. d'un coup de poing terriblement précis. Puis, profitant de la surprise générale, il sortit de la pièce, s'engouffra dans l'ascenseur et appuya sur le bouton marqué *sous-sol.*

Ce fut seulement lorsqu'il eut quitté la haute bâtisse du Medical Center que les sirènes se mirent à mugir. Il héla un taxi qui passait et cria une adresse *au hasard* :

— « Melwyn Row. »

Il s'installa. Le chauffeur lui lança un regard soupçonneux mais appuya malgré tout sur l'accélérateur.

Le barman poussa vers Krysops un autre verre à demi plein.

— « Combien de fois faudra-t-il que je vous dise de remplir, mon verre à ras bords ! La vue d'un verre à moitié vide me rend neurasthénique. »

— « Avez-vous entendu la dernière qui court sur ce bonhomme tombé du ciel ? »

— « Non, » dit Krysops, « et je m'en fous. J'ai un tas d'emmerdements. »

— « Il paraît que des spécialistes étaient en train de lui tirer les vers du nez quand il s'est taillé ! »

— « ...s'est taillé ? »

— « Il a jeté des éclairs et tous les types qui se trouvaient à proximité se sont retrouvés dans les pommes ! »

— « Vous voulez rire. Donnez-moi ce verre, bon sang, je n'ai pas envie de plaisanter. »

— « Je ne plaisante pas ! » s'indigna le barman, et ses sourcils touffus se taillèrent en V renversés.

— « Je m'en moque, » dit Krysops, « je n'ai pas la tête à faire la conversation ce soir. Remplissez-moi ce verre. »

— « Vous feriez mieux de faire attention, tout à l'heure, en sortant, de ne pas vous faire ramasser par la brigade des alcools. »

— « La brigade des alcools, vous pensez bien que je m'en balance... D'ailleurs vous trouvez que c'est plus propre de se bourrer les narines de came ? »

— « C'est autorisé, » protesta le barman.

— « Et de tenir une boîte clandestine où l'on débite des camions-citernes de gnôle, c'est autorisé ? »

— « Faut bien vivre, » déclara le barman avec philosophie, « c'est comme ça, mon vieux... »

Krysops haussa les épaules. Il insista pour avoir un autre verre. Le barman finit enfin par céder. Conciliant, Krysops reprit aussitôt la conversation :

— « Que disiez-vous à l'instant à propos de l'extraterrestre ? »

— « Il a mis tout le monde sur les roses, puis il a traversé les murs comme s'ils n'existaient pas. »

— « Pardon ? Dites voir, malgré vos grand airs, est-ce qu'il ne vous arrive pas de tâter de votre jus de punaise de temps à autre ? »

— « Jamais, » dit le barman d'un ton outré, « je suis malhonnête mais j'ai des principes. »

— « Vous m'en direz tant, » déclara Krysops en vidant d'un trait ce qui restait dans son verre.

L'homme blanc qui courait dans l'avenue fut soudain conscient du danger : tous ces gens effarés qui s'arrêtaient pour le regarder. Il fila de côté dans une venelle et personne n'eut le courage de le poursuivre. Il se faufila entre une haie de poubelles métalliques, tandis que le mugissement d'une sirène remontait l'avenue. Par chance, c'était maintenant la nuit de ce côté-ci de la planète, et il lui était plus facile de se glisser dans les recoins d'ombre.

— « Avis à la population, » répétait un haut-parleur, « avis à la population... un individu dangereux dont le signalement suit... »

— « Très intéressante, votre histoire de bonshommes qui sau-

tent à travers des cercles de papier comme des chiens de cirque, mais elle ne tient pas debout ! Ce type-là est un espion oriental et il possède une *arme secrète* ! »

— « Où voulez-vous qu'un homme qui a été interrogé par les services spéciaux aille dissimuler une arme ? Sinon dans votre imagination !... Un autre, s'il vous plaît ! »

— « Non, monsieur Krysops, c'était le dernier. Sinon les sauterelles vont venir vous grignoter. »

Au souvenir des sauterelles, Krysops frémit.

— « Je me demande si vous êtes un copain ou un salaud, » dit-il amèrement. « Si je comprends bien, vous me mettez à la porte. »

Le barman glissa une main velue sous le comptoir et posa un flacon dénué d'étiquette sur le zinc.

« Vous êtes un copain, » s'enthousiasma l'écrivain, « mais, hélas, je n'ai pas de fric. Ce faux jeton de Veronal n'a pas voulu m'acheter mon scénario. »

— « *Moi*, je vous l'achète. Donnez-le moi contre cette bouteille. Je vous le rendrai quand je l'aurai lu. »

— « Vous me le rendrez vraiment ? »

— « Vous me payerez la bouteille ? »

— « Je me demande toujours si vous êtes un copain ou un salaud. »

Le barman se contenta de ricaner, puis il fit mine de ranger le litre d'alcool. Krysops jeta le manuscrit sur le comptoir, prit la bouteille et s'en alla.

Dans la tête de l'homme blanc se mêlaient des hurlements provenant d'une grande distance et un bruit de galopade insensée. Les poursuivants se rapprochaient. Et, avec eux, le désespoir et la peur. Inséparable comme Fran et lui avaient été inséparables : les deux moitiés d'un tout.

Il vit un homme qui s'avançait vers lui en titubant légèrement.

Krysops rentrait chez lui, les pieds dans de lourdes flaques de coton, marchant avec toute la dignité d'un homme ivre, quand il s'aperçut soudain que les gens autour de lui manifestaient des signes évidents de folie. Ils parlaient à tort et à travers en sortant des maisons et en y rentrant sans cesse, exactement comme si

une comète à queue empoisonnée avait fait son apparition dans le ciel. Il pressa le pas et quelqu'un s'écria : « Qu'on le descende, un point c'est tout ! »

Il pensa à la bouteille dans sa poche. *Allons bon, qu'est-ce qui se passe encore ?*

— « Dieu du ciel, on n'est plus chez soi à l'heure qu'il est, » dit une femme que l'écrivain jugea profondément vulgaire.

Puis il vit un véhicule de police déboucher dans la rue et il eut l'impression que ses cheveux se transformaient en fils de fer et se dressaient tout droits au-dessus de sa tête.

S'ils font une vérification d'identité, je suis bon ; ils verront que j'ai la cuite... ah ! ça, il le verront !

La voiture rouge sang cracha une dizaine d'hommes de cuir et de matraques sur l'asphalte. *Je suis bon !*

Il aperçut la bouche sombre d'une ruelle, juste sur sa droite : ne pas courir, vieux, surtout ne pas courir ! Là, gentiment, doucement...

Et il marcha d'un pas appliqué vers l'œil noir de la venelle.

Il vaudrait peut-être mieux que je me débarrasse du flacon de gnôle...

Il se morigéna : *Ah ! non, mon cher ! Seulement à la toute dernière limite...*

Il se glissa dans les ténèbres protectrices de la ruelle et les bruits de la ville s'estompèrent dès qu'il se mit à courir, se heurtant aux murs tantôt à gauche, tantôt à droite, jurant avec une belle conviction, la main droite plaquée sur la hanche pour bien protéger la bouteille qui déformait la poche de sa veste sous l'imperméable taché. Il jaillit plutôt brutalement dans une artère brillamment éclairée.

Jour de Dieu !

Un homme courait comme un fou dans sa direction. Dans la lumière des néons, son visage semblait d'une blancheur inaccoutumée. Quant à sa tenue, elle relevait, semblait-il, de la plus haute fantaisie.

C'est le carnaval ou quoi ?

Mais, dans la seconde suivante, Krysops avait compris. Il fit de grands gestes d'amitié au fuyard et, quand celui-ci fut arrivé à sa hauteur, il lui jeta son chapeau et son imperméable. « Mets ça, vieux, et tâche de cavaler ! »

Côte à côte, ils coururent dans l'avenue, bousculant sans ménagement les badauds qui les contemplaient bouche bée mais ne fai-

saient pas mine d'intervenir, observant en cela la règle tacite de cette ville comme de tant d'autres : « Laisse crever ton voisin et pense à ta peau. » Krysops souffrait de violentes nausées ; pourtant l'excitation du moment était telle qu'elle l'empêchait de se laisser tomber comme une loque sur le trottoir. Les yeux remplis de larmes, les entrailles fouillées par des lames brûlantes, il vomit sans même s'arrêter de courir.

« Pas si vite, mon vieux, pas si vite. Par ici ! » Il se sentait un peu mieux à présent et reconnaissait chaque pierre. Un sale coin : Fenshaw Square, Porth Street... et maintenant Melwyn Row... un quartier louche où même la police ne se risquait qu'avec circonspection. « Encore un petit effort, vieux ! »

Sous le chapeau déformé, deux gouttes de mercure brillaient au centre d'une tache blanche. « Par là... non, par là ! » s'écria Krysops au comble de la jubilation. « On a été plus rapides qu'eux ! » Une lourde porte tourna et se rabattit, réveillant des échos lugubres. « On a été plus rapides qu'eux, » répéta l'écrivain, « beaucoup plus rapides... Je crois que personne ne nous a vus entrer. Tu peux dire que tu as eu de la chance de tomber sur moi. »

Leurs pas résonnèrent dans de longs couloirs obscurs qui sentaient le renfermé ; ils descendirent des marches, d'innombrables marches, traversèrent des caves humides, trébuchèrent parmi un innommable entassement d'immondices, parcoururent une salle aux dimensions inquiétantes où leur présence fit naître d'étranges et fugitives rumeurs, se laissèrent guider par la vis sans fin d'un escalier de métal pour aboutir dans une petite pièce ténébreuse... où ils entendirent tousser quelqu'un.

« Nom de Dieu ! » dit Krysops.

Une voix sortit de la nuit : « Qui êtes-vous ? » Elle ne semblait pas très assurée et cela redonna un peu de courage à l'écrivain. Peut-être un clochard, certainement un clochard...

Une allumette flamba dans le noir : un homme entre deux âges se tenait près de la seconde porte de la petite pièce. Krysops n'eut que le temps d'apercevoir un visage inquiet, fatigué, puis un courant d'air souffla la petite flamme vacillante.

« Qui êtes-vous ? » répéta la voix.

— « Et vous ? » lança l'écrivain.

Une autre allumette. « Je m'appelle Beryl, docteur Ismael Beryl. »

— « Mon nom est Krysops. Amadeus (drôle de prénom, pas vrai ?) Krysops. Je suis écrivain. Enfin... je l'étais... »

L'inconnu s'avança et découvrit la face blême de l'étranger. « Seigneur ! *Mais c'est lui !* »

— « Qui ça, *lui* ? » demanda Krysops excédé.

— « Mais notre fugitif ! »

— « Bien sûr, qui voulez-vous que ce soit ? »

— « Je ne sais pas comment il a fait pour mettre tous ces messieurs K.O., mais toujours est-il *qu'il l'a fait* ! Je suis l'un des médecins biologistes chargés de... disons de l'examiner. »

L'homme blanc aux yeux de mercure se tenait immobile dans un coin de la pièce, comme si tout cela ne le concernait pas.

— « Il vient d'une autre dimension, » déclara Krysops. « A propos, comment diable avez-vous fait pour être ici ? Je dois être un des seuls habitants de cette ville — si j'excepte ceux de ce quartier de misère — à connaître cette cachette. »

— « Je vais vous surprendre sans doute : je n'en sais rien. J'ai flanqué un coup de poing à un commandant du CAA, je me suis enfui de l'hôpital, j'ai sauté dans un taxi et j'ai indiqué une adresse au hasard ! Je dois être mûr pour un examen psychiatrique approfondi... »

— « NON, DOCTEUR, VOUS N'ÊTES PAS FOU, » déclara quelqu'un à l'intérieur de leur tête, « ET IL N'Y A PAS DE HASARD DANS TOUT CECI. MERCI, MONSIEUR KRYSOPS, D'AVOIR PRIS MON PARTI. MAIS SACHEZ QUE JE SERAIS ARRIVÉ ICI MÊME SANS VOTRE AIDE... APPRENEZ ÉGALEMENT CECI : QUAND J'ÉTAIS CAPTIF DANS CET... APPELONS-LE UN HOPITAL, J'AI PROJETÉ DES ONDES MENTALES DANS L'ESPACE ET J'AI SONDÉ A DISTANCE VOTRE ESPRIT ET VOTRE MÉMOIRE A TOUS DEUX. C'EST MOI QUI VOUS AI ATTIRÉ ICI, DOCTEUR BERYL, ICI DANS CETTE CACHETTE QUE J'AI DÉCOUVERTE DANS LA MÉMOIRE DE MONSIEUR KRYSOPS. JE SAIS QUE VOUS ÊTES DISPOSÉS A M'AIDER A RENTRER CHEZ MOI, SUR ALF. SUR ALF, LES HOMMES « VIVENT DOUBLES », JE VEUX DIRE QUE JE NE SUIS QUE LA MOITIÉ D'UNE ENTITÉ ! LORSQUE FRAN EST MORT, JE ME SUIS TROUVÉ PRISONNIER D'UNE SOLITUDE DONT VOUS SERIEZ INCAPABLES DE SAISIR TOUTE L'HORREUR, OUI MÊME VOUS QUI VOUS CROYEZ DES PLUS SOLITAIRES PARMI LES ÊTRES DE CE MONDE. AFIN QU'IL ME SOIT PERMIS DE RETOURNER SUR ALF, IL FAUT QUE L'UN DE VOUS REMPLACE FRAN ! JE DOIS CEPENDANT VOUS AVOUER CECI : J'AI GRAVEMENT ENFREINT LA LOI DES PRINCES EN PÉNÉTRANT DANS VOTRE DIMENSION ET JE SERAI TRÈS CERTAINEMENT MIS A MORT DÈS MON RETOUR. MAIS JE M'EN MOQUE CAR TOUT VAUT MIEUX QUE DE N'ÊTRE QUE LA MOITIÉ DE SOI-

MÊME. L'AÉRONEF QUE VOUS APPELEZ A TORT PLANEUR NE PEUT ÊTRE PILOTÉ QUE PAR DEUX HOMMES ET JE VOUS LE DEMANDE : L'UN DE VOUS EST-IL PRÊT A M'ACCOMPAGNER ? »

Les deux hommes ne répondirent pas tout de suite.

— « Je crois que je suis tout désigné pour l'accompagner, » dit le Dr Beryl. Sa voix sortait de la nuit, légèrement tremblante. « A moins que vous ne vouliez jouer la partie à pile ou face, Krysops... »

— « Non, c'est inutile... »

— « TRÈS BIEN, DOCTEUR, VOUS VIENDREZ DONC AVEC MOI. SACHEZ ENCORE TOUS DEUX QU'UNE TRENTAINE DE VOS SEMBLABLES, LES PASSAGERS ET PASSAGÈRES DE L'ORPHEE 3, SONT PRISONNIERS SUR ALF. JE M'EMPRESSE D'AJOUTER QU'ILS SONT BIEN TRAITÉS, QU'ILS SONT LIBRES D'ALLER ET DE VENIR A LEUR GUISE DANS LA VILLE OU ILS RÉSIDENT MAIS QU'ILS NE REVERRONT JAMAIS CE MONDE... C'EST LA LOI DES PRINCES... VOUS VOYEZ, DOCTEUR, QUE MÊME SI LES JUGES PRONONCENT CONTRE MOI LA SENTENCE DE MORT, ET QUE NOS CHEMINS DOIVENT SE SÉPARER SUR ALF, VOUS N'Y SEREZ POINT ENTIÈREMENT ABANDONNÉ... »

Krysops pensait : *Je l'avais deviné, je l'avais deviné*... Quoi qu'il pût arriver, se disait-il, il avait gagné : il pouvait prouver que la « réalité » était une enveloppe vide, qu'elle ne correspondait à rien... que le monde ressemblait à une écorce d'orange qui, une fois ôtée... Bref, il irait voir Veronal et lui dirait...

Il sortit la bouteille de la poche de sa veste. Le bouchon sauta avec un bruit caverneux. Une allumette craqua. « Vous m'en donnerez un peu, n'est-ce pas ? » demanda le Dr Beryl d'une voix blanche. « Rien qu'une gorgée. »

— « Ah ! vous faites partie de la confrérie, » ricana Krysops. Il avala une longue, longue lampée d'alcool rêche comme du papier de verre et il crut que son estomac allait exploser ainsi qu'une bombe. « Faites un peu de lumière, s'il vous plaît. Je vous préviens qu'il est diantrement fort. » Une nouvelle allumette. « Pas si près, Seigneur ! Ce truc-là est bien capable de s'enflammer comme de l'éther ! »

Dans l'obscurité retombée, le Dr Beryl déglutit bruyamment. « Quel venin ! » s'écria-t-il.

— « Ce n'est pas tout, » déclara l'écrivain. « Comment ferez-vous pour récupérer l'appareil ? »

— « C'EST MON AFFAIRE. »

— « Savez-vous seulement où il se trouve à l'heure actuelle ? »

— « OUI. »

Il les accompagna jusqu'à une petite porte qui donnait sur une rue déserte. « Je ne pense pas que les flics connaissent cette issue... Je vous dis merde, et du fond du cœur. »

Le Dr Beryl lui tapota l'épaule. « Bonne chance, vous aussi, » dit-il.

— « MERCI POUR LE CHAPEAU ET LE MANTEAU. »

— « Il n'y a pas de quoi, » murmura Krysops, « vraiment pas... »

Et il referma doucement la porte.

Il alla s'asseoir dans les ténèbres et guetta les bruits de la rue, s'attendant à chaque instant à entendre des coups de feu ou des sirènes. Il demeura longtemps ainsi, tous ses sens en éveil, mais nulle détonation ne vint déchirer le silence nocturne. Peu à peu, il se détendit. *Les flics doivent chercher ailleurs. Je me demande comment il va faire pour arriver jusqu'à l'aéronef dans une ville grouillante de cognes ! Peut-être se servira-t-il d'un champ de force pour passer au travers et pour assurer la protection de Beryl ainsi que la sienne propre. C'est sans doute de cette manière-là qu'il s'est échappé de l'hôpital.* Avec les dents, il arracha le bouchon de la bouteille de gnôle. Il crut avaler du napalm.

Quand j'aurai mis tout ça sur le papier ! Veronal me présentera ses excuses. Je pense que je les accepterai. Ce sera la grosse sensation et on flanquera les histoires de fesses au panier... »

Plus tard, il se roula en boule, à même le sol, et s'endormit. Il rêva qu'il planait dans l'éther sidéral, à bord d'un aéronef pourpre, et que le ciel s'ouvrait comme un œil. Autour de lui, triomphante, résonnait la musique des sphères.

...Quand il se réveilla, il faisait grand jour et il ne souvenait plus de la fin du rêve. Il se leva péniblement et de terribles élancements se mirent à lui tarauder la cervelle. *Pauvre de moi,* se dit-il. Puis, presque sans transition, des coups furieux ébranlèrent la porte de la rue tandis que des voix rageuses lui intimaient l'ordre de sortir, les mains sur la tête et sans faire d'histoires.

— « Nous savons que vous êtes là, docteur Beryl ! » cria quelqu'un qui se servait d'un porte-voix, et Krysops se mit à ricaner. Oui, ils avaient réussi !

« La maison est cernée, Beryl, toute tentative d'évasion serait vaine ! » reprit l'autre.

Krysops se rua dans l'escalier. Il lui restait une petite chance

et il l'utiliserait ! Mais un vertige soudain le plia en deux après la première volée de marches et il tomba à la renverse. Il atterrit brutalement dans un fracas de verre brisé *(Merde, la bouteille)* et, avant de sombrer dans le néant, il vit la porte s'ouvrir et des silhouettes de cuir envahir le couloir.

Ils me mettront dans une clinique. Cure de désintoxication. Puis on fera de moi un honnête, un docile drogué. J'irai au bordel et j'écrirai des histoires obscènes. Finie la vie d'artiste...

Des bottes luisantes l'entourèrent et il perdit connaissance.



PORTO CRUZ-MADÈRE-TRÈS VIEILLES BOUTEILLES
1860 - 1935 - Sélection 50 Noces d'or
...avec le foie gras, le fromage... SOMPTUEUX !

CHARLES
E. FRITCH

Message surprise

AVEC l'aisance que donne une longue pratique, Harry Folger ouvrit en deux le sablé chinois et en sortit le minuscule rouleau de papier qui se trouvait à l'intérieur. Il le déroula sur la table, en le lissant de la main pour l'aplatir, et lut le message qui s'y trouvait imprimé :

VOUS RENCONTREREZ UNE VIEILLE CONNAISSANCE !

Harry étouffa un petit rire. Il était inévitable qu'il rencontre une vieille connaissance. Il en rencontrait chaque jour — dans la rue, au bureau, dans son immeuble, et même dans les multiples restaurants chinois qu'il fréquentait.

Il mangea le sablé et le fit suivre d'une gorgée de thé maintenant tiède. Il adorait les sablés chinois, avec leurs petits messages surprise à l'intérieur. Mais il était de toute façon amateur inconditionnel de la cuisine

chinoise, sans jamais s'en lasser. Le chow mein, le chop suey, le riz sauté au poulet, l'omelette foo yung... mais à quoi bon tout énumérer ? Le paradis, pour Harry Folger, consistait à manger dans un restaurant chinois.

Et au moment où il quittait le restaurant, il rencontra effectivement une vieille connaissance.

Elle s'appelait Cynthia Peters, ou tout au moins c'était le nom qu'elle portait avant son mariage. Elle n'était pas vieille au sens chronologique du terme, toutefois, car c'était une jeune femme qui n'avait pas encore atteint la trentaine. Harry conservait des souvenirs délicieux de l'orageuse liaison qu'il avait eue avec elle, à une époque où tous deux étaient plus jeunes, et ces souvenirs peuplaient fréquemment ses rêves.

— « Cynthia ! » s'écria-t-il avec une surprise joyeuse.

— « Harry ! » s'exclama-t-elle en réponse, avec des larmes de bonheur dans ses yeux verts et noisette.

Et Harry sut que, malgré leurs mariages respectifs, il allait renouer avec elle.

Quand plus tard il y réfléchit, il s'émerveilla de la coïncidence qui lui avait fait retrouver Cynthia juste après que le message du sablé l'eut averti d'un pareil événement. Mais, bien sûr, cela ne pouvait être qu'une coïncidence. Harry se divertissait toujours à lire ces messages, mais il ne croyait absolument pas à la vérité de leurs prédictions.

Ou plutôt il n'y avait pas cru jusqu'ici.

Ses lieux de rendez-vous avec Cynthia étaient, est-il besoin de le dire, les restaurants chinois. Elle lui confia que son mari était une brute qui lui rendait la vie odieuse. Et il l'informa que sa femme était une garce avec laquelle il était très malheureux. Au cours d'une occasion de ce genre, au terme d'un repas succulent composé de travers de porc frit avec sauce au miel, Harry ouvrit son sablé pour découvrir le message suivant :

ATTENTION ! QUELQU'UN VOUS SUIT !

Il leva les yeux juste à temps pour apercevoir le colérique époux de Cynthia qui pénétrait dans le restaurant. Il n'eut que le temps de la pousser vers la sortie de derrière et de s'esquiver. Et ils n'auraient pas eu la possibilité de s'éclipser si le message du sablé n'avait prévenu Harry de l'imminence d'un danger.

Nouvelle coïncidence, décida Harry... Jusqu'au jour où il tomba sur un autre message du même type un instant avant que sa femme

(qui détestait la cuisine chinoise) fasse son entrée dans le restaurant où il dînait avec Cynthia. Une fois de plus, Harry n'eut d'autre ressource qu'une fuite discrète et précipitée.

Par voie de conséquence, Harry se mit à prendre les messages plus au sérieux. Il espérait avoir droit à des tuyaux boursiers infaillibles ou au nom du prochain cheval gagnant aux courses, mais rien de ce genre ne se produisit. En dehors des cas d'urgence, les messages se bornaient à lui fournir des aphorismes et des conseils sans intérêt.

Il y eut pourtant une exception notable.

Cela se produisit un jour où, en compagnie de Cynthia (qui, comme lui, raffolait de la cuisine chinoise), il venait de se régaler d'un canard laqué. Vers la fin du dîner, Cynthia lui avait fait part de ses craintes concernant les soupçons de son mari et de sa certitude que la femme d'Harry, elle non plus, n'était pas totalement aveugle. A ce moment précis, il ouvrit son sablé, déroula le ruban de papier qui s'y trouvait et lut cette inscription :

VOUS ALLEZ MOURIR !

Harry s'étouffa en avalant sa salive et il faillit s'étrangler avec le morceau de sablé qu'il avait porté à sa bouche. Bien entendu, c'était ridicule. Puis il donna libre cours à son indignation. A quoi rimait cette stupide plaisanterie ? Il pensa à se plaindre auprès de la direction, mais changea d'avis et se résolut plutôt à être saisi d'un malaise. Il ramena Cynthia chez elle, la déposant sous les fenêtres de son appartement.

Au moment de redémarrer, il entendit un bruit à l'une des fenêtres. Il leva la tête pour voir le mari de Cynthia embusqué, avec un revolver braqué sur lui. En proie à un sursaut de terreur, il ouvrit la portière et descendit brusquement de voiture. Ce fut pour se trouver nez à nez avec sa femme également armée d'un revolver.

Harry se sauva en courant. Il se rendit compte vaguement que les deux armes faisaient feu simultanément, mais il ne sentit rien et put continuer de fuir. Il ne cessa de courir que quatre pâtés de maisons plus loin, pour reprendre sa respiration. Tout en aspirant de larges gorgées d'air, il s'adossa à la façade d'un immeuble, pour examiner les éventuels dégâts. Mais il ne voyait aucune blessure ; il n'y avait pas même de trace de sang.

Il pouvait rendre grâce à Dieu, songea-t-il, que les deux époux outragés eussent été d'aussi mauvais tireurs.

Cela ne l'empêchait pas d'être saisi d'un tremblement qu'il n'arrivait pas à réprimer. Il fallait qu'il aille quelque part pour

reprendre son calme. Peut-être étaient-ils à sa poursuite ; il serait plus en sécurité dans un endroit public. Il se retourna pour regarder l'immeuble devant lequel il s'était arrêté.

Il se tenait juste à côté de l'entrée d'un restaurant chinois.

C'en était un qu'il n'avait jamais essayé, et sa curiosité en fut éveillée. Ainsi que son appétit, bien qu'il eût déjà consommé un repas chinois moins d'une heure auparavant. En outre, c'était exactement le type d'endroit où il se sentirait en sûreté.

Harry Folger entra donc dans la salle du restaurant et prit place à une table. Chose surprenante, il était le seul client. Il commanda un repas au serveur qui était apparu et le mangea de bon appétit, en oubliant peu à peu le désagréable incident qui s'était produit dans la rue. Puis il ouvrit son sablé et lut le billet qui était roulé à l'intérieur.

Tout d'abord, le sens des mots ne parvint pas à son cerveau. Puis, quand il eut compris ce qu'ils signifiaient, il leva les yeux avec une panique subite... et son regard rencontra le serveur maintenant nanti d'une tête de mort, qui lui faisait une grimace moqueuse. Harry regarda frénétiquement autour de lui afin de trouver une issue pour s'échapper, mais il n'y avait dans ce restaurant ni portes ni fenêtres, il n'y avait aucun moyen d'en sortir, ni maintenant ni jamais.

Il se mit à crier.

Quand il s'en fut lassé, il eut à nouveau faim. Il commanda un autre repas qu'il mangea. Le message que contenait le sablé était exactement le même que la première fois.

Et après ce second repas, il en prit un autre, puis un autre, puis encore un autre... et chaque fois le message renfermé par le sablé était le même. Et ce message était :

VOUS ETES MORT !

Traduit par Pierre Michel.
Titre original : The misfortune cookie.

ENTRE LECTEURS

Rubrique de petites annonces strictement réservée aux recherches, échanges ou offres entre particuliers. LA LIGNE : 2,40 F (Taxe incluse.) (3 lignes gratuites pour tous nos abonnés.)

ANAGROM : Dessins fantastiques de Marie-Jeanne Noël, Jacques Noël et Maxime Préaud. (27,5/44). 12 pl. dans une pochette illustrée, 30 F. ANAGROM, 14 rue Henri Golaudin, 92 CLAMART.

EDITIONS DE L'AS : Ed. spécialisées dans le fantastique et le cinéma. Matériel de cinéma (affiches, photos, press-books). Magazines (revues de fantastique, de magie, de cinéma). Dossiers cinématographiques. Recherches. Catalogue franco sur simple demande. Ecrire à Alain SCHLOCKOFF, 9 rue du Midi, 92 NEUILLY-SUR-SEINE.

LABYRINTHE : S.F. et fantastique, fanzine imprimé. Abonnement 15 F, Etr. 18 F, un n° 3 F. J.-P. LASELLE, 1 rue de la Méditerranée, 51 REIMS. C.C.P. Châlons-s-M. 1397.15 P.

VENDS au plus offrant *Planète* première édition n°s 7, 12 à 19, 21 à 28, 30 à 34. Anthologie des 12 premiers numéros. H. GUILLEMINOT, R.U. Antony C 221-92.

LOESH, journal de bandes dessinées, 36 pages, 3 F 50. Déjà 2 numéros parus. Ecrire à LOESH, 3 rue du Bassin, 13 EGUILLES.

VENDS échange matériel cinématographique. Alain SCHLOCKOFF, 9 rue du Midi, 92 NEUILLY.

RECHERCHONS manuscrits, romans et nouvelles science-fiction et fantastique. Ecrire à Ed. GEITNER, 12 quai des Pêcheurs, 67 STRASBOURG. Tél. (88) 36.45.15.

VENDS 150 Marabout anticipation, F.N. anticipation et Rayon Fantastique. S'adresser à Alain DEMANGE, S.P. 69.257.

LIBRAIRIE LUTECE : VENTE/ACHAT de livres d'anticipation, cinéma, bandes dessinées. Ouvert de 12 h 30 à 21 h sans interruption sauf le dimanche. VENTE PAR CORRESPONDANCE. Librairie Lutèce, 29 rue Monge, Paris 5e.

Tlön, fanzine édité par le club Charles Fort. Fantastique, SF, occultisme. Des nouvelles, études, chroniques. Le n° 4 F. Un an (4 numéros) : 14 F. Ecrire à A. BROUILLARD, 29 rue du Four à Chaux, 62 MARQUISE.

RON

GOULART

L'avaleur de sabres

L'IMAGE du vieil homme dansa sur le mur. Elle grandit, vacilla, disparut. Le bureau couleur de pêche s'éclaira, le ronronnement du projecteur s'éteignit et les larges yeux ronds du directeur clignotèrent. « Je vais vous expliquer qui c'est, » déclara-t-il. Il fit sauter un disque jaune hors d'une boîte à pilules en filigrane et posa le disque sur sa langue.

Ben Jolson, quelque peu affalé de l'autre côté du bureau noir et bas — le côté des visiteurs — dit : « C'est l'homme que vous voulez voir incarner. »

— « C'est cela, » répliqua le directeur Mickens en avalant, l'air rasséréné. Il plaça le bout d'un doigt sur le cerne de son œil gauche. « La tension qu'implique ce poste s'est considérablement accrue ces derniers temps, Ben. A cause de tous les ennuis du Comité de la Guerre. »

— « Les disparitions. »

— « Exactement. D'abord le général Moosman, puis l'amiral Rockisle. Une semaine après, Bascom Lamar Taffler, le père du Gaz Nerveux 26. Et ce matin, à peu près à l'aube, Dean Swift en personne. »

Jolson, du coup, se redressa. « Le président du Comité de la Guerre a disparu ? »

— « La nouvelle n'a pas encore été diffusée. Je vous l'annonce, Ben. Swift a été vu pour la dernière fois dans l'angle nord de sa roseraie. C'est un rosiériste éminent. »

— « J'ai vu un documentaire à ce sujet, » répliqua Jolson. « Alors le Bureau d'Espionnage Politique fait appel au Corps des Caméléons (1) à cause de ces disparitions ? »

— « Oui, » acquiesça le directeur Mickens. Il dépouilla un spantial bleu et or de son enveloppe de métal qu'il jeta dans le vidoir près de son bureau. « C'est une situation explosive, Ben. Il va sans dire que le système planétaire de Barnum ne peut pas se permettre une autre alerte à la paix. »

— « Vous soupçonnez les pacifistes ? »

Le directeur mit son pouce dans son oreille et imprima une demi-rotation à sa paume. « Nous n'avons pas beaucoup d'indices, pour ne pas dire aucun. Je reconnais qu'il y a une tendance au BEP à voir des pacifistes partout. Comme vous le savez, la façon dont le Comité de Guerre applique la colonisation barnumienne des planètes terrestres soulève des objections. »

— « Notamment quand la Caroline du Nord a été démolie. »

— « Rien qu'un petit Etat. » Le directeur fourra le spantial dans sa bouche. « En tout cas, vous admettrez que, lorsque des hauts fonctionnaires du Comité de la Guerre et leurs affiliés commencent à disparaître, eh bien, il se pourrait que ce soit un coup des pacifistes. »

— « Qui est le vieillard du film ? »

— « Leonard F. Gabney, » fit le directeur. Il tapota le dessus de son bureau avec le bout de ses doigts écartés. « Je suis censé prendre quelque chose pour contrecarrer les effets secondaires. »

Jolson se pencha et ramassa un rouleau de pilules tombé sur la moquette couleur de pêche. « Ça ? » dit-il en le lui lançant.

— « Espérons-le. Voyons. Gabney lui-même n'a aucune importance, c'est seulement un vieux monsieur dont vous prendrez

(1) Voir *Fiction* n° 150 : *Caméléon*, et n° 182 : *Le Caméléon et les contestataires*. (N.D.L.R.)

l'apparence. Vous recevrez les renseignements nécessaires sur lui pendant votre sommeil. Parlons de votre mission. » Le directeur Mickens détacha une pilule du rouleau. « L'homme qui compte dans cette affaire est Wilson A. S. Kimbrough. »

Jolson secoua la tête. « Attendez. Kimbrough est ambassadeur sur la planète Esperanza, n'est-ce pas ? »

— « Oui, c'est lui qui dirige l'ambassade Barnum dans la capitale. »

— « Je ne veux pas aller sur Esperanza. »

— « Vous ne voulez pas y aller ? » questionna le directeur. « Vous y êtes obligé, c'est dans votre contrat. Un membre du CC ne cesse jamais de l'être. Le devoir avant les affaires. Sans compter que nous pouvons vous frapper d'une amende. Nous pouvons faire annuler le bail de votre usine de céramique. »

Quand il n'était pas envoyé en mission par le Corps des Caméléons, Jolson dirigeait une usine de poterie dans les faubourgs de Keystone City. Il avait été choisi pour entrer dans le CC à l'âge de douze ans. Après une douzaine d'années d'entraînement et de conditionnement, il était devenu agent caméléon qualifié. Il y avait de cela dix ans. En sortir était impossible.

— « Esperanza me déprimerait, » dit Jolson en s'affaissant.

— « Il faut bien enterrer les gens quelque part, Ben. »

— « Mais une planète entière couverte de cimetières ! » dit Jolson.

— « Il y a cinq cent mille personnes sur Esperanza, » précisa le directeur Mickens. « Des personnes vivantes. Sans compter, voyons, dix millions de touristes et près de six millions de gens en deuil qui se rendent sur Esperanza chaque année. » Il montra un mémo.

Jolson détourna les yeux. « Toute cette planète sent la couronne funéraire. »

— « Laissez-moi vous exposer le problème, » dit le directeur. « Il y a une faible possibilité — fondée sur des renseignements recueillis par des agents du BEP — que l'ambassadeur Kimbrough ait quelque chose à voir avec cette vague d'enlèvements. L'amiral Rockisle se trouvait sur Esperanza au moment de sa disparition. »

— « Il était allé déposer une couronne sur la tombe du commando inconnu, » commenta Jolson. « Je le sais. »

— « Si Kimbrough est un traître, il nous faut en avoir la preuve. C'est une des nombreuses pistes que nous vérifions, » reprit le

directeur Mickens. « A partir de la semaine prochaine il prendra des vacances à Népenthès, juste à la sortie d'Esperanza City. »

— « Népenthès, la station thermale de rajeunissement pour vieux magnats ? »

— « Un refuge pour les chefs politiques et industriels usés par le temps, oui. Vous devenez ce vieux Gabney et nous vous introduisons dans Népenthès, » dit le directeur Mickens. « Vous n'aurez pas de mal à vous transformer en Gabney, n'est-ce pas ? »

Le Corps des Caméléons avait fait de Jolson un spécialiste en transformations. Il pouvait se métamorphoser en n'importe qui, presque en n'importe quoi.

— « Non. » Il courba la tête au-dessus de ses poings imbriqués l'un dans l'autre. « Vous voulez simplement que j'ouvre les oreilles ? »

— « Non, nous voulons que vous attiriez Kimbrough à l'écart et que vous lui insuffliez un traitement de sérums de vérité. Découvrez ce qu'il sait, avec qui il est en liaison. »

Jolson s'imprima un seul balancement en arrière. « O.K., je suis bien obligé de le faire. Qui est mon contact avec Esperanza ? »

— « Je ne peux pas vous le dire maintenant, par mesure de sécurité. On prendra contact avec vous sur place. »

— « Comment ? »

Le directeur Mickens fouilla sur son bureau. « J'ai quelque part ici une phrase d'identification. » Il découvrit un mémo bleu. « Voilà. 15-6-1-24-26-9-6. Quelqu'un vous dira cela ou plus vraisemblablement vous le chuchotera. »

— « Des chiffres ? Comment cela se fait-il ? Qu'est-il arrivé aux citations poétiques ? »

Mickens expliqua : « Les services de sécurité ont estimé qu'elles étaient trop sujettes à caution. Et cela ne fait guère viril d'avoir des agents qui se baladent en déclamant *O Lune avec quelle tristesse tu montes dans les cieux* et autres fariboles du même acabit. »

— « Quelle sera la longueur de mon séjour à Népenthès ? »

— « Nous avons fait une réservation d'une semaine, » répliqua le directeur Mickens. « Mais nous espérons des résultats avant. Bien avant ce délai. » Il regarda un mémo vert. « Une semaine de séjour coûte dix mille dollars, Ben. Nous avons dû extirper l'argent du fonds de loisir du BEP pour payer la note. »

— « Adieu au nouveau terrain de handball. »

— « Sans compter notre fonds pour les repas chauds de programmeurs d'ordinateurs, » dit Mickens. « Mais c'est un cas exceptionnel. Qu'est-ce qui ne l'est pas, d'ailleurs ? Vous pouvez maintenant vous présenter au centre d'instruction, Ben. Mais avant, aidez-moi à trouver un flacon de liquide couleur de framboise. J'étais censé en prendre une cuillerée il y a une demi-heure. »

Ils se mirent tous les deux à quatre pattes.

Son appartement de vieux citoyen à l'Hôtel Plaza d'Esperanza ne cessait de l'appeler Pépé. Jolson, qui avait à présent l'air âgé de 84 ans, avec la peau tachetée de son et les épaules voûtées, était assis dans un fauteuil super-repos sur le balcon de son salon. Il avait exigé, comme le faisaient apparemment beaucoup de vieillards, une autre vue que celle des cimetières qui entouraient la capitale. Gabney, le vrai Gabney, dirigeait la télékinésie sur toutes les planètes de Barnum et son nom avait assez d'influence pour lui obtenir une chambre avec vue sur le quartier des affaires. A la nuit tombée, un aéronef de Népenthès viendrait chercher Jolson.

— « Des cartes postales souvenir, Pépé ? » questionna un grillage sous son fauteuil. « Les vues artistiques de onze cryptes célèbres. Donnant l'illusion du relief. »

— « Balivernes, » dit Jolson de la voix râpeuse de Gabney. « Où est ce cocktail que j'ai commandé ? »

— « Votre fiche médicale indique que l'alcool vous est interdit, grand-père, » répliqua le grillage. « Essayez donc le distributeur de bouillon qui est dans votre chambre. »

— « Tonnerre, » dit Jolson.

— « Il y a du gombo vénusien comme plat du jour. A moins que vous ne préfériez un bol de véritable gruau londonien. »

La main tachetée de son de Jolson tambourina des doigts sur le bras simili-chair de son fauteuil. « Je me rappelle un appartement au Ritz de Keystone où je pouvais soudoyer les servos. »

— « Essayer toujours de laisser tomber dix dollars dans le dispositif de cirage de chaussures, grand-père, » dit le grillage. « Cela donnera peut-être un scotch on the rocks. »

Jolson se fit pivoter hors du fauteuil à l'aide de sa canne noire. Il était penché au-dessus du trou à chaussures quand la porte de l'appartement tinta. « Oui, » dit-il.

— « Bienvenue sur Esperanza de la part de l'ambassade de Barnum, » cria une voix de femme. « Je vous apporte un panier de fruits reconstitués, Mr. Gabney. »

— « Bien, bien, » dit Jolson en ouvrant la porte.

Une jeune femme brune se tenait sur le seuil, presque dressée sur la pointe des pieds. Elle avait des pommettes très saillantes et des cheveux courts et raides. Sa robe était jaune citron, un brassard de l'ambassade de Barnum était passé à son bras et il y avait sur son front, écrits en rouge à lèvres, les chiffres 15-6-1-24-26-9-6. Après un clin d'œil précautionneux, elle essuya son front bronzé avec un mouchoir en papier.

— « Nous venons toujours saluer les visiteurs importants originaires de Barnum qui arrivent sur Esperanza, » déclara-t-elle en se faufilant de biais dans l'appartement. « Je suis Jennifer Hark, Mr. Gabney. »

— « Ah ! c'est cela votre nom, ma chère, » répliqua Jolson. La porte se ferma et il ajouta : « Alors ? »

Elle secoua la tête négativement et se dirigea vers le balcon.

Ses cheveux voletèrent dans le vent de l'après-midi. Posant le panier de fruits sur le fauteuil super-repos, elle fit signe à Jolson de sortir. « Le panier est un anti-microphone. Il neutralise tous les micros du voisinage. »

— « Qui voudrait me surveiller ? » questionna-t-il en la rejoignant. « En dehors des services pour vieux citoyens. »

— « Nous devons prendre des précautions. »

— « L'hôtel va peut-être s'en inquiéter. »

— « Je ne reste que quelques minutes, » répliqua-t-elle en lui donnant un abricot nain. « Gardez ceci. Au cas où vous auriez des ennuis à Népenthès, pressez-le et je vous aiderai à vous tirer d'affaire. »

— « Minute ! » s'écria Jolson. « Je n'ai pas besoin de demoiselles casse-cou pour me secourir. » Il lui redonna le fruit.

Elle repoussa sa main. « Ce sont les ordres, gardez-le constamment sur vous. »

— « J'aurais l'air idiot à me promener avec ce malheureux abricot dans une station thermale. »

— « Racontez que c'est un fétiche. Tous les vieillards en ont, » rétorqua-t-elle. Jennifer pencha la tête pour mieux l'examiner. « C'est vraiment merveilleux, vous avez l'air d'avoir 90 ans. »

— « 84. Et ne m'appelez pas Pépé. »

Une main aux doigts fuselés effleura son visage. « Vous avez vraiment l'air vieux. Comment faites-vous ? »

— « Il a fallu douze ans d'entraînement. C'est un tour de main. »

— « Le Corps des Caméléons m'étonnera toujours. » Elle claqua ses mains l'une contre l'autre une seule fois. « J'ai découvert quelque chose. Nous commençons à relever des allusions voilées à un certain Groupe A. »

— « A l'origine des rapts ? »

— « C'est possible. Voyez ce que dira Krimbrough. »

— « Vous travaillez réellement à son ambassade ? »

— « C'est ma couverture, » dit la jeune femme. « Eh bien, bonne chance pour votre mission. Si tout va bien, faites-le moi savoir avant de retourner sur Barnum. Entrez dans le magasin de fleurs de Nouveau Rudolph, Chemin de la Solitude, et dites les chiffres convenus. Vous vous rappellerez ? »

— « Bien sûr, » dit Jolson.

— « Si vous avez le moindre ennui à l'établissement de rajeunissement, vous appelez. »

Jolson lui rendit son panier de fruits. « Merci de votre visite, ma chère. Maintenant, malheureusement, je dois faire ma sieste. »

— « Très convaincant, » murmura-t-elle en partant.

Jolson descendit de l'aéronef pour tomber dans une mare de boue chaude. Il s'y enfonça jusqu'au menton, se redressa et aperçut un homme blond au visage carré qui souriait, assis sur ses talons, au bord de la mare. L'homme lui tendit la main.

— « A Népenthès, nous commençons le traitement dès les premières minutes. Cette immersion dans la boue vous a déjà rajeuni de plusieurs semaines, Mr. Gabney. Je suis Franklin T. Tripp, coordinateur et cofondateur. »

Jolson tendit à Tripp une main droite boueuse. Le pilote de son aéronef l'ayant déshabillé avant de partir, il s'était attendu à quelque chose. « J'admire votre efficacité, monsieur. »

— « Vous savez, Mr. Gabney, » confia Tripp d'une voix parfumée à la menthe, « j'ai moi-même près de soixante ans. En ai-je l'air ? »

— « Quarante tout au plus. »

— « Chaque fois que je le peux, je viens ici me rouler dans la

boue. » Tripp extirpa Jolson de la mare et le guida le long d'un sentier carrelé. La nuit était sombre et calme et Népenthès, avec ses bâtiments bleu pâle, s'étendait sur un plateau à des kilomètres au-dessous d'Esperanza City. Le vent qui soufflait était chaud et sec. « Permettez-moi de vous emmener à l'intérieur pour faire les présentations. »

Derrière eux, un assistant en survêtement bleu déchargeait les bagages de Jolson. Celui-ci jeta un coup d'œil à la valise pressurisée où était cachée la trousse de sérums de vérité, puis à Tripp. « Je ne me montre pas dans ma meilleure forme en société quand je suis nu et couvert de boue. »

— « Les conventions sont abolies ici, » dit Tripp. « Toutefois, auparavant, vous prendrez une douche et vous revêtirez un de nos peignoirs universels. Ensuite, vous irez dans le salon de santé au premier étage. » Il essuya la boue qui masquait le cadran de sa montre. « Après quoi, vous vous coucherez. Ici, à Népenthès, nous nous levons à l'aube. En vérité, je dois le fait que j'ai toujours l'esprit et le corps d'un jeune garçon à mon habitude de me lever avec le soleil, Mr. Gabney. »

— « Ça et la boue. »

— « Exactement. » Tripp lui fit franchir une porte couleur de bronze marquée *Douches d'accueil.*

La salle de douches était longue et verte, et le sol recouvert d'un matériau doux et tiède. La pièce était vide, flanquée de deux douzaines de pommes à douche.

Assis sur une chaise au dossier droit, en simili-bois, près de la porte à l'autre extrémité, il y avait un homme aux cheveux courts et à la forte carrure, en salopette bleue. Un livre à dos cartonné, de l'ancien temps, chevauchait son genou. « Où sont vos sandales de santé, mon vieux bonhomme ? »

— « Je viens d'arriver, mon garçon, » dit Jolson.

L'homme se leva en repliant diverses parties de son anatomie et il posa le livre ouvert sur le siège de sa chaise. « Mon nom est Nat Hockering, mon vieux bonhomme. Je vous ai demandé où étaient vos sandales de santé. »

Jolson serra ses mains noueuses ridées par l'âge et se voûta. « Je suis un nouvel arrivant. Votre Mr. Tripp m'a conduit ici. »

— « Personne ne prend de douche sans sandales spéciales. Autrement, vous risquez votre santé. »

— « J'aimerais enlever cette boue. »

— « Je m'en doute, mon petit vieux. Mais vous ne le ferez pas. Sortez par où vous êtes venu. »

— « Peut-être, » dit Jolson en respirant profondément, « pourrais-je acheter les sandales réglementaires. » Il ne voulait pas laisser découvrir aussi vite sa véritable identité. Ce qui se produirait immanquablement s'il donnait à Hockering un coup de pied au derrière.

— « Où avez-vous caché l'argent, grand-papa ? »

— « Il ne me semble guère utile de souligner qu'un homme sans moyens ne viendrait pas ici. »

— « Donnez-moi vingt billets demain au départ de la course d'obstacles à sept heures tapantes. D'accord, le vieux ? »

— « Vous avez la parole de Leonard F. Gabney. »

— « Pour ce que ça vaut ! » Hockering fouilla de l'autre côté de sa porte, sortit une paire de sandales en compost et les projeta vers Jolson en les faisant glisser par terre. « Sept heures tapantes. »

Jolson se baissa et enfila les sandales. « Je m'étais attendu à plus de cordialité. »

— « Vous en aurez. Mais pas de moi. Je ne suis ici qu'en attendant d'entrer dans une bonne université accréditée pour étudier l'architecture. » Il agita le livre. « Vous vous y connaissez en balustrades ? »

— « Comme tout le monde. » Jolson alla se placer sous une douche. La boue commençait à sécher. Il gratta sa panse rondelette et appuya sur le bouton *Marche*. Rien ne se produisit. « Comment fait-on pour obtenir de l'eau ? »

— « Chaude ou froide ? » questionna Hockering qui s'était rassis.

— « Tiède. »

— « Cinq dollars pour de l'eau tiède après les heures de fermeture officielle des douches. »

— « Quand les douches ferment-elles ? »

— « Environ cinq minutes avant votre arrivée ici. »

— « Mettez ça sur ma note. »

— « Je pense que je peux vous faire confiance, » dit Hockering.

Trois hommes âgés se trouvaient dans le salon sanitaire au niveau n° 1, une salle grise voûtée avec des fauteuils tubulaires et un distributeur de jus de fruits.

— « Mon nom est Leonard F. Gabney, » dit Jolson en s'enfonçant dans un des fauteuils et en rajustant son peignoir gris qui lui arrivait au genou. « Nouvel arrivant. Ma planète natale est Barnum. »

Le plus jeune des vieillards, rose et rond, sourit et leva son verre de jus en guise de salut. « Phelps H. K. Sulu, de Barafunda. Dans l'industrie de la mousse. Et vous ? »

— « Télékinésie. »

— « Quelle est votre opinion ? » questionna un vieil homme bronzé au dos droit.

— « Sur quoi ? »

— « Commencez n'importe où, » dit l'homme raide. « Nous devons de toute façon compléter le portrait. »

— « C'est le lieutenant-colonel Eberhardt, » expliqua Sulu. « Il est préoccupé par les nuances politiques. Il est ici aux frais de sa famille depuis cinq ans et demi. »

— « Prenez notre position dans la situation terrienne, » reprit le lieutenant-colonel. « Quel est votre sentiment sur cette question, monsieur ? »

— « Je suis probablement d'accord avec le vôtre, » dit Jolson.

— « Et quelle est votre opinion en ce qui concerne le fait qu'il y a un petit puceron vert en train de ramper sur le bout de votre nez ? »

Jolson esquissa une pichenette.

Le lieutenant-colonel Eberhardt se leva et dit : « J'estime qu'il est temps de se coucher à peu près à cette heure. S'il n'y a pas d'objection. » Il hocha la tête et sortit de la pièce.

— « Permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue, » dit le troisième vieillard. Il était grand et maigre, avec un teint bistre et des cheveux gris coupés court. « Je n'ai pas eu la possibilité de parler jusqu'à présent. En tant que natif de Barnum, je suis heureux de vous accueillir. Je suis Wilson A. S. Kimbrough, ambassadeur sur Esperanza. Je serai heureux de vous aider autant qu'il sera en mon pouvoir, Mr. Gabney. »

Jolson sourit.

Comme ils s'envolaient tous les deux au-dessus du petit obstacle, Franklin T. Tripp déclara : « Courir et sauter, Mr. Gabney, si seulement nous nous livrions plus souvent à cet exercice ! Je suis convaincu que l'on me prend fréquemment pour un jeune

homme de 28 ans à cause des nombreux exercices de course et de saut que je pratique. »

Jolson retomba sur le gazon en haletant avec le souffle asthmatique d'un vieillard. « J'imagine que le fait de suer y est pour quelque chose. » Une douzaine de vieillards s'évertuaient sur une piste de huit cents mètres ponctuée de haies et de rivières. Ils portaient tous des survêtements bleu ciel.

— « Suer, » répéta Tripp qui n'avait pas l'air essoufflé. « J'ai rajeuni de quatre années entières rien qu'en suant et en transpirant, Mr. Gabney. »

Un vieillard qui avait dit s'appeler Olden Grilse en se présentant au petit déjeuner poussa un hurlement derrière eux. L'allure de Tripp se ralentit au rythme d'un trot. « Grilse a encore une attaque, » expliqua-t-il. « Vous continuez seul maintenant, pendant que je dégage la piste de ce vieux bonhomme. »

Seul, Jolson pressa la cadence, s'efforçant sans en avoir l'air de rattraper Kimbrough qui le précédait de plusieurs centaines de mètres. Il sauta une barrière métallique de 90 centimètres, piqua un sprint, bondit par-dessus une haie de buis et se retrouva à côté du lieutenant-colonel Eberhardt.

— « Quelle est votre opinion, » questionna le lieutenant-colonel, « en ce qui concerne les thermomètres ? »

— « Neutre. »

Le lieutenant-colonel trottait menton haut, coudes balancés. « Ils m'en ont enfoncé un au lever du soleil. Ils disent qu'on ne peut pas me faire confiance pour la température orale. J'ai tendance à mâcher l'extrémité. »

— « Vous avez la fièvre ? »

— « Non, ce genre de chose ne m'intéresse pas. »

Jolson le dépassa, franchit une mare.

Il n'eut l'occasion de parler à Kimbrough que lorsqu'on les plaça dans des cabines voisines pour prendre un bain de vapeur dans l'après-midi. « Est-ce que nous avons un emploi du temps fixé pour toute la journée ? » demanda-t-il à l'ambassadeur.

— « Il y a, » répliqua Kimbrough tout suant, « une période de récréation libre après la sieste obligatoire de l'après-midi. Vous ne seriez pas par hasard un adepte du tir à l'arc, Gabney ? »

Jolson répliqua : « Mes premières amours, Kimbrough. »

— « J'ai un mal de chien à trouver quelqu'un pour m'accompagner au stand. Hier, j'étais tout seul. »

— « Ah ! vraiment ? » dit Jolson. « Peut-être pourrions-nous pratiquer ce sport ensemble, cet après-midi. Pour le rendre plus intéressant, nous pourrions parier sur qui fera mouche. »

— « Excellent, » dit l'ambassadeur Kimbrough.

La brume épaisse vint s'amasser entre eux et la cible de paille. Jolson voyait encore le trio d'arbres aux branches multiples sur leur gauche. Collée à son côté avec du papier collant, sous le survêtement bleu, il y avait la trousse de vérité apportée en fraude. Il tapota l'encoche de sa flèche contre ses dents de devant, puis dit : « Vous prendriez peut-être un petit quelque chose pour vous réchauffer les os ? »

L'arc de Kimbrough vibra, une flèche disparut dans le brouillard. « Après que j'aurai entendu le *ploc.* »

Ils attendirent dans la brume qui s'abattit sur eux, mais aucun son ne leur parvint. Jolson extirpa une petite gourde de sa trousse de bronze. « Cognac ? »

— « Ma foi, » dit l'ambassadeur Kimbrough, « je crois qu'une gorgée de cognac ne fera pas de mal à présent. » Il prit le flacon, le déboucha et but. « Et vous ? »

— « Je l'emporte seulement pour mes amis, » répliqua Jolson en rangeant la gourde.

Kimbrough s'éclaircit la gorge et plaça une autre flèche sur son arc. « Vous savez, Gabney, » dit-il en abaissant arc et flèche, « quand j'étais enfant, je suis allé à la John Foster Dulles Academy sur Terre. Je sens qu'il faut que je vous dise ça. Voici mon secret, Gabney. Quand j'avais treize ans, j'ai donné cinq dollars à Norman L. Maston pour qu'il rédige ma composition sur les panneaux d'affichage de la fin du XXe siècle. »

— « Parlez-moi du Groupe A, » dit Jolson. Il saisit l'ambassadeur par le coude et l'entraîna vers les arbres.

— « Quand j'avais quatorze ans, j'ai embrassé Estelle Banderman dans le complexe d'accessoires de la tour des Anciens de sa grand-mère maternelle. Qu'est-ce que vous dites de ça, Gabney ? »

— « Groupe A, » répliqua Jolson pour l'aiguiller. « Dean Swift. Le général Moosman, l'amiral Rockisle. » Le vent chargé de brume faisait crépiter les feuilles sèches.

— « C'est la vérité, » dit Kimbrough en plissant les yeux pour regarder Jolson. « J'ai réellement fauché le dictabureau de Bara-

funda. A l'enquête, j'ai dit que je n'en avais jamais entendu parler. Ce n'était pas vrai, Gabney. »

— « Est-ce que vous savez qui enlève les membres du Comité de la Guerre, ambassadeur ? » Jolson hésita, prit une seringue dans la trousse et l'enfonça dans le gras du haut du bras de l'ambassadeur.

— « Ces dîners d'honneur de Barnum, » reprit Kimbrough qui titubait. « J'ai pris tout l'argent pour acheter un motel à moteur solaire sur Murdstone. Il tourne comme un manège de chevaux de bois quand le soleil brille. Les touristes aiment ça. Je n'ai pas dépensé un sou pour ma campagne électorale. » Kimbrough recula jusqu'à ce qu'il fût soutenu par l'arbre le plus proche.

— « Swift. »

— « Eh bien, » dit l'ambassadeur, « j'ai transmis le renseignement. L'argent est trop bon à prendre. Naturellement, je suis au courant des déplacements du Comité de la Guerre. »

Jolson se rapprocha insensiblement. Le BEP avait vu juste. « A qui l'avez-vous transmis ? »

— « Dans la périphérie. »

— « Où ? »

— « Esperanza City. Dans la périphérie. Un jeune homme. »

— « Son nom ? »

— « Son Brewster Jr. C'est un délicieux et merveilleux chanteur. Tout juste vingt ans mais beaucoup plus consciencieux et intègre que notre génération, Gabney. Je transmets les renseignements à Son Brewster Jr. »

— « Pourquoi ? »

Kimbrough respirait par la bouche et titubait. « La Terre, Gabney. »

— « Hein ? »

— « La Terre au-dessus de tout. Ils veulent qu'un jour la Terre domine tout. »

— « Est-ce Brewster le chef ? »

— « Non, A. Groupe A. Pas de noms. »

— « Où est ce Groupe A ? »

Kimbrough se redressa ; ses yeux et ses narines palpitèrent. « Perdu l'habitude de boire de l'alcool pur. Ça secoue. »

Jolson dit : « La récréation est presque terminée, Kimbrough. Rentrons. »

— « Une chose d'abord, » dit l'ambassadeur.

— « Quoi donc ? »

— « Je veux aller voir si cette flèche a atteint son but. » Il gloussa de rire et s'enfonça en sautillant dans le brouillard.

Nat Hockering amena le sèche-cheveux roulant de l'autre côté de la petite cellule grise.

— « L'exercice ne réussit que jusqu'à un certain point, Mr. Gabney. Tout comme les régimes alimentaires intelligemment équilibrés. Pour faire vraiment disparaître les années, il faut se résoudre à utiliser les cosmétiques. »

Jolson était renversé en arrière dans un fauteuil d'aspect médical, la tête sous un robinet et au-dessus d'une cuvette. « Combien ça va-t-il me coûter, Hockering ? »

— « Que ma mauvaise humeur d'hier soir ne vous impressionne pas, Mr. Gabney. En plein jour et en début de soirée, je suis affable. » Il massa les cheveux blancs clairsemés de Jolson pour y faire pénétrer le savon, le forçant à rejeter la tête plus en arrière.

— « Ça vous ravigote le cuir chevelu, » commenta Jolson.

Posant légèrement une main sur la gorge de Jolson, Hockering déclara : « Laissez-moi vous dire une chose. »

— « Oui. »

— « Vos empreintes. »

Jolson se raidit. « Quoi ? »

— « Vous avez commis une erreur. Vous n'avez pas les empreintes du véritable Leonard F. Gabney. » Ses gros doigts se resserrèrent autour de la pomme d'Adam de Jolson. « Nous avons un homme branché sur le vidoir du BEP. Il a trouvé le triplicata d'un mémo demandant un agent du Corps des Caméléons pour enquêter sur l'affaire du Comité de la Guerre. Nous étions sur nos gardes, pour le cas où le BEP aurait eu vent de notre existence. »

— « Tripp est dans l'affaire ? » demanda Jolson d'une voix haletante.

— « Nous y sommes tous les deux. Plus le vieux Kimbrough. » Il brandit l'autre main pour écarter les doigts de Jolson qui tentait de l'agripper. « Je vais vous étrangler maintenant, faux Mr. Gabney. Et vous plonger dans la mare de boue. Excellent pour la mine. »

Jolson se concentra. Son cou grandit et s'étira de quelque quinze centimètres, s'amincissant de telle sorte qu'il échappa à

la poigne de Hockering. Il allongea ses doigts et les planta dans les yeux du colosse.

La préparation imposée par le Corps des Caméléons comportait certains avantages. Jolson se rétrécit ensuite de trente centimètres et jaillit du fauteuil. Il reprit son équilibre contre le séchoir, saisit la tige de métal et brandit le casque. Lequel tomba lourdement sur le crâne de Hockering. Le menton de celui-ci heurta le bord de la cuvette et il s'effondra le long du mur, ses mains ouvertes traçant de petits cercles sur les carreaux.

Dans son survêtement bleu, Jolson sortit dans le couloir, se mêla à la foule. Il se dirigea vers une sortie, se faufila hors du bâtiment principal et traversa le parc. Il court vers un aéronef à l'ancre.

Quelqu'un lui cria des chiffres. Descendant en oscillant du ciel crépusculaire, un aéronef privé laissait pendre une échelle.

— « Qui ? » cria Jolson.

— « Moi, Jennifer Hark. Montez vite. »

— « Bon Dieu ! » s'exclama Jolson qui sauta pour attraper l'échelle. A l'intérieur de la petite nacelle, il ajouta : « Je vous avais dit de ne pas vous en mêler. »

— « Vous l'avez serré. »

— « Quoi ? » Il s'installa sur un siège de passager.

— « L'abricot avec le signal avertisseur incorporé. » Sous sa conduite, l'aéronef s'éleva en décrivant lentement un arc de cercle au-dessus de Népenthès. « Il m'a envoyé le signal il y a trois heures. Je suis venue vous tirer de là. »

Jolson ne perdit pas de temps à lui demander comment elle s'y serait prise. « Je n'ai pas touché à ce truc. On a dû fouiller dans mes bagages pendant l'après-midi et le tripoter. »

Jennifer sourit, ce qui fit ressortir davantage encore ses pommettes. « Mais vous l'aviez conservé. »

— « Je n'ai eu aucune chance de larguer un abricot depuis que je vous ai vue. »

— « Avez-vous pu interroger l'ambassadeur Kimbrough ? »

Ils retournaient vers Esperanza City, passant à haute altitude au-dessus des projecteurs colorés des cimetières. « Oui, » dit Jolson. Il parla à la jeune femme de Tripp et de Hockering, lui expliqua ce qu'il avait extirpé de l'ambassadeur en le droguant.

— « J'ai reçu un mémo codé du directeur Mickens. Il faut que vous suiviez toutes les pistes découvertes jusqu'à leur aboutissement logique. En adoptant toutes nouvelles identités nécessaires. »

— « Je sais. C'est ce que je fais toujours, d'ailleurs, » répliqua Jolson. « Dites au BEP de surveiller Népenthès, de suivre Tripp et Hockering s'ils s'esquivent, ce qu'ils feront sans doute maintenant. Mais je ne veux pas qu'on les arrête avant que j'aie découvert des renseignements plus précis sur le Groupe A. »

— « Nous avons deux agents postés dans une crypte au-dessus qui se nourrissent de sandwiches en observant la place. » Elle manipula une manette radio. « Je vais les avertir. »

Pendant qu'elle transmettait son message, Jolson se laissa aller, les yeux fermés. Puis il dit : « Je veux que vous me déposiez dans la périphérie. »

— « Il faut être jeune pour y passer inaperçu, » répliqua Jennifer. « De plus, on ne vous a pas documenté sur les styles et les modes de l'endroit. »

— « Je les assimilerai sur place. » Jolson enfouit un instant son visage dans le creux de ses mains, exhala son souffle, devint âgé de vingt ans. « Ça va comme ça ? »

Elle lui jeta un coup d'œil, ses sourcils se haussèrent. « Je ne suis pas habituée à ce tour-là. Voyons, les cheveux plus longs. Généralement ramenés sur le côté gauche. Et les vêtements ? »

— « Prêtez-moi de l'argent. J'en achèterai dans la périphérie. »

La jeune femme demanda : « Vous verrai-je jamais sous votre aspect réel ? En tant que Ben Jolson ? »

Jolson regardait les faisceaux lumineux colorés. « Après, » dit-il.

Les deux pianolas entrèrent en collision sur le parquet de danse en losange de l'Ultime-Choc Club, et la pédale de celui qui était orange, éjectée, heurta la vieille femme qui vendait des hallucinations, la projetant dans sa brouette. Les trois autres pianolas continuaient leur sarabande tout autour de la salle basse de la cave, en jouant tous des airs différents. Jolson commanda une autre antihistamine et regarda la femme qui, suspendue au plafond, gonflait les roues de sa bicyclette d'argent.

— « Salut, pauvre type, » dit un homme au col de clergyman. Il gardait son équilibre en se retenant à la chaise vide de la table verte de Jolson. « Encore jamais posé les chasses sur toi. T'es nouveau ? »

— « Fiche le camp, prêcheur marron, » répliqua Jolson, employant une des phrases recueillies au cours de ses deux journées passées dans la périphérie.

— « Je suis un ecclésiastique, parfaitement. » Il était petit et large de poitrine, avec un menton qui s'agitait comme un ludion. « J'aimerais m'asseoir pour jaspiner un brin avec toi. »

— « Ne charrie pas dans mes bégonias. »

— « On m'appelle Rev Cockspur, » reprit le pasteur. Il se laissa choir sur la chaise libre, fit sauter un bout d'œuf brouillé collé à son coude usé. « Bravo pour cette redingote ajustée. »

— « Je l'ai fauchée, » dit Jolson.

Rev Cockspur sourit en massant sa nuque épaisse. « Nous avons tous nos faiblesses, mon garçon. »

— « Quelle est la tienne, Rev ? »

— « Je vais commander un glass d'abord. »

— « Pas à mes frais. »

Le révérend agita ses deux mains en signe de dénégation. « J'ai un arrangement avec le Choc Club. C'est gratuit. » Il appela du geste la serveuse chromée.

Quand son verre lui fut apporté, le révérend reprit : « Je ne pense pas que tu tiennes à être converti ? »

Jolson secoua sa tête aux longs cheveux. « C'est de ça que tu t'occupes ? »

— « Originellement, » répliqua Rev Cockspur en portant des deux mains le verre à sa bouche et avalant l'alcool vert d'un trait, « je suis venu sur Esperanza voici trois ans. J'y avais été envoyé par mon association religieuse pour convertir les jeunes de la périphérie. Les amener sous notre aile. » Il fit signe qu'on renouvelle sa consommation, puis se pinça le nez deux fois et secoua la tête. « Je regrette de n'avoir pas un peu de baume. J'aurais pu me payer un voyage. »

— « Tu te drogues ? »

Les yeux de Cockspur plongèrent dans son verre. « Eh bien, au début, je m'étais dit que ma seule chance de toucher les jeunes était d'entrer dans leur jeu. Autrement, ils me prendraient pour un péquenot. J'ai donc adopté leurs façons de parler. Après quoi, j'ai contracté leurs habitudes de boire, ce qui m'en a encore rapproché. Pour en arriver vraiment tout près, j'ai commencé à utiliser leurs drogues. Si bien que je suis maintenant en mesure de pouvoir vraiment leur parler, et je suis un alcoolique, un drogué, un enragé de stupéfiants et je vis avec deux nymphomanes albinos dans un ghetto au bout de la rue. »

Jolson fit tourner dans sa bouche la pilule d'antihistamine. « C'est un échec, pas de doute, Rev. »

— « Au moins était-ce une expérience intéressante, » dit Rev Cockspur. Sa tête se rejeta en arrière et il rit. « Voilà le vieux Son en personne. »

Sur le seuil masqué par un rideau de perles se tenait un garçon élancé aux cheveux blancs nattés retenus par un ruban écarlate. Il portait des vêtements mouchetés d'argent et des bottes chamois. Il avait dans le dos une mandoline suspendue par une courroie et tenait un amplificateur dans la main gauche.

— « Son Brewster ? » demanda Jolson.

— « En personne, » dit Rev Cockspur. « Qui d'autre possède un nez pareil ? »

— « Zut, » dit Son Brewster Jr. en ramenant avec humeur sa mandoline par-devant et en laissant tomber son amplificateur sur l'escalier.

— « Il va faire sa protestation, » dit le révérend en baissant la voix.

Les pianolas en goguette se garèrent vivement. Son gratta la mandoline. « J'étais assis de l'autre côté de la rue pour me faire couper les cheveux, » chanta-t-il, « et le coiffeur m'a laissé tomber une serviette chaude sur le cou. Quel univers avez-vous fait, espèces de salauds, pour qu'une chose comme ça puisse arriver ? »

— « Ravissant, » commenta Rev Cockspur.

— « Comment se fait-il que ça ne rime pas ? »

Le révérend se pencha vers lui. « Voilà une drôle de question. »

Son se dirigeait vers leur table. « Salut, Rev. Besoin d'un dada ? »

— « Ce ne serait pas de refus, Son. Je meurs d'envie de faire un voyage. »

— « Tends tes pattes, que je te donne quelques fafiots, Rev. » Son extirpa de sa poche de pantalon une liasse de billets et donna l'argent à Cockspur. « Qui c'est, le mec ? »

— « Un ami. » Le révérend fourra le fric en boule dans sa tunique.

Jolson dit : « Je suis Will Roxbury. Et toi ? »

— « Son Brewster Jr., » répliqua le garçon. Il aspira l'intérieur de ses joues, plissa les yeux. « Tu es nouveau venu dans la périphérie ? »

— « Ouais. »

— « Une partie de zenits avec moi ? »

Jolson haussa les épaules. « Combien ? Des cánettes ou des gouttes ? »

— « Dix au moins. Des gouttes, » dit Son. Il enleva soigneusement sa mandoline. « Surveille-moi ça, Rev. » S'adressant à la douzaine de jeunes gens rassemblés dans la pénombre de la salle : « Le mec à la redingue et moi, on va faire une partie de zenits. »

Là-haut, la jeune femme arrêta sa bicyclette et un rouquin dit : « Mouche la mouche, Son. »

Les zenits se révélèrent être des cartes carrées ornées de l'image des principaux cimetières. On les lançait contre le mur et celui qui arrivait le plus près gagnait le coup. En une demi-heure, Jolson avait amassé 80 dollars. « On s'arrête ? » demanda-t-il à Son.

Son tira sur une de ses nattes, se mordilla la langue ; il prit les cartes des mains de Jolson et retourna vers sa mandoline. S'asseyant en face de Rev Cockspur, il commença à chanter : « Quand je suis entré à la Bibliothèque ce matin, on m'a dit que j'avais trois jours de retard pour rendre mon livre. Ah ! qu'est-ce que c'est que cet univers déboussolé où il peut m'arriver des choses comme ça ? » Il tendit la mandoline à Rev et retourna vers Jolson qui était adossé à un piano silencieux. « Tu es pris, ce soir ? »

Jolson répondit : « Non. Pourquoi ? »

— « Tu sais où est l'Ecclectic Allongé ? »

— « Sûr. »

— « Rendez-vous là-bas à l'heure du dîner. On boira de la gnole et du tord-boyaux. O.K. ? »

Jolson tourna les talons. « Peut-être bien, » dit-il en se dirigeant vers la porte.

Dans l'allée, il se heurta à une vieille femme qui vendait des couronnes mortuaires d'occasion. « Si vous connaissez un défunt nommé Axminster, j'ai une affaire à vous proposer, » dit la femme.

Jolson recourba ses doigts autour du bras de la vieille femme et la guida vers la rue. « Le maquillage ne vaut rien, Jennifer. Cessez de me filer. »

— « Vous ne devriez pas prononcer mon nom sans avoir d'abord dit le numéro de code. »

— « Pourquoi ? Je sais que c'est vous qui vous dissimulez sous se minable déguisement. Maintenant, fichez-moi le camp tout de suite à votre ambassade avant que Brewster et tous les autres du Groupe A vous tombent sur le lard. »

— « Tripp, Hockering et l'ambassadeur sont aussi planqués dans la périphérie. »

— « Raison de plus. Filez vite. »

— « L'enquête avance ? »

— « Un peu, » répliqua Jolson. Une barge de touristes atterrissait dans la rue et il attendit qu'elle ait ouvert ses portes. « Mêlez-vous à la foule. Dépêchez-vous. »

— « Ce que ces gens du CC peuvent être indépendants ! » Elle lui tendit un œillet. « Comment avez-vous su que c'était moi ? »

— « Vous avez de ravissantes pommettes. Vous ne pouvez pas les masquer avec de la poudre blanche. » Il refusa la fleur et s'éloigna.

Deux touristes le hélèrent pour le prendre en photo, mais il continua sans se retourner.

Son Brewster Jr. fit claquer l'ongle de son pouce avec son plectre et déclara : « Pas mal comme petite boîte à la mode, hein ? »

Jolson se rejeta en arrière dans la stalle, promena un regard circulaire sur la vingtaine de jeunes gens éparpillés tout autour de la salle aux parois garnies de vraies planches. « Pas mal. »

— « Voici une nana de ma connaissance, » dit Son en adressant un clin d'œil à une grande fille brune qui s'avançait vers leur table.

— « Qui est-ce ? » La fille posa ses fesses sur leur table.

— « Il dit qu'il va s'essayer au commerce des piaules de luxe dans les faubourgs. »

— « Tu danses ? » demanda la fille à Jolson. Elle appliqua une paume tiède contre sa joue. « D'où es-tu, lapin ? »

— « De Tarragon. »

— « Parfait. Je connais toutes les danses de là-bas. »

Ce qui n'était pas le cas de Jolson. Et ils passèrent un curieux moment sur le parquet de danse en forme de cœur.

Son Brewster n'était plus dans la stalle après la danse.

— « Je ferais bien de passer à Vénus pour gagner un peu de reniflette. Bye, Will. »

— « O.K. » Jolson la regarda partir.

— « Des amis à moi. » Son se glissa en face de lui. Il désignait la scène couleur d'ébène où quatre jeunes gens aux cheveux blancs étaient en train de remplacer l'orchestre féminin. Les garçons étaient tous grands et larges d'épaules, avec des cheveux coiffés à la manière de Son. Ils portaient des vêtements dorés et des bottes ivoire.

« Ils s'appellent la Fondation Ford. Ils chantent principalement mon répertoire de protest song. »

— « Il y a quinze jours, je suis entré dans une cafétéria et j'ai commandé de la purée, » chanta le quatuor. « Et on m'a répondu qu'il n'y en avait plus du tout. Quelle espèce de saleté d'univers est-ce là pour qu'on dise à un type des choses comme ça ? »

Les auditeurs applaudirent. Mais une dizaine d'entre eux se levèrent et partirent.

Après le second chant de protestation, il n'y eut plus que deux Vénusiens dans l'Ecclectic Allongé. Quand ils s'en allèrent, Son inclina la tête vers l'estrade.

La Fondation Ford laissa tomber ses instruments et sauta. Les quatre garçons entourèrent la stalle, en sortant des couteaux luisants.

— « Tu es un imposteur, Will. » Son se leva et recula. « Tripp m'a averti qu'il y avait un type du CC dans les parages. Alors j'ai passé à l'épreuve les étrangers. Tu as joué aux zenits selon des règles fausses et tu ne t'en es pas aperçu. Tu as laissé Mimi te faire croire que tu dansais des danses de Tarragon, qui est censée être ta planète natale. Mais ce n'en était pas. Tu n'as même pas attrapé comme il faut nos façons de parler. »

Jolson se dressa debout sur le banc où il avait été assis, sauta en arrière dans la stalle voisine.

« Mouchez-le ! » cria Son.

Jolson traversa en courant le parquet de danse et bondit sur l'estrade. Derrière lui, il entendait piétiner la Fondation Ford. Il saisit une contrebasse illuminée et l'assena sur la tête du premier membre du quatuor qui tenta de l'empoigner.

« Il cherche la bagarre, » commenta Son, resté dans la stalle.

Le second membre du quatuor se fendit, le couteau au poing. Jolson sauta par terre en se rétrécissant. Il se campa et balança ses deux poings fermés. Le garçon hurla et se plia en deux.

Les deux membres restants de la Fondation foncèrent ensemble, poignard haut. Jolson étendit le bras gauche et l'enroula à plusieurs reprises autour du cou de l'un d'eux. Il le déroula brusquement et le garçon fut projeté contre son partenaire. Quand les deux furent par terre, se redressant en trébuchant, Jolson reprit sa taille normale et leur donna des coups de pied dans la tête à l'un puis à l'autre. Puis il sauta par-dessus et assomma les deux premiers assassins.

Repoussant ses cheveux en arrière, il se tourna vers Son Brewster.

— « Je proteste, » dit Son. « Je suis un non-violent. »

Sans bouger de place, Jolson lança un bras qui s'enroula autour du garçon et le ramena à lui. « Parle-moi du Groupe A, Son. »

— « Non. »

Jolson resserra l'étreinte de son bras. « Allons ! »

— « Doucement. On a capturé ta petite amie. »

— « Quoi ? »

— « Celle qui a de drôles de pommettes. Jennifer Hark. Nous l'avons repérée qui traînait dans les parages. »

— « Où est-elle ? »

— « Non. »

— « Dis-le moi. »

— « Ouille. En route pour l'île. »

— « Quelle île ? »

— « Derrière les cimetières. A cinq cents kilomètres d'ici. Là où l'on garde les corps frigorifiés. L'île. »

— « Qui s'est emparé d'elle ? »

— « Vas-y doucement, mec. On l'a congelée il y a plus d'une heure et si tu fais des histoires elles restera comme ça jusqu'à la fin des temps. »

Jolson faillit étrangler le garçon. Il se ressaisit et desserra son étreinte. « Qui l'a conduite là-bas ? »

— « Des membres du Groupe A. Ils l'ont emmenée dans un char à déveine. Le survol des principaux cimetières par des aéronefs est interdit pour que ça ne gâche pas les visites touristiques organisées. Elle arrivera là-bas tard ce soir ou de bonne heure demain matin. »

— « Ton rôle là-dedans, quel est-il ? »

— « Quand les kidnappeurs ont réussi leur coup, je fournis le moyen de transport. Nous utilisons quelques-uns des fourgons funéraires à prix réduit qui partent de la périphérie. Ils livrent les gens congelés dans l'île. »

— « Et qui est dans l'île ? »

— « Je ne peux pas le dire. »

— « Si, tu peux. »

— « Zut, » dit Son en essayant d'avaler sa salive. « Son nom est Purviance. Marwell Purviance. Et il croit à la suprématie de la Terre. »

— « Qu'est-ce qu'il cherche, la paix ? »

— « Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas. Ouille. Non ! »

Jolson abattit sa main libre contre la tête de Son et le garçon perdit connaissance. Sa trousse de vérité contenait aussi un simple somnifère ; il prit le temps d'en administrer une injection à chacun des garçons. Puis il les traîna l'un après l'autre dans une resserre derrière l'estrade. Cela lui donnerait plusieurs heures de répit avant que l'alerte soit déclenchée.

Moins d'une heure après, il quittait la périphérie dans un car funéraire.

Par les glaces du car, on apercevait des pierres tombales alternativement rouges, jaunes et vertes. C'était un des cimetières les plus cossus, bâti voici un demi-siècle quand la mode était aux monuments équestres. De chaque côté de la route sombre se succédaient des rangées de silhouettes de cavaliers, dont la teinte de faux marbre passait du rouge au jaune, puis au vert selon le cycle coloré des projecteurs installés au ras du sol.

La femme au double menton assise à côté de Jolson sanglotait dans un mouchoir. « Vous allez voir un proche parent ? » demanda Jolson pour tenter de la calmer.

— « Non. Je ne connais absolument personne sur cette planète. »

— « J'ai remarqué que vous pleuriez. »

— « J'aime les chevaux. Chaque fois que j'en vois tant représentés, cela me fait pleurer. »

Un homme chauve assis devant eux se retourna. « Vous êtes tous les deux de l'Econom ? »

— « Non, » dit Jolson.

— « Je fais la croisière Trois Semaines sur Trois Planètes, » dit la grosse femme en essuyant ses yeux bouffis.

— « Mon nom est Lowenkopf, » reprit l'homme. Les lumières du dehors lui teignaient la tête en vert. « Je prends un Econom pour Esperanza une fois par an quand les ventes se ralentissent dans la petite boutique de pornographie que je dirige sur Barafunda. Cette année, je fais les chimistes. »

— « Les chimistes ? » questionna Jolson en se demandant s'il n'y avait pas un siège libre plus loin à l'arrière.

— « Je visite les tombes des chimistes célèbres. L'an dernier, j'ai fait les acteurs. J'ai pris un petit morceau de la crypte de

Hasselbad. Vous vous rappelez Hasselbad, on l'avait surnommé l'homme aux oreilles à croquer. Une étoile de la TV dans ma jeunesse. »

— « Je viens toujours pour les fleurs, » expliqua la femme. « Les fleurs et les chevaux sont les deux choses qui m'intéressent le plus dans la vie. »

— « Une année, j'ai fait simplement les montagnes russes, » dit le chauve avant de se retourner vers l'avant.

— « Alezan doré, » dit la femme en tapotant la vitre.

Quand ils eurent dépassé la tombe du commando inconnu et que la grosse femme eut lu son enseigne *Ouvert toute la nuit*, le car quitta la route. Dans un cul-de-sac entre deux cimetières, il y avait une vaste auberge rustique. Son enseigne clignotante indiquait qu'elle s'appelait *Motel de l'Eternel Repos*.

— « Six heures d'arrêt pour vous reposer et vous distraire, » cria le chauffeur du car, qui était entièrement vêtu de noir.

En passant devant lui, Jolson demanda : « Si je voulais continuer le voyage, que faudrait-il faire ? »

— « Prendre le prochain express qui file directement sur les cimetières pauvres. Mais il ne passera que peu avant l'aube. Nous repartons juste une heure après. »

— « Flûte ! » s'exclama Jolson.

— « Vous ne vous ennuierez pas ici, » ajouta le chauffeur. « Au bar, il y a une veillée funèbre permanente. »

Jolson quitta le car pour l'obscurité extérieure.

Contre un des murs fumeux du bar, aussi loin que possible des lamentations et des mélopées funèbres organisées, Jolson buvait de la bière brune. Quand la serveuse passa avec un plateau chargé de mets funéraires, il secoua négativement la tête.

Il observait un homme maigre et tanné qui était accoudé au bar en bois noir. Cet homme était entré quelques minutes plus tôt en disant qu'il avait garé dehors son camion chargé de fleurs. Si aucun autre moyen de transport n'apparaissait à l'horizon, Jolson faucherait le camion pour continuer sa route.

Quelqu'un lui tapota l'épaule. Jolson se tourna vers le groupe assis à la table de bois sur sa droite. Ils étaient chargés d'appareils de cinéma et de magnétophones.

— « Oui ? » Il avait encore sa forme de vingt ans et certaines

gens pouvaient ne pas aimer la jeunesse dans une région aussi éloignée de la périphérie.

— « Voudriez-vous, » demanda la femme blonde qui lui avait tapoté l'épaule, « avoir l'obligeance de ramasser ce film qui a roulé sous votre pied, jeune homme ? »

Jolson se pencha et récupéra le film. « Vous êtes dans les communications ? »

— « N'oublie pas le respect que tu dois à tes aînés, » dit le plus gros des trois hommes.

— « Bert n'aime pas beaucoup les lamentations, » déclara la femme en souriant à Jolson. Elle avait un peu dépassé la quarantaine et était assez séduisante.

Un homme maigre en short abusivement court intervint : « Je n'ai pas peur de vous dire qui je suis. Je suis Floyd Janeway. » Il leva son verre de bierre et le vida. « Et je suis ici en mission. Du genre qui m'a fait connaître dans le monde entier, bien connaître. C'est exact ? »

— « Exact, » répliqua la femme. « Maintenant, tais-toi. »

— « Va-t'en, gamin, » dit celui qui n'aimait pas Jolson.

Le troisième homme avait des taches de rousseur et un abondant système pileux. Il commanda une nouvelle tournée de bière, y compris un verre pour Jolson. « Tiens-toi donc tranquille, Floyd. Tu vas prendre une bière avec nous, gamin, avant de t'en aller. »

— « Pourquoi tant de diplomatie ? » s'exclama le gros.

— « Vous avez entendu parler de moi, n'est-ce pas ? » questionna Janeway entendant la main vers la bière qui venait d'être apportée.

— « Bien sûr, » dit Jolson. « Journaliste. Correspondant des *Nouvelles des Neuf Planètes* pour le système terrestre et les télécoms de Barnum ici. Quelle est votre mission ? »

— « L'intrépide Janeway chez les insurgés de Barafunda. L'intrépide Janeway explique le fiasco de Tarragon Harbor. L'intrépide Janeway passe un mois chez les rebelles surméricains. »

— « Chut, Floyd, » dit la blonde.

— « Janeway obtient une interview de Purviance. Vous n'avez pas encore entendu parler de celui-là, hein ? Il m'a fallu des semaines, des mois de pourparlers pour obtenir ça. Il passera bientôt au premier plan. »

Le gros homme dit : « Va-t'en, gamin. »

Janeway avala sa bière. « Nous allons changer de sujet, Jerry. Est-ce que vous savez bien jouer, petit ? »

— « Ça dépend à quel jeu. »

— « Est-ce que les jeunes d'ici jouent encore aux zenits ? »

Jolson sourit, répliqua : « Bien sûr. C'est un défi ? »

Janeway se leva. « Nous allons jouer là-bas près de la cible aux fléchettes. Nous utiliserons des cartes postales de tombeaux comme zenits. »

— « Joue, ne parle pas, » dit Jerry.

En traversant la salle à côté du reporter, Jolson questionna : « Quand avez-vous rendez-vous avec Purviance, monsieur ? »

— « Je commence demain après-midi. J'y vais seul. Juste Janeway et sa merveilleuse intelligence. Nous partirons de ce trou après le déjeuner. Je ne suis guère en état de fonctionner le matin. »

Jolson trébucha, s'accrocha à Janeway, distendit ses doigts et extirpa la plaque d'identité que son compagnon portait à l'intérieur de sa tunique. « Excusez-moi, j'ai glissé. »

— « Il faudra être plus agile que ça pour me battre aux zenits. »

Ils jouaient depuis près d'une demi-heure quand Jolson fit une nouvelle maladresse. La trousse de sérums de vérité glissa hors de sa tunique et alla rebondir contre Janeway.

— « Ah ! vous les jeunes et vos expériences avec la drogue ! » dit en souriant le reporter. Il ramassa la boîte de métal et la lui tendit.

Jolson gagna soixante-trois dollars, même en jouant aux zenits selon les règles. Il prit congé, sortit avec précaution dans la cour et vola le camion du fleuriste. Il avait les papiers d'identité de Janeway et les empreintes de sa main droite. Quand il s'engagea sur la route qui devait le conduire à l'île, il était devenu Floyd Janeway jusqu'au bout des ongles.

Le lac était une nappe bleue lisse et froide. Au centre, piquetée d'oiseaux blancs qui volaient en cercle, il y avait une île vert vif. Y abondaient fougères, palmiers, plantes grimpantes et fleurs en cascade qui se découpaient nettement dans la clarté de l'aube. Au sommet d'une petite pente douce se dressait un bâtiment tirant sur le jaune, avec des colonnes ornées de motifs à la grecque et de feuilles de marbre recourbées.

Des cygnes éclatants de blancheur glissaient sur la surface immobile du lac. Un homme barbu, de petite taille, vêtu d'un épais

manteau marron, était assis sur une jetée. Il lança un coup d'œil par-dessus son épaule rembourrée quand Jolson approcha sur les dalles de l'allée sinueuse.

— « Vous avez un chargement de macchabées à me faire transporter de l'autre côté ? » demanda l'homme.

Jolson dit : « Je suis un peu en avance pour mon rendez-vous. Je suis Floyd Janeway. »

Le barbu choisit une pierre plate dans le petit tas accumulé entre ses bottes. Il jeta vers l'eau le palet qui ricocha par-dessus un cygne.

— « Ici, nous nous occupons seulement d'entreposer des corps gelés, monsieur. »

— « Floyd Janeway le reporter, » insista Jolson. « Dites à Purviance que je suis arrivé. »

L'homme s'accroupit et, d'un seul élan de ses coudes, se mit debout. Ses bottes déformées éparpillèrent les palets. « Ne bougez pas d'où vous êtes. Très lentement, sortez vos papiers d'identité et faites-les glisser sur le gazon jusqu'à moi, monsieur. Trois lasers sont pointés sur vos fesses à cet instant même, sans compter deux autres qui vous grilleront la tête. »

Jolson lança ses papiers. « C'est un tatouage que vous avez sur la main ? »

L'homme hirsute leva sa main pour que Jolson l'examine, tout en feuilletant les papiers de l'autre. « Mon corps est entièrement tatoué, monsieur. Rien que des images de tombes et de cryptes. J'avais l'esprit morbide dans ma jeunesse. Bah, ça fait toujours un joli *memento mori.* A un moment donné, j'ai été une vraie attraction pour les touristes. »

— « Vous deviez avoir grande allure sous un projecteur rouge. »

Le barbu se rapprocha de Jolson en traînant les pieds. « Levez votre pouce droit, monsieur. » Son regard alla de la carte d'identité au pouce de Jolson. Une colombe descendit en voletant sur l'épaule gauche de l'épais pardessus. Le main tatouée de l'homme ouvrit la poitrine de l'oiseau. Un petit micro jaillit. « Il est bien ce qu'il dit. Envoyez un aérobus. » Tandis que Jolson attendait sur la jetée, l'homme dit : « Je ne prends plus beaucoup de douches maintenant. Ça me déprime de me savonner. »

— « Je m'en serais douté, » dit Jolson.

Du bâtiment à colonnades s'éleva un aérobus écarlate. Il vint s'immobiliser au-dessus de Jolson.

Le fauteuil à bascule était couvert d'aigles. Noirs, les ailes tendues, ces aigles sculptés s'imbriquaient en spirale sur toute la surface. Dans le fauteuil qui oscillait légèrement avec lenteur, il y avait un homme aux lèvres serrées, portant un pantalon fait d'une espèce de jersey et un chapeau de paille à large bord. Ses doigts lisses et carrés tenaient une pipe ventrue jaune. C'était un homme corpulent, au visage large, qui — même assis dans ce fauteuil à bascule en posture de détente — se tenait sur ses gardes.

— « Loin de moi l'idée de vous offenser, » dit-il en introduisant sa pipe entre ses dents, « mais ai-je raison de penser que vous n'êtes pas un enfant de la Terre ? »

Jolson changea son assise sur la chaise rembourrée placée en face de Maxwell Purviance. Janeway était né sur Barnum. « Oui, » répliqua-t-il.

La petite pièce était envahie par les étoffes — il y avait par terre d'épais tapis ornés de fleurs et, sur les murs, de lourdes draperies. Derrière le fauteuil de Purviance étaient rangées en demi-cercle des tables aux multiples pieds sculptés et incrustés, style Empire. Juste derrière sa tête s'étendait une bannière brodée de la Terre Suprême.

— « Je m'en rends toujours compte. » Ses narines expirèrent un jet d'air en soufflet de forge. « J'ai du flair pour ces choses-là. »

— « Peut-être est-ce le chat mort sous votre siège que vous sentez, » suggéra Jolson avec un geste du bout du pied.

— « Non, c'est un chat frais, » répliqua Purviance. « J'en utilise pour goûter mes repas. Apparemment, mon petit déjeuner était empoisonné. L'empoisonnement particulier est toujours plus facile à détecter que l'empoisonnement gouvernemental organisé. Il y a dix-neuf sortes de poisons dans l'eau du robinet. Dix pour vous tuer si vous vous écartez de la ligne du parti, cinq pour vous induire à adopter un mode de vie décadent et des pas de danse excentriques, et quatre qui vous persuadent de voter pour des candidats de nuance socialiste. Je ne bois jamais d'eau. »

— « Quoi alors ? »

Purviance tapota de sa chevalière le pichet posé sur la table la plus proche. « De l'eau-de-vie de cidre. Un antique breuvage terrestre. Je ne mange ni ne bois la nourriture de l'univers, Mr. Janeway, seulement et uniquement la nourriture de la Terre. Vous remarquerez que je vous appelle *Mister* avec respect, bien que de vous émane un effluve des planètes extérieures. Dans mes fiches,

j'ai toutes les planètes classées selon l'odeur de leurs habitants. Naturellement, les planètes du système terrestre ont une odeur plus agréable. »

— « Rien ne vaut l'odeur de la Terre, » acquiesça Jolson. « Quels sont vos projets à l'égard du reste des univers, Mr. Purviance ? »

— « Avant ou après ma prise de possession du pouvoir ? »

— « Parlez-moi d'abord de ce que vous ferez avant. »

Purviance prit dans une poche de poitrine de sa chemise un brin d'herbe qu'il enroula autour de ses dents inférieures. « Eh bien, monsieur, les univers auraient dû être gouvernés par la Terre. A cause d'un prétendu retard intellectuel de vingt mille ans, la Terre s'est vue dominée par d'autres systèmes planétaires. Ma tâche est simplement de reconquérir toutes les autres planètes et de les diriger depuis la Terre. Je crois en une Terre centrale et forte, Mr. Janeway, et en même temps aux droits de la Terre. Je suis contre tous les impôts sur le revenu, la plupart des dentifrices et les parcmètres. »

— « J'avais l'impression, » dit Jolson en regardant le chef du Groupe A se balancer, « que vous étiez une sorte de parcifiste, un homme qui se vouait à supprimer les guerres. »

— « Je tiens à supprimer les guerres que je n'ai pas déclenchées, oui, monsieur, » répliqua Purviance. Une mèche de ses cheveux raides avait glissé sur son large front ; il leva la main pour la lisser. « Je vais vous faire une confidence, Mr. Janeway. Je suis en train de recruter un groupe très important de conseillers militaires. J'ai également fait téléporter depuis un endroit de la Terre qui s'appelle Paris un couturier de grand renom. Afin de créer un uniforme pour le Groupe A. Nous avons d'ailleurs eu un mal de chien pour l'obtenir parce que j'avais expressément recommandé à mes lieutenants de ne pas prendre un homosexuel. Je voulais un créateur cent pour cent masculin. »

— « Vous en avez trouvé un ? »

— « A franchement parler, il ne vient pas de Paris. Il est originaire d'un endroit qui s'appelle le Nebraska. Mais il passait ses vacances à Paris et nous lui avons sauté dessus. Vous devriez voir ce qu'il peut faire avec des épaulettes. »

— « Combien de gens vivent ici avec vous ? »

Purviance se pencha machinalement pour caresser le chat mort. « Je veux boire de l'eau-de-vie de cidre, mais je n'ai personne pour la goûter. Je ne pense pas que vous... ? »

Jolson dit : « Non. Revenons-en à ces conseillers militaires et à ces dessinateurs de mode. »

— « Oui, monsieur, » dit Purviance. « Je les ai ici. Je les garde au réfrigérateur. »

— « Congelés ? »

— « C'est ma couverture. J'ai hérité ce réfrigérateur de mon défunt père. Nous l'avons aussi dans la glace, mais il est bel et bien mort. Il a une petite étiquette avec *Notre fondateur* écrit dessus. Je vous confierai autre chose, Mr. Janeway. Je n'aime pas les morts, au fond, même les congelés. Cela me donne le frisson. Mais mon budget est limité et j'ai la possibilité de vivre ici sans payer de loyer tout en mettant un peu d'argent de côté, ce dont les agents des contributions ne s'emparent pas. Il y a pourtant des matins où je regrette mes draps et saute à bas de mon lit pour faire les corvées, et où je me dis : « Maxwell, aussi loin que l'œil peut voir, il n'y a que des macchabées. » Ça vous tape sur le système, Mr. Janeway. »

Jolson pétrit le menton de son visage janewayien. « Pourrions-nous jeter un coup d'œil à votre entreprise ? »

— « Seulement à certains endroits, non classés, » dit Purviance en inclinant le fauteuil à bascule noir pour se lever. « Rappelez-vous que vous êtes constamment sous surveillance. En danger d'être instantanément désintégré au moindre faux mouvement. »

— « De combien de personnes se compose votre Groupe A ? »

Purviance se dirigea vers la porte. « C'est un chiffre secret, Mr. Janeway. Je peux dire ceci. Un grand nombre. » Il sortit dans le corridor glacé, suivi de Jolson.

L'entrepôt était froid et pastoral. De la buée sortait de la bouche de Purviance qui déclara : « La décoration murale est une idée de mon père. Les motifs mis à part, toutes les salles se ressemblent. Celle-ci est la salle sylvestre, avec bergers, champs et agneaux. Nous avons aussi une salle du désert et deux de la jungle. Des scènes mémorables de l'histoire de la Terre, des célébrités, et une salle d'animaux à fourrure. »

— « Pourquoi ? »

— « Cela réconfortait mon père, je suppose. Il n'a jamais voulu s'expliquer. » Purviance toucha la porte d'un compartiment. « Si tous les murs étaient complètement blancs, je pense qu'on aurait

l'impression d'être rapetissé et de passer sa vie à l'intérieur d'un réfrigérateur. »

Jolson examina la haute salle givrée. « Où sont les types avec la mitraillette braquée sur nous ? »

— « Oh ! vous ne pouvez pas les voir. Ils sont dissimulés trop astucieusement. » Purviance esquissa un tapotement rythmé du bout des doigts sur la petite porte. « Nous avons un joueur de boules très connu ici. En attente. »

Jolson se rapprocha lentement du chef du Groupe A. « Jusqu'à quand ? »

— « Nous avons ordre de le dégeler au début du prochain siècle, » répliqua Purviance. « Pendant la saison du jeu de boules. »

Jolson bondit, se fit mince comme une crêpe et se glissa entre Purviance et le mur. Il crocha son bras autour du cou de l'autre et le fit pivoter de façon à être protégé par le corps de Purviance. Il avait attendu d'arriver près d'un coin sans porte et il y attira Purviance. Jolson ajusta son corps de façon qu'aucune partie ne dépasse le périmètre du chef du Groupe A. « Je veux la jeune femme, Jennifer Hark, et les hommes du Comité de la Guerre. Faites-les dégeler et amener ici, ou bien je serre mon bras jusqu'à ce que vous perdiez le souffle. »

— « Vous autres, parajournalistes, vous avez de curieuses méthodes, Mr. Janeway, » commenta Purviance. « Cessez de m'étrangler si vous ne voulez pas être transformé en poussière par un laser. »

— « Avec vous par la même occasion. »

— « C'est juste. »

Jolson resserra l'étreinte de son bras. « Allons. La femme et les autres. Dites à vos hommes de s'amener pronto et de rendre leurs armes. »

— « Tous mes hommes ? »

— « Nous commencerons par ceux qui sont derrière ces murs-ci. »

— « Qui êtes-vous ? BEP, CC ? »

Jolson serra encore. « Tout de suite. »

Purviance hoqueta et la pipe jaune tomba sur le sol givré. « Si je veux, on nous passera tous les deux au rayon. »

— « Vous n'aimez pas la mort, vous vous rappelez ? »

Purviance toussa. « Peut-être devrais-je vous expliquer quelque chose. »

— « Donnez l'ordre. Dépêchez-vous. »

— « Viens ici, Rackstraw. »

De l'autre côté de la salle, une des portes de la rangée inférieure de compartiments se rabattit et l'homme hirsute en pardessus en sortit, tenant avec précaution devant lui un désintégrateur. « Tyler prend un bain, » dit-il.

— « Qui est Tyler ? » questionna Jolson.

— « Il vous a amené ici dans l'aérobus, » expliqua Purviance en essayant d'abaisser le menton. « C'est mon autre agent. »

— « Votre autre agent ? »

— « Nous sommes en quelque sorte une équipe réduite ici, » répliqua Purviance. « Il n'y a que Rackstraw, Tyler, moi-même et Mrs. Nash, qui prépare nos repas et fait le ménage. »

— « N'essayez pas de me tromper, Purviance. Le Groupe A ne comprend pas seulement quatre personnes. »

— « Non. Nous avons de nombreux adhérents. Mais il y en a peu qui vivent sur place. Le problème, c'est que la plupart de l'argent que je gagne avec cette affaire de congélation sert à payer les kidnappeurs et les assassins, et à donner des pots-de-vin aux hommes politiques. Je n'ai pas les moyens d'entretenir une armée importante de façon permanente. Cela viendra. Je sais qu'une fois que j'aurai incorporé tous les grands cerveaux militaires dans ce système, dans tous les systèmes, une fois que je les aurai absorbés, je n'aurai plus de difficultés. Je posséderai une telle machine de guerre et ma cause sera si juste que les gens afflueront par milliers. L'argent abondera. »

— « Combien de temps ça va-t-il prendre ? »

— « Peu importe, » dit Purviance. « Je peux toujours me faire congeler pendant que mes hommes de main se chargeront de la besogne triviale de s'emparer de l'univers. »

— « Alors vous n'êtes pas une bien grande menace, » commenta Jolson. « Vous n'êtes pas un pacifiste. Vous n'êtes qu'un imbécile de plus. »

— « Je ne prendrai pas la peine de vous apporter la contradiction. Il est trop difficile de discuter rationnellement une question importante quand on vous étrangle. »

— « Rackstraw, » ordonna Jolson, « lancez-moi ce désintégrateur, puis aller réanimer les prisonniers. »

— « Très bien, » dit Rackstraw dans sa barbe. « Je me sens traître envers le Groupe A, mais en un sens ça plaît à mon côté morbide. » Il tendit son arme et s'en alla.

— « Cela demandera une heure, » dit Purviance. « Ne pour-

rions-nous retourner nous asseoir dans des fauteuils à bascule ? »

Jolson écarta Purviance et braqua sur lui le désintégrateur. « Asseyez-vous par terre. Nous attendrons ici. »

Purviance s'assit.

Le sable était fin et blanc. L'océan uniformément vert. Jennifer Hark posa les mains sur ses hanches étroites. « Vous voyez ? Pas de cimetières, de villes, ni même de gens dans le voisinage. »

Jolson marchait pieds nus vers le bord de l'eau. « Ce satané Purviance, » dit-il.

Près de lui, la jeune femme reprit : « Il est sous clé maintenant. Le Groupe A est presque entièrement capturé. »

Jolson fronça les sourcils dans la direction du soleil. « J'espérais qu'il avait vraiment trouvé un moyen d'arrêter les guerres, que c'était là son but. »

— « Personne ne se préoccupe de ça, » répliqua Jennifer. « Et ça ne viendra probablement jamais à l'idée de personne. »

— « Rien qu'un imbécile comme les autres, » dit Jolson. Il se remit à marcher en suivant le bord de l'eau.

— « Je vous suis reconnaissante de m'avoir sauvée, » reprit Jennifer. « Je vous suis reconnaissante de rester quelques jours de plus sur Esperanza pour me permettre de vous montrer le pays. »

— « Pour autant que le directeur Mickens est d'accord. »

— « Et, » dit la jeune femme en lui saisissant la main, « je suis heureuse que vous soyez Ben Jolson. »

— « Comment ? »

— « Votre apparence présente. Vous êtes bien vous-même, n'est-ce pas ? »

Jolson leva la main et se toucha la figure. « Je pense que oui, » dit-il en continuant à avancer.

Traduit par Arlette Rosenblum.
Titre original : The sword swallower.

RICHARD

MATHESON

L'habit fait l'homme

J'ALLAI me réfugier sur la terrasse pour fuir le caquetage des buveurs de cocktails.

Je m'assis dans un coin sombre, j'étirai mes jambes et poussai un soupir de profond ennui.

La porte donnant sur la terrasse se rouvrit ; un homme sortit en titubant de la pièce emplie d'une gaieté bruyante et alla s'appuyer contre la balustrade pour regarder la ville qui s'étendait au-dessous de lui.

— « Oh ! mon Dieu ! » murmura-t-il en passant une main molle dans ses cheveux clairsemés. Il secoua la tête d'un air las en contemplant la lumière qui brillait au sommet de l'Empire State Building.

Puis il se retourna avec un gémissement et se dirigea vers moi d'un pas chancelant. Il trébucha contre mes souliers et faillit s'étaler la face contre

terre. « Euh... » marmonna-t-il en se laissant lourdement tomber sur son siège près du mien, « vous *voudrez* bien m'excuser, monsieur. »

— « Ce n'est rien, » dis-je.

— « Puis-je implorer votre indulgence, monsieur ? » insista-t-il.

Je m'apprêtais à parler, mais il ne m'en laissa pas le temps. « Ecoutez, » reprit-il aussitôt, en agitant un doigt grassouillet. « Ecoutez : je vais vous raconter une histoire qui est invraisemblable. »

Dans l'obscurité, il se pencha en avant pour poser sur moi son regard embrumé par l'alcool. Puis il se renversa contre le dossier de son siège avec un sifflement de machine à vapeur, eut un hoquet et poursuivit : « Ecoutez bien. Ne vous y trompez pas : il se passe d'étranges choses au ciel et sur la terre, etc. Vous croyez que je suis saoul et vous avez parfaitement raison. Mais pourquoi je le suis ? Vous ne le devineriez jamais.

» Mon frère, » ajouta-t-il d'un ton désespéré, « n'est plus un homme. »

— « Si vous me racontiez le reste de l'histoire ? » suggérai-je.

— « Tout a commencé il y a environ deux mois, » reprit mon interlocuteur. « Mon frère est chef de publicité à l'agence Jenkins. C'est un crack... Je veux dire, » rectifia-t-il avec un sanglot, « c'était... »

Après un moment de méditation, il répéta : « Un crack. »

Tirant un mouchoir de sa poche de poitrine, il sonna un coup de trompette qui me crispa les nerfs. « Les autres venaient tous le trouver, » reprit-il, évoquant ses souvenirs. « Il était là, assis dans son bureau, son chapeau sur la tête, ses pieds chaussés de souliers bien cirés posés sur sa table de travail. « Charlie, » criaient les autres, « donne-nous une idée ! » Alors, il donnait un petit tour à son chapeau (qu'il appelait sa calotte de méditation) et répondait : « Eh bien, les amis, faites *comme ça* ! » Et il vous sortait les idées les plus extravagantes que vous puissiez imaginer. Ah ! quel homme ! »

A ce point de son récit, il s'interrompit pour regarder la lune en roulant de gros yeux et se moucher encore une fois. « Et alors ? » demandai-je.

— « Quel homme ! » répéta-t-il. « Dans sa partie, Charlie était le plus compétent de tous. Pourvu qu'il ait son chapeau... C'était une blague, bien entendu... du moins nous le pensions. »

Je poussai un soupir et fermai les yeux.

« C'était un drôle de type, » poursuivit le narrateur. « Oui, un drôle de type. »

— « Ah ? » dis-je.

— « Une gravure de mode, voilà ce qu'était Charlie. Il fallait que ses costumes tombent impeccablement, que ses chapeaux aillent parfaitement. Ses souliers, ses chaussettes, tout ce qu'il portait devait être fait sur mesure.

» Tenez, je me souviens d'un jour où Charlie, sa femme Miranda, mon épouse et moi sommes allés tous ensemble faire un tour à la campagne. Il faisait terriblement chaud. J'ai retiré mon veston. Mais vous croyez qu'il en aurait fait autant ? Jamais de la vie ! Il prétendait que, sans son veston, un homme n'est plus un homme.

» Nous nous sommes installés dans un coin agréable, où il y avait un petit ruisseau qui coulait et de l'herbe pour s'asseoir. La chaleur était accablante. Miranda et sa femme ont enlevé leurs chaussures pour patauger dans l'eau et, bientôt, je suis allé les rejoindre. Mais lui ! Ah ! »

— « Ah ! » fis-je.

— « Pas lui, » déclara mon interlocuteur. « J'étais là, sans souliers ni chaussettes, les manches de ma chemise et le bas de mon pantalon relevés, à patauger comme un gosse. Et de loin, Charlie, toujours habillé des pieds à la tête, regardait la scène d'un air amusé. Nous lui avons crié : « Allons, Charlie ! Retire tes souliers ! »

» Mais pas question ! Pour lui, sans ses souliers un homme n'était plus un homme. Il ne pouvait pas faire un pas sans eux. Ça mettait Miranda en rogne. Elle disait : « La plupart du temps, je me demande si je suis mariée avec un homme ou avec une garde-robe. »

» C'est comme ça qu'il était, » soupira le narrateur. « Oui, c'est comme ça. »

— « C'est la fin de l'histoire ? » demandai-je.

— « Non, » répondit-il d'une voix qui tremblait légèrement (d'horreur, je suppose), « le plus terrible reste à raconter. Vous vous rappelez ce que je vous ai dit au sujet de son habillement ? Il était terriblement méticuleux : même ses sous-vêtements devaient aller à la perfection. »

— « Mmm... » marmonnai-je.

— « Un jour, » poursuivit mon interlocuteur d'une voix qui se perdit en un murmure de frayeur, « quelqu'un au bureau a pris son chapeau pour lui faire une farce.

» On aurait dit que Charlie ne pouvait plus réfléchir ni penser. Il parlait à peine, en cherchant ses mots, ne faisant que répéter : « Chapeau, chapeau, » et regardant fixement par la fenêtre. Je l'ai ramené chez lui. Miranda et moi l'avons mis au lit et, pendant que nous discutions tous les deux dans le salon, nous avons entendu un bruit sourd. Nous nous sommes précipités dans la chambre.

» Charlie s'était effondré par terre. Nous l'avons aidé à se relever. Ses jambes se dérobaient sous lui. Nous lui avons demandé ce qu'il avait, mais il s'est contenté de répondre : « Souliers, souliers. » Nous l'avons fait asseoir sur le lit. Il a ramassé ses souliers, mais ils lui sont tombés des mains.

» Alors, il a dit : « Gants, gants ! » Nous l'avons regardé avec surprise. Il a crié encore une fois, d'une voix perçante : « Gants ! » Miranda avait très peur. Elle est allée chercher une paire de gants qu'elle lui a posés sur les genoux. Il les a enfilés lentement et avec peine. Puis il s'est penché pour mettre ses souliers.

» Il s'est levé et a fait le tour de la chambre, comme pour éprouver la force de ses pieds. Ensuite, il a dit : « Chapeau ! » et il est allé prendre dans la penderie un chapeau qu'il a posé sur sa tête. Et puis — le croiriez-vous ? — il a dit : « En voilà une drôle d'idée de m'avoir ramené à la maison ! J'ai du travail qui m'attend et il faut que je flanque à la porte le salaud qui a volé mon chapeau ! » Et le voilà reparti au bureau.

» Vous croyez ce que je vous raconte là ? » me demanda mon interlocuteur.

— « Pourquoi pas ? » répondis-je d'un ton las.

— « Alors, » dit-il, « je pense que vous pourrez comprendre la suite. La veille du jour où je suis parti, Miranda m'a demandé : « C'est pour ça que ce minable est si mollasson au lit ? Faut-il donc que je lui mette un chapeau sur la tête tous les soirs ? »

» Je me suis senti gêné. »

Il s'interrompit un instant, poussa un soupir et reprit : « Après ça, les choses sont allées de mal en pis. Sans chapeau, Charlie était incapable de penser. Sans souliers, il ne pouvait pas marcher. Sans gants, il ne pouvait pas faire bouger ses doigts. Il portait des gants même en été. Les médecins ont renoncé à le soigner. Un psychiatre a dû partir se reposer après lui avoir donné une consultation. »

— « Finissez-en, » dis-je, « il faut que je m'en aille bientôt. »

— « Il n'y a pas grand-chose à ajouter, » répliqua-t-il. « Comme

je vous l'ai dit, tout est allé de mal en pis. Charlie a dû engager un valet de chambre pour l'habiller. Miranda l'a pris en dégoût et elle s'est installée dans la chambre d'amis. Mon pauvre frère perdait tout à la fois.

» Et puis un beau matin... »

Avec un frisson, il poursuivit : « En passant chez lui pour voir comment il allait, j'ai trouvé la porte de son appartement grande ouverte. Je me suis dépêché d'entrer. A l'intérieur, tout était silencieux comme la tombe. J'ai appelé le valet de chambre, mais personne ne m'a répondu. J'ai couru à la chambre de Charlie. Il était là, étendu sur son lit, immobile comme un cadavre, marmonnant quelque chose pour lui-même. Sans un mot, j'ai saisi un chapeau et je le lui ai mis sur la tête. Puis je lui ai demandé : « Où est ton valet de chambre ? Où est Miranda ? »

» Il a tourné son visage vers moi et j'ai vu que ses lèvres tremblaient. Je lui ai demandé d'un ton effrayé : « Qu'est-ce qu'il y a, Charlie ? » Mais il s'est contenté de répondre : « Mon costume. » J'ai insisté : « Quel costume ? De quoi parles-tu ? » Il a répété en pleurnichant : « Mon costume... mon costume... » Et puis il a ajouté : *« Il est parti travailler ce matin. »*

» J'ai pensé qu'il avait perdu l'esprit. Il a repris d'une voix hystérique : « Mon costume gris à rayures : celui que je portais hier... Mon valet de chambre a poussé un grand cri et je me suis réveillé. Il regardait l'armoire. J'ai regardé à mon tour et... grand Dieu ! Là, devant la glace, mes sous-vêtements s'assemblaient l'un au-dessus de l'autre. Une de mes chemises blanches est allée voltiger sur le gilet de flanelle, le pantalon s'est dressé tout droit, le veston est venu se poser sur la chemise, une cravate s'est nouée autour du col. Des chaussettes et des souliers se sont glissés sous les jambes du pantalon. La manche du veston s'est levée, a pris un chapeau sur la planche de la penderie et il l'a enfoncé dans l'air, là où aurait dû se trouver la tête s'il y en avait eu une. Puis le chapeau s'est soulevé de lui-même, comme pour un salut. « Fais donc *comme ça*, Charlie ! » a crié une voix avec un rire infernal. Là-dessus, le costume a quitté la pièce et mon valet de chambre s'est enfui. Miranda est sortie. »

» Quand Charlie eut terminé son récit, » poursuivit mon interlocuteur, « je lui ai retiré son chapeau pour qu'il puisse s'évanouir. Puis j'ai fait venir une ambulance. »

Il s'agita malaisément sur sa chaise et reprit : « Cela se passait la semaine dernière. J'ai encore la tremblote en y pensant. »

— « C'est tout ? » demandai-je.

— « A peu près, répondit-il. « Charlie est toujours à l'hôpital. Il s'affaiblit de jour en jour. Il reste assis sur son lit avec son chapeau gris qui lui tombe sur les oreilles, en marmonnant tout seul. Il ne peut plus parler, même quand il a son chapeau sur la tête. »

Il épongea son visage sur lequel ruisselait la sueur. « Mais le pire reste à dire, » reprit-il en sanglotant. « Il paraît que Miranda... »

Il ravala ses larmes et poursuivit : « ...que Miranda a des relations avec le costume ! Elle répète à tous ses amis et connaissances que ce sale vêtement a plus de sex-appeal que Charlie n'en a jamais eu ! »

— « Non ? » dis-je.

— « Si, » dit-il. « Elle est là en ce moment : elle vient d'arriver. »

Il se renversa en arrière et se plongea dans une silencieuse méditation.

Je me levai et m'étirai. Nous échangeâmes un coup d'œil et il tomba en syncope.

Sans lui prêter attention, je rentrai dans le salon pour chercher Miranda et nous partîmes.

Traduit par Denise Hersant.
Titre original : Clothes make the man.

Chronique des bandes dessinées

Stan Lee en France (2)

par Jean-Pierre Andrevon

La première partie de cet article avait paru dans notre numéro 210 de juin. L'abondance des matières nous avait obligés à en différer le mois dernier la fin.

FEMMES, SENTIMENTS ET ENTOURAGE

Tous les héros de Stan Lee (ou de ses comparses) sont très ancrés dans la société qui est le théâtre de leurs exploits (d'une manière très générale, les Etats-Unis). On voit donc graviter autour d'eux un certain nombre de personnages annexes, dont la présence sert de repoussoir ou de révélateur. C'est naturellement une caractéristique des héros de bandes dessinées dans leur ensemble (et l'exemple de Tintin vient tout naturellement à l'esprit), mais ce qui est plus particulier aux créatures de Lee, c'est la présence des femmes, et des troubles, complexes et défaillances diverses qu'elles introduisent dans le comportement ou l'intellect des héros.

Ce qui rend si tragique l'isolement du Surfer d'Argent, ce n'est pas tant le fait qu'il est cloué sur la Terre, mais c'est surtout que sa fiancée, Shalla-Ball, est restée sur la planète Zen-La, hors d'atteinte, lancinant souvenir qui donne périodiquement au Surfer l'occasion de lancer vers l'horizon cosmique bouché ces plaintes déchirantes dont il a le secret, et qui nous touchent véritablement, dans la mesure même où la situation échappe au naturalisme. Cette fidélité sans faille, l'impossibilité de réalisation d'un amour qui défie pourtant le temps et l'espace, donnent à la détresse du Surfer un relief très particulier qui, malgré la grandiloquence de sa mise en texte et en images (face ravagée de larmes sur un fond de nébuleuses embrasées), possède un impact que nul ne pourra nier.

Redescendant des espaces cosmiques sur la Terre, les amours contrariées perdront naturellement un peu de leur éclat. Chez les X-Men, on ne note guère que les soupirs du Cyclope au sujet de Strange Girl auprès de qui il n'ose se déclarer à cause de ses responsabilités, et les émois de l'Araignée ne dépassent pas le cadre des flirts manqués que sa vie de collégien lui procure avec régularité.

Les amours perturbées des autres membres de la tribu sont toutes placées sous le signe du triangle ou du rectangle. Ainsi Matt Murdock (Daredevil) est-il secrètement amoureux de sa secrétaire Karen (qui le lui rend bien), laquelle est aimée de Foggy Nelson, l'associé de Matt. Mais Matt ne

veut pas se déclarer, car il refuse de voir son identité secrète percée à jour. Je l'ai déjà souligné, Daredevil, héros aveugle, est également aveuglé par le devoir...

Pour Iron-Man-Tony Stark, le problème est de la même eau limpide : il aime Janice Cord, et Janice Cord l'aime, mais lui non plus ne peut se résoudre à dévoiler son moi supérieur.

Le cas de Marvel est plus complexe ; c'est son amour partagé pour Una (restée dans le vaisseau spatial satellisé) qui est la cause de la jalousie du colonel Yon-Rogg, qui convoite Una et essaye par tous les moyens de se débarrasser de son subordonné. Mais, de son côté, la Terrienne Carol Danvers éprouve un vif sentiment pour Marvel, sentiment dont les manifestations n'échappent pas à l'œil-espion du vaisseau — donc à Una (désespérée mais digne) et à Yon-Rogg, qui jubile...

Chez les Fantastiques, Jane Storm est aimée de Red Richard (qui se déclare au bout d'un nombre respectable d'épisodes), mais aussi du Prince des Mers, lequel apparaît de temps à autre à l'occasion de conflits sérieux mais jamais tragiques (voir le paragraphe suivant). Mais c'est encore Ben Grimm, la « Chose », qui concrétise le mieux les tourments sentimentaux qu'entraîne l'anormalité ; car après un temps de vaches maigres, voilà qu'apparaît Alicia (voir **Fantask** n° 3), fille d'un méchant vite abattu. Alicia est aveugle, et ainsi peut-elle s'éprendre du monstre pierreux dont elle ne verra jamais l'apparence. Cette trouvaille à la fois romantique et poétique donne bien la mesure du grand talent de Stan Lee, qui sait organiser à la perfection tout un environnement humain taillé sur mesure pour ses héros.

Passé le cap des femmes, il serait trop long, dans le cadre de cette étude, de faire une fastidieuse compilation des autres personnages, secondaires ou épisodiques, des différentes séries. Mais on peut noter au moins l'attention que porte l'Araignée à la délicate et fragile figure da sa tante May, et le trio très circonstancié que forme Matt Murdock-Daredevil avec Foggy et Karen.

LES MECHANTS

Mais c'est naturellement lorsqu'il s'agit de créer des adversaires à la taille de ses héros que Stan Lee se montre — comme c'est souvent le cas — le plus prolixe, le plus inventif, le plus démesuré. On l'a vu, il serait faux de dire que tous les êtres qui s'opposent aux héros sont tous des méchants taillés dans le bloc sans faille de la malfaisance absolue ; bien au contraire, chacun a ses raisons, même si elles ne sont pas en accord avec la morale communément admise. Et, de même que la plupart des « héros » possèdent une faiblesse qui souvent les aliène aux moments les plus tragiques de leur existence, c'est cette parcelle d'humanité demeurant vivace au cœur des pires méchants qui, parfois, entraîne chez eux l'hésitation minime qui sauvera un justicier en mauvaise posture. La seule véritable exception est constituée par Méphisto, maître des Enfers, qui s'oppose au Surfer ; mais, de même que la nature hors du commun du Surfer ne peut que catalyser des adversaires à sa mesure, il est dans les fonctions mêmes de Méphisto de représenter le mal absolu...

Il n'est naturellement pas question de passer ici en revue toute la galerie des méchants créés par Stan Lee ; car, bien qu'un certain nombre d'entre eux aient la coquetterie de revenir périodiquement sur le ring, bon nombre d'autres n'ont qu'un passage et se fondent dans l'oubli. Cependant, et c'est ce qui est important, les méchants, comme les héros, font l'objet de « séries », qui ont chacune des objectifs

et des motivations particulières. Par exemple, on trouve d'une part des Terriens, de l'autre des extraterrestres ; d'une part des êtres de chair, d'autre part des êtres de métal (robots) ; d'une part des adversaires dotés de pouvoirs supranaturels, d'autre part des humains dont les prolongements spéciaux sont purement mécaniques ; d'une part enfin des puissances (en général extraterrestres ou « savants fous ») dont le but vague est de conquérir le monde, d'autre part des aigrefins de moindre envergure qui ne rêvent que de s'approprier des richesses pécuniaires.

Toutes ces séries interfèrent, mais il est caractéristique que chaque héros (ou groupe) rencontre presque exclusivement des adversaires à son exacte mesure, des êtres issus du même moule, en somme ses reflets inversés. On ne verra jamais, par exemple, l'Araignée affronter des puissances cosmiques, de même que le Surfer ne s'abaissera pas à poursuivre un voleur de banque. Dans le monde clos des créatures de Stan Lee, il existe des terrains de chasse réservés, qui n'en permettent pas moins des échanges continuels (voir le paragraphe suivant), ceux-ci restant toutefois à l'intérieur d'un cadre précis.

Mais précisons...

Les X-Men, comme les Fantastiques, affronteront naturellement des groupes opposés. Les X-Men, étant plus circonstanciés que leurs cousins (ce sont, ne l'oublions pas, des mutants), ont comme adversaires privilégiés un groupe adverse, les Mauvais Mutants, commandés par Magnéto, et où on trouve Wanda la Sorcière Rouge (opposée à Strange Girl), son frère Vif-Argent (opposé à Angel), le Crapaud (opposé au Fauve) et le Cerveau. Par contre, si les Fantastiques ont bien suscité les Terrifics (le Sorcier, Pete - Pot - de - colle, l'Homme-Sable et la Méduse : (voir **Marvel** n°s 8 et 9), ce ne sont pas des adversaires bien constants. La raison en est simple : les Fantastiques qui, malgré leurs pouvoirs peu communs, ont surtout comme moyen de combat l'arsenal électronique prodigieux du Baxter Building, se devaient de rencontrer un adversaire pareillement outillé : et c'est le docteur Fatalis, génie du mal au corps recouvert d'une armure et enveloppé d'une cape verte, et qui n'est autre qu'un savant devenu haineux parce qu'il a été défiguré au cours d'une expérience. Pour être un véritable méchant, Fatalis n'en possède pas moins une sorte d'humour passablement désabusé ; se regardant dans une glace après avoir ôté son casque, il dira aux Fantastiques (voir **Fantask** n° 4) : **« Pas étonnant que je vous fasse peur ! J'arrive à m'effrayer moi-même ! »**

Un autre adversaire très courant des Fantastiques est le Prince des Mers, dont on a vu dans le chapitre précédent qu'il aimait sans espoir Jane Storm (la femme invisible), et qui est sans doute le héros négatif dont le don d'ubiquité est le plus affirmé : on le retrouve en effet affrontant la plupart des autres héros, et aux Etats-Unis il possède même des aventures autonomes. C'est dire que le Prince des Mers (qui, physiquement, est un bel athlète en maillot de bain écailleux, muni de deux ailes très mercuriennes aux chevilles) n'est pas un véritable méchant, mais plutôt un aigri contre la race humaine, son royaume sous-marin ayant été détruit par une explosion nucléaire expérimentale. La mer étant son domaine, il n'est donc pas étonnant qu'il en surgisse périodiquement, pour se retrouver au beau milieu d'une aventure des Fantastiques, ou d'Iron-Man, ou de Daredevil, indifféremment... Le Prince des Mers, personnage très attachant et passablement torturé lui aussi, est, si l'on veut, le double aquatique du Surfer, avec qui il partage à la fois l'exil et une tenace persécution.

Les adversaires de Daredevil et de l'Araignée, comme il se doit, présentent moins de caractères fantastiques ou supranaturels. De même que le monde de Marvel et du Surfer est celui qui se rapproche le plus de la

science-fiction de type space-opera, le monde de Daredevil et de l'Araignée est celui de la série noire, légèrement teintée de bizarre... Il ne faut pas en conclure que les aventures vécues par eux sont moins intéressantes, mais disons qu'elles sont plus prosaïques. Daredevil comme l'Araignée étant, je l'ai déjà souligné, des « héros bondissants », ils auront à affronter, soit des contre-héros aussi agiles qu'eux (le Faucon pour Daredevil, le judoka Francy Dan pour l'Araignée), soit au contraire des êtres qui cherchent à les immobiliser — par des moyens mécaniques, comme le docteur Octopus, qui possède des bras métalliques extensibles qu'il emploie contre l'Araignée, ou électriques, comme Electro, qui veut paralyser Daredevil à l'aide de ses décharges...

Le background d'Iron-Man est, lui, plutôt celui de James Bond, donc ses aventures se dérouleront sur le fil de l'espionnage touchant à la SF à cause des gadgets dont sont munis les adversaires. Iron-Man étant lui-même un être bardé de fer (et il est d'ailleurs amusant de constater que son armure tient dans une minuscule valise dont Tony Stark ne se sépare jamais) et crachant le feu par tous ses pores, ses adversaires privilégiés sont des doubles de lui-même, la Licorne, Cérébrus ou le Gladiateur, ce qui nous vaut des combats titanesques à la fois terrestres et aériens, qui allient la lutte ou la boxe aux duels de rayons ; George Tuska, le meilleur des dessinateurs d'Iron-Man, rend très bien la densité rageuse de ces conflits grâce à son trait sec et anguleux.

Mais, comme il est de rigueur, Iron-Man affronte aussi ses exacts contraires, des forces brutes de titans hyper-musculeux, comme le Ravageur, le Monstre ou le Hulk, titan vert qui apparaît dans de nombreuses séries et qui, comme le Prince des Mers, possède aussi, aux Etats-Unis, des aventures propres.

Les deux extraterrestres du lot, enfin, rencontrent le plus souvent (car il ne faut pas oublier que tout cas possède des exceptions) des visiteurs venus de l'espace, du temps ou de dimensions parallèles ou mythiques. Marvel combat ainsi l'équipage d'un vaisseau Aakon (voir **Marvel** n°s 10 et 11), ainsi que le propre robot-gardien que son peuple avait laissé en sentinelle sur la Terre, mais ses adversaires de prédilection semblent être les résultats monstrueux de mutations fantastiques, comme le Métazoïde (**Marvel** n° 7) ou Solam, entité faite d'énergie concentrée (**Marvel** n° 8).

Et c'est naturellement contre le Surfer que les monstres les plus fabuleux prendront forme, même si, on voudra bien se le rappeler, ce sont les hommes eux-mêmes (populace déchaînée, armées menaçantes) qui sont ses ennemis les plus impitoyables et les plus constants. Les guerriers Badoons — créatures reptiliennes naviguant sur un vaisseau invisible — et leur monstrueux robot de combat (voir **Fantask** n° 2) sont caractéristiques de ce que le Surfer a à affronter, mais c'est naturellement Méphisto, le Prince des Enfers lui-même, qui nous paraît la création la plus surprenante de Stan Lee. La créature satanique, qui use contre le Surfer de la corruption (voir **Strange** n° 14), du chantage (elle a capturé Shalla-Ball), de la manifestation d'entités fantomatiques, passe sans dommage du royaume mythique des ombres à celui de la science-fiction ; et ceci est dû bien sûr à l'incomparable maîtrise graphique de John Buscema, qui a su sculpter en flammes vives, en griffes et en crocs le maître des ténèbres et lui créer un environnement crépusculaire de rocs déchiquetés et de cavernes sépulcrales où, dans la pénombre pourpre, des monstres inachevés se tordent dans la lave ou se hissent péniblement hors de la glèbe...

Tel le Méphisto de la légende, celui de Stan Lee veut d'abord l'âme du Surfer, mais, constatant l'impossibilité de cette conquête, c'est sa vie qu'il voudra enfin lui prendre, **(« Jamais, depuis l'aube des temps, je n'ai senti**

une bonté... une pureté... comparables à celles qui émanent du Surfer d'Argent... Le maître des abysses abhorre tout ce que tu es... tout ce que tu représentes ! Tant que tu vivras, le but suprême de Méphisto sera menacé. Le Surfer doit donc mourir ! » — Strange n° 13). C'est donc une lutte de deux contraires absolus qui est engagée (rouge sang contre bleu électrique), une lutte sans fin qui oppose le mal immortel à l'invulnérable bonté...

Signalons enfin pour en terminer avec ce chapitre que, quel que soit le degré de pouvoir ou d'armement dont disposent les héros ou leurs ennemis, c'est le plus souvent à poings nus que se règlent les différents, avec force **Wham, Whooom, Crash, Smash** et **Rumble**. A cela deux raisons au moins, l'une purement plastique, qui fait que les arabesques de deux corps en mouvement sont la source d'aimables fantaisies graphiques (même si le prix en est une monotonie certaine), l'autre, plus stratégique, qui tient à ce que les coups de poings, contrairement aux rayons lasers ou cosmiques, sont rarement mortels : héros comme méchants, s'en tirant en général avec quelques horions, peuvent ainsi reprendre leur place à l'épisode suivant.

TICS ET TRUCS

Pour maintenir constant l'intérêt de ses récits, Stan Lee use de quelques ficelles de structure ou de narration, dont il sait toujours nouer les extrémités avec adresse. Je crois avoir déjà souligné que ce qui caractérisait les séries, c'était leur perméabilité constante. Chacun des héros, au cours d'une de ses aventures, rencontrera au moins une fois le ou les héros d'une autre série, et parfois des adversaires qui ne lui « appartiennent » pas en propre. Ainsi le Prince des Mers, le docteur Fatalis, Hulk et Ka-Zar (un primitif qui vit dans un « monde perdu » caché dans l'Antarctique) ont-ils très généralement combattu, ou au moins rencontré, la plupart des héros qui font l'objet de cette étude. Il en est de même pour les Avengers (en France : les Vengeurs), groupe célèbre qui comprend notamment Thor et le Captain America, et dont les aventures font l'objet d'une série très connue de Stan Lee... On les a vus notamment se mêler plusieurs fois aux missions des X-Men. Quant aux Fantastiques, ils sont parfois alliés, parfois opposés au Surfer, et dans ce dernier cas il s'agira toujours de méprise ou d'incompréhension, comme pour l'épisode relaté dans le n° 10 de **Strange**, où le héraut cosmique est particulièrement confronté à la Torche, qui vainc non sans mal — ce qui sera l'occasion pour lui de lancer ses malédictions et plaintes habituelles : **« Comme tous ceux qui appartiennent à ta bestiale race, tu as, dans ton insondable ignorance, pris la compassion pour de la faiblesse ! »** Et plus loin, portant son adversaire évanoui : **« Toi... que j'ai connu et aimé... Toi... à qui j'avais donné ma confiance... Pourquoi t'es-tu tourné contre moi ?... »**

C'est ce brassage continuel qui donne aux récits de Stan Lee leur unité pléthorique. Nous ne sommes donc pas en présence de séries autonomes, mais bien d'un monde, le nôtre, qui est continuellement parcouru par des héros fabuleux et des monstres terrifiants, dont les trajectoires s'entrecroisent. Une sorte de coefficient de crédibilité s'organise dans ce remue-ménage.

L'humour dont Stan Lee dote ses héros (particulièrement les Fantastiques, Daredevil et l'Araignée) est aussi là pour les humaniser, en prenant par rapport au lecteur une « distance » nécessaire. On a vu par exemple que le Docteur Fatalis ne se faisait aucune illusion sur son aspect physique. Pareillement certains tics, qui paraissaient immuables, en viennent à un moment

ou à un autre à être soulignés par l'ironie, ainsi du cri de guerre de la Torche (« **Flamme, en avant !**) que la Chose épinglera : « **Quel besoin a-t-il toujours de lancer ce cri de bataille ?** » (**Marvel** n° 6).

Mais c'est aussi avec lui-même que Stan Lee prend les distances de l'humour, ce qu'on remarque dans la présentation des récits, qui démarquent à l'évidence les annonces racoleuses d'autres publications plus « sérieuses ». On lira ainsi : « **Pour ceux d'entre vous qui auraient vécu sur une autre galaxie ces dix derniers mois, nous vous présentons l'Araignée...** » Ou encore : « **Oubliez tout ce que vous pouvez penser des bandes dessinées ! Aujourd'hui, nous nous laissons aller à notre imagination...** » De même qu'un épisode de l'Araignée se verra précédé par cette mention : « **Scénario de Stan Lee (à défaut d'Hitchcock), dessins de Steve Ditko (en l'absence de Picasso)** ».

IDEOLOGIE ET MYTHES

A l'instant de conclure au sujet d'une série de bandes dont j'espère avoir montré tout l'intérêt, il est bien naturel d'essayer de décrypter le d i s c o u r s qu'elles véhiculent — étant bien entendu que jamais une œuvre, quelle qu'elle soit, n'est neutre idéologiquement. Or, on se heurte toujours, lorsqu'on se penche avec un peu d'attention sur une bande à contenu dramatique, à une dichotomie fondamentale : si les héros, ou super-héros, sont foncièrement bons et luttent en général pour faire respecter la justice, allant même jusqu'à défendre le faible, l'opprimé, le pauvre, contre le fort, l'oppresseur, le riche, cette lutte se place toujours dans le cadre rigide d'une morale établie, et surtout d'une société stable. Très caractéristique en cela est l'intervention de la police, qui récupère en général les coupables tombés dans les filets du justicier masqué. Les bandes en apparence les plus révolutionnaires tombent ainsi sous le coup d'une « politique de classe », et les héros, au mieux, peuvent être paternalistes (voir le Fantôme du Bengale) quand ils ne sont pas franchement réactionnaires. En réalité, rien n'est m o i n s subversif qu'une bande dessinée (à moins qu'elle ne soit précisément créée pour l'être : voir par exemple le défunt **Blazing Combat**, édité par James Warren, et qui était nettement dirigé contre la guerre du Vietnam), et on peut très bien considérer q u ' e l l e n'a pas à l'être...

La plupart des bandes de Stan Lee n'échappent pas à ce schéma : les bandits, savants et monstres opposés à ses héros sont bien présentés comme des destructeurs, majeurs ou mineurs, de la société américaine. Et toujours les casquettes bleues de la police apparaissent à l'angle des rues, quand les Fantastiques, Daredevil ou l'Araignée ont besoin d'un coup de main de dernière heure. Quant à Iron-Man, on l'a souligné, il dirige, sous la face énergique de Tony Stark, une usine d'armements pour le gouvernement.

La seule exception notable est une fois de plus apportée par le Surfer, lequel représente en quelque sorte la « voix de la raison » qui plane, hautaine et désabusée, au-dessus d'un monde où règnent l'injustice et la terreur. Le Surfer est ainsi le véhicule d'une sorte de philosophie hippy : être par excellence en marge, retiré de tous les conflits terrestres, il contemple de son œil triste la Terre ravagée par les passions. Au début de l'aventure contée dans **Strange** n° 11, survolant la Terre juché sur son radeau étincelant, il nous livre ce monologue significatif : « **Ceux qui vivent en ce bas monde ne sont que de fragiles humains. Quel que soit leur dieu, quel que soit leur drapeau... dans chaque pays... sous chaque climat... ils ne recherchent que**

le vil pouvoir. Le pouvoir qui finit toujours par être englouti sous les ruines et la poussière... Apprendront-ils un jour à vivre en paix... comme des frères ? Apprendront-ils que l'amour est le pouvoir suprême ? »

Ce message est éminemment sympathique, mais on ne pourra s'empêcher de remarquer que lorsque le Surfer parle de « drapeau », il est précisément en train de survoler une Chine très reconnaissable. Tant qu'à faire, ç'aurait pu être le Pentagone... Cependant, il faut aussi porter au crédit de Stan Lee le fait que le seul ami véritable que le Surfer ait jamais rencontré sur la Terre soit un Noir, Hal Harper, qui va même jusqu'à donner sa vie pour lui (**Fantask** n°s 4 et 5). Mais Harper est ingénieur, donc intégré... La voix du Surfer n'est donc pas celle du révolutionnaire, c'est celle du libéralisme écœuré, réfugié dans les nuages.

Cependant, quelles que soient les limites du « message », on ne peut que constater sa portée, puisqu'il est de notoriété publique que Stan Lee est fort apprécié dans les campus américains, où la population est plutôt contestataire. Doit-on en conclure que le niveau politique des étudiants **made in USA** est bas ? Cela serait aller un peu vite. Mieux vaut alors rejoindre ce que j'écrivais un peu plus haut : on ne lit pas et n'apprécie pas une bande dessinée pour son contenu politique implicite, mais pour le simple plaisir qu'on y prend — ce qui est on ne peut plus licite !

Il n'empêche que les séries de Stan Lee nous touchent et nous passionnent... Et au-delà de la réussite formelle indéniable qu'elles présentent, ces bandes nous fascinent parce qu'elles correspondent à quelque chose qui est profondément enraciné en nous : ce besoin vague et inné de justice (qui rejoint nos préoccupations intellectuelles), cette pulsion à demi inconsciente vers la puissance physique (que notre existence civilisée réfrène), sans parler de notre goût pour le fantastique (qui occupe une bonne part dans notre champ d'appréhension culturelle). Tout dans les bandes de Stan Lee appelle donc notre participation, notre projection. De là à voir en elles une représentation cohérente (bien que partielle) des mythes que notre époque a fait surgir, il n'y a qu'un pas — que je franchirai aisément.

N.D.L.R. — Au moment où paraissait la première partie de cet article, nous avions signalé que l'un des deux magazines étudiés, *Marvel*, venait d'être interdit par la censure. L'autre, *Strange*, semble jusqu'à nouvel ordre continuer de paraître (le n° 18 a été mis en vente en juillet). Précisons à l'intention des amateurs intéressés qu'ils ont la possibilité de commander les anciens numéros de ces deux publications auprès des Editions Lug, 6 rue Emile Zola, 69 LYON (2e), C.C.P. 1418-89. Les prix sont les suivants : 2 F par numéro pour les nos 1 à 10 de *Strange* et 1 à 7 de *Marvel* (petit format, impression en une couleur) ; 3 F par numéro pour les nos 11 à 18 de *Strange* et 8 à 13 de *Marvel* (grand format, quadrichromie).

Eastercon : vers une mutation des Conventions ?

par Patrice Duvic

C'est un fait : les Conventions de science-fiction réunissent un nombre d'amateurs qui va sans cesse croissant. Témoin la dernière Convention nationale britannique qui s'est tenue à Worcester pendant le week-end de Pâques. Le nombre des participants y a largement dépassé celui qui avait été prévu par les organisateurs. L'hôtel Giffard qui accueillait la Convention était complet dès le premier jour, ainsi d'ailleurs que la plupart des hôtels environnants. Il devient désormais nécessaire de réserver une chambre plusieurs semaines à l'avance. Retenons la leçon : le problème se posera sans aucun doute pour Trieste, d'autant plus qu'Eurocon n° 1 aura lieu en même temps que le festival du film de science-fiction.

Une chose est certaine : cette explosion de la population fanique risque, et cela sera probablement salutaire, d'imposer de profondes modifications au style et à la conception même des Conventions. Les années à venir marqueront un tournant sur ce point et il est à prévoir que, dès Boston, la question va se poser.

Le phénomène est similaire pour les Conventions mondiales et pour les Conventions nationales qui, comme en Angleterre par exemple, ont déjà une longue histoire derrière elles. D'une part un groupe d'habitués, se connaissant depuis plusieurs années, d'autre part un groupe ou plutôt un ensemble de petits groupes périphériques qui se trouvent coupés l'un de l'autre par le fait même de cet accroissement numérique des participants. Dès lors, leur point de rencontre essentiel se trouvent être le programme officiel, ce à quoi il faut bien sûr ajouter quelques contacts personnels, autour du bar ou ailleurs. Cette situation était particulièrement sensible à Worcester.

Pour mieux comprendre ce que l'on pouvait espérer d'Eastercon, il est utile de revenir brièvement sur Heidelberg. Comme cela a été dit, Heicon apparaissait avant tout comme une Convention anglo-saxonne dans un cadre touristique. D'où la tendance des Européens à se regrouper. De là est née l'idée d'une Convention européenne. Les Britanniques ont alors présenté la Convention de Worcester comme un banc d'essai, comme un premier pas dans cette direction. Il n'en a rien été. Certes Italiens, Allemands, Belges et Français ont été accueillis avec une certaine chaleur. Il faut dire que pour la plupart nous n'étions pas des inconnus, pour la grande majorité des anciens de Heidelberg. Mais c'est lors du débat portant sur les futures Conventions que nous avons nettement senti la barrière. Eastercon s'est avéré avant tout une Convention nationale, pour ne pas dire nationaliste. A quelques exceptions près, dont le chairman Peter Weston,

les Anglais ne portaient de toute évidence aucun intérêt aux problèmes de la science-fiction européenne, continentale devrait-on dire. Gian Paulo Cossato qui voulait amorcer une discussion sur le thème d'Eurocon nº 1, Georges Coune et Michel Féron qui, dans le même esprit, annonçaient la candidature de Bruxelles pour 74, ont eu l'impression de parler dans le vide. Plus déplaisante encore est la manière dont, tout en profitant de l'attrait de l'idée européenne pour les fans américains, les membres de la Convention entendaient couper l'herbe sous le pied de Stockholm, en proposant une Convention mondiale en Grande-Bretagne pour 75, excluant par là même la candidature de la Suède en 76, alors que les fans suédois se consacrent à un remarquable travail de préparation depuis déjà plus de deux ans et que l'Angleterre a pour sa part déjà accueilli par deux fois une Convention mondiale. Il peut paraître secondaire d'argumenter sur ces points, mais ils sont finalement importants, si on les resitue dans la perspective de cette mutation des Conventions à laquelle nous faisions allusion.

Un autre aspect qui jouera son rôle dans cette mutation est le fait qu'il existe deux conceptions principales quant à la destination de ce style de rassemblement. La seconde (la première étant la conception traditionnelle) considère qu'elles doivent être avant tout l'occasion d'un travail de réflexion sur la science-fiction, généralisant les groupes de discussion, trouvant une nouvelle formule pour le programme, faisant circuler au maximum l'information. C'est dans cette optique que nous allons analyser le programme d'Eastercon. Excluant systématiquement la traduction et l'aspect bilingue qui avaient entraîné de si sérieuses difficultés à Heidelberg, il m'a paru plus important dans le contexte général de la Convention. Disons rapidement de quoi il se composait :

Le vendredi :

— Speech de bienvenue de Peter Weston.

— Présentation des célébrités (profitons-en pour citer les plus connus parmi les auteurs présents : Anne McCaffrey, Brian Aldiss, James Blish, Don Wollheim, John Brunner, James White, Bob Shaw, Kenneth Bulmer, David Gerrold).

— « All in a Knight's work », speech de James Blish en hommage à Damon Knight.

— « La vie sur les autres planètes », speech-débat illustré de projections de diapositives par Jack Cohen.

— Projection de films.

Le samedi :

— « Ecrire de la science-fiction en théorie et en pratique », par John Brunner.

— « Critiquer la science-fiction en théorie et en pratique », par Pamela Bulmer.

— Discussion sur les fanzines.

— Table ronde d'éditeurs présentée par Kenneth Bulmer.

— « La science-fiction au cinéma », extraits de films et discussion menée par Philip Strick.

— « Pour et contre Philip Dick », par Philip Strick et Tony Sudbery.

— Défilé costumé.

— Cérémonie de St Fantony.

— Projection de films.

Le dimanche :

— « Les futures Conventions », discussions sur les futures Conventions britanniques, européennes et mondiales.

— Speech d'Anne McCaffrey (invitée d'honneur).

— « Les frontières de la science-fiction », débat mené par James Blish.

— Banquet et annonce des prix (c'est le roman de John Brunner, **Jagged Orbit**, qui recevra le prix de la British Science Fiction Association).

— Projection de films.

Le lundi :
— Promenade en bateau.
— Clôture de la Convention.

Avant d'entrer dans le détail des sujets les plus intéressants, je voudrais essayer de donner une vision d'ensemble et chercher à expliquer pourquoi une transformation de la manière même d'envisager le programme serait souhaitable. Deux partis en présence : la salle et les orateurs. Pour ces derniers, le programme constitue à la fois un « honneur », une occasion d'exprimer leurs idées sur la science-fiction et, dans une certaine mesure, une « corvée » acceptée de bon cœur. Mais la disposition des lieux les place dans la position d'un conférencier. Leurs speeches peuvent assez facilement se réduire à n'être guère plus que la lecture d'un article. L'intérêt en reste évidemment incontestable : ce n'est pas tous les jours que l'on a l'occasion de lire un article de James Blish, de John Brunner ou d'Anne Mc Caffrey. Mais il faut plus regretter une carence sur le plan de l'édition et tenter d'y remédier que de voir dans le programme des Conventions un substitut valable pour pallier cette carence. Certes la présence des auteurs donne un attrait supplémentaire à ces articles-speechs mais elle nous fait surtout souhaiter que l'on aille plus loin, que l'on dépasse ce côté conférence. La formule idéale reste difficile à trouver, peut-être à cause du second facteur : les fans présents dans la salle qui sont conduits à accepter leur rôle de spectateurs plus ou moins passifs, qui n'ont le plus souvent que très peu réfléchi aux questions faisant l'objet du speech ou, ce qui est plus gênant pour le débat, qui n'y sont pas préparés et qui, parfois, ne s'intéressent que d'assez loin à la science-fiction. On aimerait avoir une évaluation du nombre des membres de la Convention qui n'ont assisté à aucune des discussions. Il serait souhaitable que les Progress Reports ou les fanzines préparent le terrain et fassent du programme l'aboutissement de quelque chose qui aura préalablement mûri. C'est un point sur lequel les responsables de Trieste et de Bruxelles aimeraient recueillir les opinions les plus diverses.

James Blish, à qui l'on avait confié à la fois le premier speech et le débat qui devait clore la rencontre, a voulu rendre hommage à Damon Knight, dont l'influence en tant que critique est connue même en France où son livre **In Search of wonder** est hélas encore inédit. Comme l'on voit, nous restons au cœur de la question posée plus haut : celle d'une réflexion sur la science-fiction. Mais Blish a mis l'accent sur deux aspects moins connus du rôle que Knight a joué dans l'évolution de la science-fiction contemporaine : la part essentielle qu'il a eu dans la création de la SFWA (à laquelle il serait intéressant de consacrer un jour une étude) et d'abord cette réussite que sont les rencontres de Milford. Ces rencontres, véritables symposiums exclusivement réservés aux auteurs professionnels, ont eu un poids considérable dans la genèse de la nouvelle SF à laquelle Knight a par ailleurs contribué avec sa série d'anthologies **Orbit.** Le fait que Blish ait insisté sur le côté professionnel de ces réunions laisse à penser qu'il considère, comme beaucoup d'autres auteurs, que symposiums et Conventions répondent à deux destinations différentes, et l'existence même de ce genre de rencontres limite sans doute pour les pros l'intérêt des Conventions telles que les envisagent les responsables européens. Pourtant, d'un autre côté, il semble évident que des auteurs comme Blish cherchent à élargir le débat au niveau du fandom, puisque des copies d'enregistrements réalisés à Milford devraient être diffusées auprès des fans américains. Nous restons donc sur un point d'interrogation, et il serait bon qu'en France des fanzines tels que **Nyarlathotep** ou **Lunatique** s'ouvrent à

la discussion des différentes possibilités qui s'offrent à nous.

Mais qui donc assiste aux Conventions ? Sont-elles une pépinière de futurs auteurs ? Le speech de John Brunner nous permet peut-être de répondre à cette question. On lui avait demandé de parler du métier d'écrivain en théorie et en pratique. C'est là un thème général qui, sous une forme ou sous une autre, est relativement souvent abordé dans le cadre des Conventions. John Brunner nous a dit qu'il avait déjà eu, en 64 à San Francisco, à remplacer au pied levé E.E. Smith qui devait expliquer : « Comment écrire un roman de science-fiction ? ». Pris au dépourvu, il avait demandé à l'assistance de construire avec lui l'intrigue d'un roman. Il s'agirait là d'une expérience à reprendre et à approfondir. Mais, et Brunner insiste sur ce « mais », il n'y eut que deux personnes dans la salle qui s'efforcèrent d'introduire dans l'histoire des personnages consistants sur le plan psychologique, et tous deux étaient des auteurs professionnels : Bob Silverberg et Harlan Ellison. Il en tire la conclusion suivante : si quelqu'un a l'ambition d'écrire de la science-fiction, il ne doit pas perdre de vue, quitte à se l'écrire au vitriol sur le front (à l'envers, de manière à pouvoir le lire chaque fois qu'il se regarde dans une glace) que : « La science-fiction, comme toute autre forme de fiction, parle avant tout d'hommes ».

A chaque Convention, on rencontre un très grand nombre de fans qui voudraient écrire, qui le font éventuellement de temps en temps, mais qui n'arrivent pas à faire le pas décisif. Pour information, Brunner a demandé à ceux qui avaient déjà écrit professionnellement de lever la main. Ils constituaient une part impresionnante des personnes présentes dans la salle, or il n'y avait parmi eux qu'assez peu d'auteurs à plein temps. C'est un point dont il nous faudra tenir compte dans notre tentative d'élaboration d'un nouveau style de Convention, mais revenons au propos du speech. Il nous permettra de voir en quels termes se posent, par rapport aux écrivains, certaines des bases économiques de la science-fiction dans une société où la notion de marché joue un rôle essentiel, comment l'écrivain s'inscrit dans le contexte d'un système plus général.

Pourquoi souhaite-t-on devenir écrivain ? Qu'est-ce que cela demande ? Brunner avoue franchement ne pas le savoir, ou du moins ne pas connaître tous les éléments de la réponse. Pour lui, c'est Asimov qui s'est approché le plus près de la vérité en définissant le besoin d'écrire comme une drogue dont on a un besoin irrésistible et qui crée une accoutumance. On se trouve accroché par une idée qui demande, demande, demande à être exprimée et qui ne vous laissera pas de repos. Pour lui, il y a ceux à qui cela est déjà arrivé, une minorité, ceux qui croient que cela peut leur arriver et ceux qui sont sûrs que cela ne sera jamais le cas mais qui aimeraient en savoir un peu plus sur le processus mécanique de la rédaction d'une histoire ou d'un roman. Brunner s'adresse principalement à ceux qui font partie du groupe intermédiaire. Il s'attache à présenter un portrait en creux de l'écrivain de science-fiction, en définissant trois catégories essentielles d'auteurs en puissance qui ne peuvent trouver la place qu'ils souhaitent dans le monde de la création littéraire.

La première catégorie est celle de l'amateur qui a été enthousiasmé par l'œuvre d'un auteur dont la réputation est établie et qui a un talent personnel marqué, quelqu'un comme Philip Dick ou Roger Zelazny. Exagérant ses propres facilités à écrire, il se persuade d'adopter le style et l'approche de son idole. Il est fermement convaincu de l'injustice des lettres de refus qu'il reçoit des éditeurs, parce qu'il estime que ses histoires sont au moins aussi bonnes que la moitié de ce qu'ils publient. Et il n'est pas impossible qu'il

ait raison sur ce point, qu'il soit parfaitement capable de présenter et de ficeler des idées avec compétence. Mais pas les siennes. On ne peut pas endosser le style littéraire de quelqu'un, aussi précisément qu'on puisse l'imiter : on n'est pas lui. Ce qu'il faut à cet amateur, c'est apprendre à utiliser l'énorme fonds commun de techniques littéraires dans lequel puisent tous les écrivains et y ajouter son style personnel. Alors il pourra créer, non pas ce que son idole a écrit — il faut insister sur le fait qu'il s'agit là d'un passé — mais quelque chose que lui, et lui seul, écrit parce qu'il est celui qu'il est.

La situation d'un représentant de la seconde catégorie est la plus triste, car il n'y a pas de doute sur sa capacité à aligner des mots sur le papier. L'inconvénient est qu'il ne peut pas atteindre une large audience. Il peut par exemple apporter des contributions très appréciées aux fanzines. Il peut même produire une quantité d'œuvres et d'articles plus importante que celle qui permet à un auteur en place de vivre confortablement. Il peut avoir son propre cercle d'admirateurs. Il peut avoir toutes sortes de qualités, mais il lui en manque une : la persévérance. La persévérance, mais pas simplement dans le sens de s'appliquer à la routine indispensable à sa carrière potentielle. En d'autres termes, il vise le sommet et ne se préoccupera pas d'envoyer son manuscrit à un marché qui n'arrive qu'en seconde position, parce que pour lui c'est soit le sommet, soit la facilité, et la facilité c'est le fanzine auquel il collabore déjà. Par conséquent il ne s'accrochera pas jusqu'à ce que le marché situé en troisième place accepte son texte et qu'il puisse l'utiliser comme un palier pour accéder au marché n° 2, puis au sommet. Non, le moindre résultat contraire le ramène à son petit monde clos où il peut compter sur l'estime, faute d'y gagner de quoi vivre. Il lui manque aussi une autre forme de persévérance : celle qui consiste à relire son texte définitif et à se demander : « Est-ce que je ne pourrais pas dire la même chose plus clairement, avec une plus grande économie de moyens, d'une façon plus concluante ? » Il ne s'en préoccupe pas. Il restera donc dans cette situation, à moins qu'il ne se tourne vers la troisième catégorie.

« Il y a certainement peu de professionnels qui ne soient pas proches de cette troisième catégorie », dit Brunner qui avoue retrouver en lui-même certains des traits qui la définissent. Se dire, et peut-être avec de bonnes raisons pour cela : « Les droits des livres d'Alistair Mac Lean sont toujours vendus au cinéma ou Len Deighton a dû s'enfuir d'Irlande pour ne pas payer un million de Livres d'impôts. Maintenant je vais écrire un roman sur un raid de commando pendant la guerre ou une histoire d'espionnage sur le lavage de cerveau ! » Or, les chances pour qu'un livre devienne un best-seller sont ridiculement faibles. Si seulement ceux qui se trouvent dans cette troisième catégorie et qui sont malgré tout dans une situation enviable, par rapport par exemple aux membres de la première, ne se plaignaient pas constamment du succès de certains de leurs collègues, de ceux qui dorlotent effectivement leurs ulcères aux Bahamas, ils auraient d'excellentes chances. En bref, ils sont eux-mêmes leur pire ennemi, tout comme ceux des deux premières catégories.

Le débat qui s'ensuivit sembla confirmer les thèses de Brunner. On lui demanda notamment : comment faire pour vendre une histoire à **Analog ?** Pour information, la revue de John Campbell se trouve être le meilleur marché, du moins en ce qui concerne le prix qu'elle paie les auteurs...

L'après-midi, une table ronde réunissant éditeurs et anthologistes présents s'est elle aussi consacrée à la situation économique de la science-fiction et de ceux qui l'écrivent. Sur la sellette, entre autres : Donald Wollheim (Ace Books), l'éditeur responsable aux U.S.A.

de la série **New writings in SF**, l'anthologie rassemblée par John Carnell ; Anne McCaffrey, anthologiste de fraîche date pour Doubleday ; et David Gerrold qui a réuni les nouvelles de **Generation 1** qui, comme l'indique son titre, entend être le premier livre d'une longue série, parente d'**Orbit**, de **Quark** et de **Dangerous visions**, et qui devrait paraître prochainement.

L'une des premières questions posées fut précisément celle de ces anthologies d'inédits paraissant périodiquement et qui sont, à bien les considérer, des revues présentées sous forme de livre. Atteignent-elles des tirages comparables à ceux des romans ou des recueils de nouvelles d'un seul auteur ? La réponse fut un peu évasive, mais, selon les éditeurs, il semble que la quantité d'exemplaires vendus soit moindre que pour un roman appartenant à la bonne moyenne.

Nous nous trouvons là en effet confrontés à un phénomène récent, et il semble qu'une nouvelle tendance se fasse jour actuellement. Les auteurs paraissent se consacrer à la rédaction de romans de plus en plus longs, tels **Stand on Zanzibar** de Brunner, **Dune** de Herbert ou le roman que prépare cette année Thomas Disch ; ou encore à des suites comme **Tchaï** de Jack Vance et le cycle des **Portes de la création** de Philip José Farmer. Cela entraînera inévitablement des difficultés pour les magazines en les privant des romans en deux ou trois parties qui constituaient une part importante de leur matière rédactionnelle, pendant que dans le même temps des revues comme **Galaxy** en viennent à être considérées par ceux qui leur soumettent des manuscrits comme un banc d'essai pour des textes expérimentaux. Enfin la concurrence justement de ces anthologies à épisodes, qui bénéficient souvent d'un meilleur système de diffusion, qui peuvent connaître des retirages et qui peuvent se permettre de payer plus cher les histoires qui leur sont soumises (et qui donc ont toutes chances de leur être soumises en priorité), risque de les priver de nouvelles d'excellente qualité. Les revues traditionnelles sont-elles condamnées à plus ou moins longue échéance ?

Brian Aldiss, présent dans la salle, se fit pour sa part le défenseur des **hard covers** qui ouvrent à la science-fiction la porte des bibliothèques de prêt. On lui opposa que la publication préalable en **hard cover** est moins rentable financièrement pour les auteurs, dans la mesure où un éditeur comme Doubleday prélève pour lui une moitié sur le prix de vente aux éditions de poche. A cela, Aldiss répondit que la publication en **hard cover** permettait de toucher la critique qui délaisse systématiquement les **paperbacks**, assurant ainsi un plus grand prestige à l'auteur et par conséquent une audience élargie.

Le lendemain, le dernier débat de la Convention, mené par James Blish, entouré de Pamela Bulmer, John Brunner et Anne McCaffrey, portait sur les « frontières de la science-fiction ». Les auteurs présents ont plus voulu se faire les interprètes d'un certain nombre d'interrogations qu'apporter des réponses définitives. Tout d'abord une première difficulté : définir précisément la science-fiction. Faut-il tourner cette difficulté en la définissant comme une œuvre sur laquelle son auteur a explicitement collé l'étiquette « science-fiction » ? Dans la désignation de prix comme le Nebula, faudrait-il exclure les textes qui se refusent à cette étiquette, pour en quelque sorte forcer la main à leurs auteurs ? Au centre de ce débat se trouvait en effet le problème posé par trois best-sellers qui se rattachent par leur thème à la science-fiction : **La variété Andromède** de Michael Crichton, **Ada** de Vladimir Nabokov et **Abattoir 5** de Kurt Vonnegut Jr. D'une part ces livres, comme **La montre orange** d'Anthony Burgess qui vient d'être adapté au cinéma par Stanley Kubrick, risquent de passer inaperçus des amateurs, d'autre part ils sont de toute évidence le signe d'un éclatement

des frontières de la SF. Celle-ci est peut-être en train de reprendre sa place au sein de la « littérature », de cesser d'être un genre en marge, au moment où certains grands noms comme Blish ou Aldiss en écrivent de moins en moins pour travailler à des œuvres historiques ou autobiographiques. Est-ce là un paradoxe ou plus simplement la preuve d'une interpénétration ?

Avant de conclure, quelques mots sur les projections cinématographiques qui nous ont permis de voir ou de revoir **La tombe de Ligeia, Charly, Alphaville, Destination Lune** d'Irving Pichel sur un scénario de Robert A. Heinlein, invisible en France depuis quelques années et dont une photo servait de couverture au premier numéro de **Fiction** (note émue qui devrait faire venir les larmes aux yeux aux fervents du courrier des lecteurs). Le clou de ces projections était le film-télé de Byron Haskin sur un sujet de Harlan Ellison : **Le démon à la main de verre,** un épisode d'une série que nous verrons peut-être bientôt en France. La déception fut grande pour les admirateurs d'Ellison, dont je suis. Nous y avons retrouvé tous les tics de feuilletons comme **Les envahisseurs** et un remarquable manque d'imagination : militaristes envahisseurs extraterrestres, blancs comme des cadavres et reconnaissables à des cernes autour des yeux paraissant faits au noir de fumée, pauvre jeune fille secourue par le héros, une main de verre ordinateur-conseil à laquelle il manque des doigts que le personnage principal cherche (pourquoi pas ?) à reprendre aux envahisseurs. Harlan ! On peut se demander ce qui a poussé Ellison à écrire un scénario d'une telle pauvreté. A-t-il volontairement voulu frapper au plus bas, voyant là un gage de succès ? Espérons que le scénario de bande dessinée qu'il a écrit pour Stan Lee, **La bête qui criait « atome » au cœur du monde** (cela ne vous rappelle-t-il rien ?), nous rendra l'Ellison que nous aimons et apprécions.

Pour conclure, disons que, malgré son intérêt, Eastercon a été un peu décevant et que la chose essentielle à en tirer est l'évidence de la nécessité de repenser les Conventions.

Le débat est ouvert. Le débat est toujours ouvert.

Revue des livres

PLANETE A GOGOS par Frederik Pohl et Cyril M. Kornbluth

C'est vers le milieu de l'année 1958 que paraissait en France pour la première fois le célèbre *The space merchants*. A cette époque, le « Rayon Fantastique » avait atteint sa vitesse de croisière et ne nous ménageait pas les chefs-d'œuvre. Celui-là, en tous cas, connaissait aussitôt un accueil chaleureux de la part des critiques autorisés : Alain Dorémieux dans la revue *Fiction*, Gérard Klein dans la revue *Satellite*. Un peu plus tard, un ouvrage publié dans la « Petite Bibliothèque Payot » allait à son tour apporter de l'eau au moulin à louanges. On peut lire dans cet *Univers de la science-fiction* de Kingsley Amis le passage suivant : The space merchants, *l'un des meilleurs ouvrages de science-fiction à ce jour* (page 147). Ceci étant posé, je me suis demandé s'il restait encore quelque chose à dire.

Et tout d'abord, le choix de ce roman est-il justifié ? Les éditions Denoël qui ont entrepris de rééditer certains titres du défunt « Rayon Fantastique » ont eu la main heureuse avec *L'Univers en folie* et *Guerre aux invisibles*. En va-t-il de même pour celui-ci ?

Au regard des titres possibles à venir (on espère au moins *Le triangle à quatre côtés* et *A l'aube des ténèbres*), *Planète à gogos* s'imposait car il fait figure de monument à la gloire de la science-fiction sociologique en général et de l'anticipation en particulier. Comme tel, il doit figurer en bonne place dans la bibliothèque de tout amateur averti. La rareté et les tarifs prohibitifs pratiqués aidant, la chose n'était peut-être pas possible. « Présence du Futur » permettra au moins à plus d'un de combler cette lacune.

Reste à savoir si *Planète à gogos* a bien supporté l'épreuve du temps. Près de vingt années se sont écoulées en effet depuis sa rédaction et, pour un ouvrage comme celui-là, les années comptent double. Mais contrairement à mes prévisions — je l'avoue — l'âge a embelli l'ouvrage. Mieux, il l'a rendu terriblement actuel.

Voilà pourtant un récit irritant. Irritant parce que trop bien fait ; irritant parce que, politiquement parlant, vraisemblable ; irritant surtout parce qu'il se révèle comme l'une des anticipations les plus pertinentes qui aient jamais été écrites.

C'est cependant un livre plaisant. A cause d'une doctoresse froide par devant mais tellement chaude *par derrière*. A cause d'une fabrique de chlorella qui nous propose une curieuse parodie de la psychanalyse. A cause du parti — on serait tenté d'écrire secte — des « consers » qui ne sont pas sans rappeler les bonnes gens de la S.P.A. ou les nouveaux groupes de défense de l'environnement. A cause, enfin, d'un héros — Mitchell Courtenay — particulièrement malmené sinon bafoué.

Mais ce livre m'apparaît comme un « faux ». Car il accuse pour mieux défendre et se fait, de toute façon, le champion de causes gagnées d'avance. Au moins, avec *Le meilleur des mondes*, avions-nous de quoi épancher notre bile. Le progrès : voilà où il nous menait ! Monde de robots, monde de drogués, monde de « zombies ». Huxley s'en donnait à cœur joie. « *Orginet Porginet* », vous n'avez plus qu'à vous flinguer ! Mais le tandem Pohl et Kornbluth, lui, ne joue pas cartes sur table.

Bien sûr qu'il nous critique cet univers de progrès vers lequel nous dérivons, à grands coups de « Cœur croisé de Playtex » et de « petits pois chez nous » ! Bien sûr qu'il nous expose les

dérèglements d'une telle société aux immenses studios de douze mètres sur douze ! Seulement, il nous laisse conclure que le mauvais est encore meilleur que le pire et qu'à tout prendre, ça n'est tout de même pas si mal si l'on songe à ce que nous offrirait un gouvernement de « consers ».

C'est l'éternel dilemme. Je suis communiste mais je préfère rester français parce que, là-bas, où vous savez, on ne sait pas exactement ce qui se passe. Je suis chrétien, c'est là ma gloire, car une fois mort, vous comprenez... mieux vaut prendre ses précautions. Pohl et Kornbluth ont donc préféré agir de même. Et, pour rassurer tout le monde, à la fin, hop ! on envoie tous les contestataires dans la Lune — pardon ! sur Vénus — et comme ça, il n'y aura plus de jaloux.

Il est donc évident que, vu sous un tel angle, le roman manque quelque peu de sincérité, et c'est dommage pour le lecteur politisé. Impossible d'accuser le duo P.-K. de fascisme, de déviationisme, de racisme... La droite comme la gauche en prennent chacune pour leur compte. Et la Terre continue de tourner.

Pour moi qui me moque comme de l'an quarante de la guerre au Vietnam ou du XXXVIIIe congrès du syndicat des nourrices sèches, je le dis tout net — ça va en étonner certains du Courrier des Lecteurs de *Fiction* —, il est impossible de reprocher leur attitude à Pohl et à Kornbluth. Parce que la force de la *vision* l'a emporté sur la conviction politique. Et cela prouve que l'anticipation peut avoir ses lois, qu'un auteur peut exprimer des opinions *contraires* aux siennes, selon les circonstances. Dans *Planète à gogos*, tel est le cas.

Je ne sais pas si nos écrivains sont favorables à une politique telle que celle qu'ils expriment par la bouche des « consers », mais si cela pouvait être, il n'empêche qu'ils ont eu conscience de l'inanité des efforts d'un tel mouvement. Parce que le peuple se soucie avant tout de son confort. Parce que le parti au pouvoir dispose de trop de moyens de pression sur la masse. Parce que surtout ce parti au pouvoir tient les rênes de la propagande.

On peut très bien n'être pas de l'avis de la majorité — c'est d'ailleurs de bon ton ! — mais parfaitement s'y plier. Voilà ce qu'ont fait nos auteurs dans ce récit qui se révèle plus une anticipation, en se soumettant à de telles règles, qu'une utopie, en se bornant à en démontrer les excès. Ainsi, bien que rappelant *1984* ou *Le meilleur des mondes, The space merchants* ressortit davantage de la science-fiction telle que *Galaxie* ou *Fiction* la pratiquent.

L'un des moindres mérites de ce roman n'est certes pas, en tout cas, d'adopter une attitude critique vis-à-vis des divers personnages comme des divers partis. Mitchell Courtenay n'a nullement les allures d'un chevalier des temps modernes, plus soucieux qu'il est de satisfaire son ambition que de rendre heureuse sa femme, le docteur Kathy Nervin. La guerre, pas toujours froide, entre la Fowler Schocken Associates et la Taunton n'épargne aucune des deux grandes firmes. Les « consers » eux-mêmes se révèlent finalement de minables arrivistes qu'un meurtre ou un attentat n'embarrassent guère.

Satire sociale ? Certainement. Roman puissamment évocateur ? Sans nul doute. Au point que l'on se demande, en raison de sa précision, si Pohl et Kornbluth n'ont pas réalisé un voyage vers l'avenir avant de revenir près de nous pour l'écrire. De toute façon, roman d'action aux épisodes variés, aux mouvements inattendus, à l'humour sobre.

Livre à relire sans perdre un instant.

Jean-Pierre FONTANA

Planète à gogos (The space merchants) par Frederik Pohl et C.M. Kornbluth : éditions Denoël, collection « Présence du Futur », n° 134.

LE MONDE DE SATAN par Poul Anderson

Le monde de Satan de Poul Anderson illustre un conflit stellaire avorté entre des humains et une race extra-terrestre, les Shenna. Plus exactement s'y trouvent confrontés quatre membres de la « Compagnie Solaire Epices et Spiritueux » (elle-même faisant partie de la Ligue Polesotechnique, sorte de confédération marchande qui est la puissance véritable de la galaxie colonisée par les Hommes) et une planète entière d'êtres qui, après avoir subi une mutation brutale due aux excentricités de leur soleil, sont passés du stade de pacifiques herbivores à celui de monstres assoiffés de conquêtes.

Nous avons donc droit à une variation du schéma archétypal : les astucieux Terriens seuls contre tous, et à qui la victoire est accordée en bout de course sur leurs adversaires bestiaux et brutaux. (Les Shenna s'apparentent physiquement au Minotaure de la légende, et tout l'ouvrage d'Anderson est le reflet du mythe de Thésée : attirés dans le labyrinthe, les Terriens défont sans mal leurs terribles ennemis.)

Le bon Terrien combattant victorieusement le méchant extra-terrestre, voilà qui fit la gloire de la SF naïve des années trente et quarante (...et cinquante, pour la française, historiquement retardataire). Que Poul Anderson, avec un entêtement farouche, s'attache envers et contre tout à ce thème de prédilection, cela nous importerait finalement peu si le résultat était convaincant. Je dois pourtant avouer que cet ouvrage est terne, poussiéreux et ennuyeux. Les 340 pages que compte *Le monde de Satan* dans sa traduction à « Présence du Futur » ne sont qu'un remplissage laborieux destiné à colmater les creux d'un scénario squelettique : David Falkayn (de la Compagnie Solaire Epices et Spiritueux) découvre lors d'une permission sur la Lune qu'un office de renseignements, la Serendipity, est en réalité un nid d'espionnage que les Shenna ont installé en plein cœur du système solaire, grâce à la complicité de quelques humains réduits psychiquement en esclavage. Falkayn est un moment séquestré par les agents des Shenna, puis il s'évade grâce à l'intervention de Nicholas Van Rijn, son patron, aidé par ses deux coéquipiers extra-terrestres, une sorte de centaure reptilien et une chatte cynthienne, et il part à la découverte de Satan, planète errante captée par une étoile lointaine, et que la Ligue et les Shenna vont se disputer pour ses richesses géologiques. Tout rentre dans l'ordre terrien, après quelques batailles spatiales et planétaires.

Certains prétendront que la valeur d'un ouvrage est souvent fonction de la facilité qu'on a de le résumer. Pour ma part je n'en crois rien, et je pense au contraire que la richesse primordiale de la SF tient justement à la richesse des thèmes abordés et de l'intrigue qui les lie. On voit ici leur usure et leur pauvreté. Certes, Poul Anderson a réussi à créer trois types d'extra-terrestres intéressants, mais Adzel le centaure, Chee Lan la « chatte » et les Shenna minotauriens ne sont rien d'autres que des enveloppes dotées de quelques caractéristiques grossières qui les typent fortement (il y a les bons et les méchants, les vassaux de l'Homme et ses ennemis), sans qu'ils soient vraiment enracinés dans une « inhumanité » foncière. Il y a aussi quelques réflexions justes sur l'évolution divergente des herbivores et des carnivores, et une étude assez fine du comportement de certains humains élevés par les Shenna comme des animaux de salon, mais l'originalité d'Anderson s'arrête là. La majeure partie de son livre s'encroûte dans des scènes de batailles sans intérêt, dans de longues descriptions de cieux étoilés et de planètes bouillonnantes, dans l'énumération maniaque de manœuvres de pilotage interstellaire. L'homme, dans ce magma, n'apparaît pas beaucoup, et cette froideur désincarnée contribue à donner à l'ensemble un aspect sec, mécaniste.

Nous sommes loin, en vérité, de *La Patrouille du Temps* ou du beau cycle des Peuples de la Mer et du Ciel qui donnèrent il y a une dizaine d'années (via *Fiction*) un certain éclat à la prose d'Anderson. Il semble bien maintenant que cet auteur n'ait plus rien à dire, qu'il se contente de broder sans grande imagination sur des décors connus. Et l'on peut se demander si cette stagnation n'est pas causée par l'idéologie où s'est enfermé Anderson.

Allons bon, rugiront de concert certains lecteurs, voilà qu'ils remettent ça ! Pas de politique en SF, s'il vous plaît ! Je les prierai donc de bien vouloir considérer que la « critique littéraire » du *Monde de Satan* s'arrête trois phrases plus haut, et que les quelques réflexions qui suivent sont une sorte de post-scriptum ajouté à l'intention des vicieux qui veulent tout politiser. D'ailleurs un lecteur, dans un récent *Courrier* publié par *Galaxie* (no 82), écrivait que Poul Anderson était mauvais à droite, mais qu'il le serait tout autant à gauche. Je surenchérirai en disant que j'accepterais volontiers un Anderson « bon à droite ». Mais peut-on être à droite et être « bon » ? Le simple choix des thèmes privilégiés par Anderson (ainsi que leur traitement) permet d'en douter. Ce que nous décrivent les péripéties du *Monde de Satan*, ce n'est rien d'autre qu'une lutte économique pour la possession d'une planète. Mettons le capitalisme aux postes de combat : voilà quel est le mot d'ordre d'Anderson. Or, avouons-le, les motivations et luttes des grands trusts (et les Shenna sont eux-mêmes présentés comme un « trust ») n'ont rien de passionnant, quand on nous les présente avec une conviction absolue, sans la moindre trace d'humour critique...

Autre caractéristique d'une pensée de droite : l'occultation pure et simple de l'être « pensant » au profit de l'être « physique ». Que sait-on du « héros » David Falkayn ? Quels sont ses désirs, ses joies, ses angoisses, ses doutes ? On n'en sait rien. Entre les combats, Falkayn se contente de faire jouer ses muscles las, de bourrer sa pipe et de la serrer entre ses mâchoires robustes. C'est le parfait combattant-pour-une-juste-cause, un peu bringueur (virilité oblige), mais parfaitement décervelé. Et, plus caractéristique encore, la seule fois où il se met véritablement à penser pour nous, c'est à l'occasion du magnifique message suivant :

« Tu n'es pas un héros. Tu aimerais mille fois mieux être loin d'ici, un verre à la main et une belle fille sur les genoux, racontant tes prétendus exploits. Mais il se pourrait qu'une guerre se trame ici. Des planètes entières pourraient être attaquées. Une petite fille, peut-être ta propre nièce, pourrait se retrouver gisant dans une maison dévastée par une bombe atomique, le visage en cendre et les yeux fondus, réclamant son papa tué dans un vaisseau spatial et sa mère écrasée sur le trottoir. Peut-être que les choses ne vont pas si mal. Mais peut-être que si. Comment peux-tu laisser passer une occasion de faire quelque chose ? Il te faut faire face. » (p. 202).

On reste pantois devant ce bel exemple de démagogie galopante. Nous ne voulons pas la guerre, oh ! non... Ce sont les autres, les méchants, les « étrangers », qui la veulent peut-être, et qui seraient bien capables de venir jusque dans nos campagnes répandre le sang de nos familles dans nos sillons. Mettons-y vite le holà ! Tapons-leur dessus ! Dans le doute, agissons ! Allez, nos boys ! Encore un effort pour l'extermination complète de ces sales Vietnamiens... Pardon : de ces sales Shenna.

Je m'arrête là : déjà les pointes Bic grincent sur le papier pour demander à la rédaction mon renvoi immédiat. Seulement il faudrait bien comprendre une chose... Toute expression artistique, et donc toute littérature, reflète, fût-ce par-delà le conscient de son créateur, une idéologie. Il y a donc une SF de droite et une SF de gauche.

D'autre part tout individu conscient, tout citoyen responsable, se range consciemment ou non dans le champ d'une idéologie. Il y a des gens de droite et des gens de gauche. Corollaire : il y a des critiques de droite et des critiques de gauche.

Vouloir délibérément ignorer ces deux postulats est faire preuve d'hypocrisie.

Vous venez donc, chers lecteurs, d'assister à l'expérience suivante : un critique « de gauche » a jugé un bouquin « de droite ».

J'attends avec impatience l'inverse, et les réactions que cela provoquera.

Denis PHILIPPE

Le Monde de Satan (Satan's world) par Poul Anderson : éditions Denoël, collection « Présence du Futur ».

STERGA LA NOIRE par Louis Thirion

Sterga la Noire confirme, après *Ysée-A*, la place confortable que Louis Thirion semble devoir prendre au Fleuve Noir, profitant il est vrai de la démission de Wul et d'Argyre, et de la rareté de Steiner. Bien que ce dernier ouvrage soit un peu en dessous de *Ysée-A*, qui reste sa meilleure contribution à la saga galactique du commodore Jord Maogan, *Sterga la Noire*, space-opera très classique, nous confirme ce qu'on savait déjà de Louis Thirion : voilà un auteur qui sait agencer une histoire et possède un bon sens du découpage, ce qui permet à ses romans d'avoir de la solidité dans la construction et du suspense dans leur déroulement. Il reste à Thirion à acquérir une sûreté de plume qui lui permettra de mieux dessiner ses paysages, de mieux nous faire sentir un décor ou un climat ; car son défaut est sans doute encore la sécheresse, ce qui déteint aussi sur les personnages dont les traits restent trop souvent flous. Mais si l'on songe que *Sterga la Noire* fait partie de la même livraison que *Bases d'invasion* de Pierre Courcel et *Le rideau de brume* d'André Caroff, il deviendrait futile de faire la fine bouche.

J'ai dit que ce roman concernait Jord Maogan. C'est vrai, mais le commodore de l'espace a ici un rôle plus effacé que de coutume. Il n'apparaît qu'au premier chapitre et au dernier, et c'est sa recherche au contraire qui remplit le plus clair du volume. Jord Maogan a en effet disparu au sein d'un groupe de planètes qui gravitent dans un système situé à l'extrémité de l'univers connu : Sterga, la planète-usine exploitée par la toute-puissante société McDewitt ; Infinite, base perdue sur un roc stérile et glacé ; Aldenor enfin, un monde mystérieux qui abritait autrefois des humanoïdes félins et que le trust stellaire McDewitt a bouleversé par une attaque nucléaire.

Le roman implique une double lecture. Pour la première, qui concerne l'intrigue proprement dite, on retrouve l'influence de van Vogt, déjà très sensible dans *Ysée-A* : car l'enquêteur, Stephan Drill, est un homme seul confronté au chaos extérieur, un homme manœuvré à son insu, et qui découvre finalement qu'il possède une double identité. Le récit se déroule ainsi sur deux plans : celui de la réalité, où Stephan se morfond sur Infinite, et celui du rêve (qui se trouve être la réalité d'un plan supérieur), où l'Envoyé commence à prendre la mesure de ses superpouvoirs, et la connaissance de son abhumanité. Dans toute cette partie centrale du roman, le mystère et l'action font bon ménage et composent la trame d'un récit très bien mené.

La seconde lecture se rapporte au fond, au décor, et manifeste chez l'auteur des tendances politiques qui n'étaient pas apparentes jusqu'alors dans ses écrits. Car, parlant de la société McDewitt, il nous décrit là les faits et méfaits d'un grand trust stellaire, dont l'action d'exploitation est aussi sensible sur l'homme (génocide sur Aldenor) que sur la nature (pollution de Sterga). La société McDewitt est une sorte d'état dans l'Etat, elle a sa garde privée (les Darmores, humanoïdes féroces qui sont des sortes de C.R.S. de l'espace) et va jusqu'au coup d'Etat quand elle juge que ses intérêts le nécessitent. Voilà une touche politique qui achève de rendre sympathique le dernier roman de Louis Thirion.

Jean-Pierre ANDREVON

Sterga la Noire par Louis Thirion : Fleuve Noir, collection « Anticipation », n° 456.

LE PAYS DES MUTANTS par Marc Agapit

Si l'on en juge d'après sa bibliographie, *Le pays des mutants* est le trente-quatrième livre de Marc Agapit publié dans la collection « Angoisse » du Fleuve Noir. Agapit s'était signalé dès sa première œuvre (*Agence tous crimes*, en 1958) par un ton très particulier donné à ses romans, un ton caractérisé par une certaine sécheresse, une sorte d'impassibilité qui, par le fait même que les récits étaient le plus souvent écrits à la première personne, conférait aux scènes

les plus horrifiques une auréole de sadisme tranquille, qui jouait aussi le rôle de distanciation.

On retrouve tout à fait, dans *Le pays des mutants*, cette marque de fabrique, bien que l'horreur soit ici pratiquement absente, et remplacée par les mirages de la folie. Qupi que le titre puisse évoquer, la SF est absente de ce dernier roman, bien que Marc Agapit ait plusieurs fois fait dévier ses Angoisse dans cette direction (par exemple, dans *Opération lunettes magiques)*. Les mutants dont il s'agit sont deux magiciens, un « bon » et un « méchant », qui apparaissent dans les rêves que fait un jeune homme (Michel Deleure, le narrateur) cloué sur son lit par la paralysie, et qui n'échappe à sa triste existence qu'en fumant des cigarettes « spéciales » qui le précipitent au royaume des songes.

Le roman est monté selon le principe de l'alternance entre deux récits parallèles, l'un ne faisant qu'introduire l'autre. Le premier raconte l'existence cloîtrée de Michel, aux côtés d'un parâtre qui ne l'entoure de soins attentifs que pour préparer une vengeance terrible (il veut, à travers le jeune homme, punir sa femme morte en couches à la naissance de cet enfant qui n'était pas de lui). Le second décrit les rêveries cauchemardesques que fait Michel sous l'influence de la drogue, et au cours desquels il est amené à se battre contre le mauvais magicien, sous l'impulsion d'un mystérieux service de contre-espionnage, et avec l'aide d'une automobile qui parle, don du bon mutant.

Le montage parallèle nous porte à attendre, en fin d'ouvrage, une coïncidence des deux univers ; mais Marc Agapit n'a pas su mener à bien ce qui était peut-être son projet de départ... Alors qu'on espère une savante interpénétration du monde des rêves et du monde réel, on doit se contenter de quelques pages bâclées où la vengeance du père (qui, d'ailleurs, échoue) se résoud à une farce macabre tout à fait traditionnelle : s'étant fait raconter par son fils la substance de ses rêves, il organise une mise en scène puérile pour lui faire croire à la réalité d'un cauchemar particulièrement horrifique (l'existence d'une araignée géante) et ainsi le faire mourir de peur !

Inutile de dire que cette faiblesse finale nous fait tomber de haut. Ce curieux roman, au décousu voulu, mais en définitive bien arbitraire (ou bien négligé), tire donc dans plusieurs directions : un environnement à la mode (révolte des jeunes et usage de la drogue) ; des mythes d'époque (les services d'espionnage, la voiture, instrument réifié de la toute-puissance) ; des archétypes de l'épouvante (l'araignée géante).

Marc Agapit nous donne ainsi une sorte de pot-pourri : en remuant bien, s'est-il peut-être dit, il en sortira toujours quelque chose... Et effectivement, le livre se lit d'une traite, parce que son auteur — fût-ce en irritant ses lecteurs — a incontestablement le sens du suspense. Au sein d'une collection qui, les Steiner et autres Becker ayant disparu, reste d'un niveau bien médiocre, Marc Agapit surnage incontestablement, jouant le rôle de la grenouille dans une assemblée de têtards. Mais l'auteur de *La bête immonde* est capable de faire mieux que ce voyage étriqué au *Pays des mutants.*

Denis PHILIPPE

Le pays des mutants par Marc Agapit : Fleuve Noir, collection « Angoisse », n° 195.

DICTIONNAIRE DES SYMBOLES

Les symboles sont les idéogrammes de l'imaginaire. Au contraire des *signes* parmi lesquels figurent les prétendus symboles mathématiques, ils ne sont pas reliés aux objets ou aux circonstances qu'ils déforment par des conventions précises et arbitraires. Ils font partie de ce puissant et sourd travail de l'esprit humain qui le conduit, au-delà de la perception, à interpréter la réalité et à reporter à l'infini sur les nouveaux segments découverts les fantômes des an-

ciennes interprétations. Le sang est rouge : le rouge deviendra une couleur tragique et il faudra désormais que le soleil couchant saigne dans la mer. Ainsi les symboles constituent-ils les linéaments de l'une des déformations essentielles que l'homme impose à l'univers, et de la métaphore au symbole y a-t-il toute l'épaisseur du mythe en constitution.

Ce qui étonne le plus, dans le symbole, c'est peut-être sa double origine. Chaque être humain produit pour son compte personnel toute une pléiade de symboles qui ne sont peut-être déchiffrables que par lui et qui lui demeurent le plus souvent indéchiffrables. Mais en même temps les symboles atteignent sans cesse à l'existence sociale et sont imposés à l'individu et appris par lui, deviennent instruments de communication, mais d'une communication à la fois ambiguë, riche et imparfaite : ambiguë parce qu'au contraire des signes, une convention ne les épuise pas ; il n'est jamais certain qu'ils renvoient au même état chez l'émetteur et chez le récepteur. Riche parce que leur ambiguïté permet à l'émetteur et au récepteur de s'installer en entier dans le symbole et d'étendre les limites de sa signication aux limites de leurs expériences. Imparfaite parce que la coïncidence de ces expériences n'est nullement impliquée par le symbole. Ainsi tout se passe comme si les symboles constituaient la trame d'un prélangage, d'un langage possible dont la structure disparaîtrait encore derrière les éléments. A l'autre bout des langages, la mathématique est dépourvue de toute valeur symbolique : l'élément ne s'y définit plus que par sa situation dans la structure.

C'est la raison pour laquelle établir un dictionnaire des mathématiques et établir un dictionnaire des symboles peuvent paraître des opérations symétriquement impossibles. Il est presque impossible de définir isolément un terme mathématique parce qu'il est pris dans un univers contraignant et total de relations. Mais il est aussi difficile de constituer un répertoire de symboles parce que leur intégration dans l'ordre du vocabulaire risque de les amputer, de les dessécher. On court à décrire un symbole le même risque qu'à raconter un tableau ou à résumer une œuvre littéraire, celui de privilégier certains signes peut-être présents dans l'ouvrage et de l'y assimiler, de l'y restreindre. Il ne fait guère de doute que l'approche des symboles correspond à l'un des cheminements les plus critiques de la pensée contemporaine, celui à propos duquel elle est le plus tentée de renier ses origines positivistes : on sent bien que là réside la clé des principales énigmes que pose l'esprit humain, celle de l'activité de l'inconscient, celle de la création artistique et de l'esthétique, celle, peut-être, de la formation des langages. Or cette approche demeure — et est peut-être condamnée à demeurer — interprétative alors que les succès des sciences dites exactes sont largement dus à une approche syntaxique. On entend par approche syntaxique la possibilité de constituer un langage dont la structure soit homologue à celle de la réalité que l'on vise à représenter, de telle sorte qu'une opération effectuée sur ce langage autorise la prévision des effets d'une opération homologue effectuée sur la réalité aux fins d'expérimentation. Les disciplines interprétatives qui manipulent ou étudient des symboles, comme la psychanalyse et peut-être l'histoire, ne disposent pas, au moins dans l'état actuel des choses, de langages homologues aux réalités qu'elles observent. La structure de leurs langages est différente de celle de ces réalités : aussi dit-on parfois, et souvent avec une nuance péjorative, que ces disciplines se bornent à être des discours. Peut-être la curieuse expression torturée d'un Lacan vise-t-elle à proposer un langage qui soit homologue aux réalités de l'inconscient ; mais je crains pour ma part qu'elle n'en soit surtout le pastiche.

Il est assez surprenant qu'il ne soit apparemment jamais venu à l'esprit des auteurs de science-fiction que les grandes sciences de l'avenir pourraient être des sciences interprétatives et non des sciences syntaxiques. On trouve certes des idées de cette nature dans les *Pâques noires* de James Blish et dans *Dune* de Frank Herbert, mais elles ne sont pas poussées très loin. La raison en est peut-être que les disciplines interprétatives traditionnelles comme l'astrologie et les différentes mancies n'ont pas très bonne presse — et à mon avis

à juste titre — auprès des esprits scientifiques. Mais écarter pour autant de l'avenir toute approche scientifique interprétative, toute mantique, c'est jeter l'enfant avec l'eau du bain, et c'est négliger le fait que des méthodes mathématiques passablement ardues et tout à fait rigoureuses ont servi dans le passé des recherches théologiques qui paraissent aujourd'hui à la plupart d'entre nous complètement dénuées de sens. Il ne peut pas être a priori exclu que les symboles récupèrent un jour le terrain à présent perdu et que les sciences syntaxiques n'apparaissent plus que comme des cas particuliers concernant des relations aussi évidentes qu'élémentaires. C'est peut-être de cela que Simak a eu l'intuition dans *Demain les chiens* avec sa philosophie de Juwain, hélas aussitôt perdue qu'inventée.

En attendant cet avenir encore incertain, les habituels explorateurs de l'imaginaire auront intérêt à se munir de ce guide incomparable que constitue le gros dictionnaire des symboles établi sous la direction de Jean Chevalier. Il est à peu près aussi difficile d'analyser un dictionnaire qu'un symbole et je ne m'y risquerai pas d'autant que selon le vœu de son principal auteur, il échappe à toute classification. Mais la fréquentation assidue de cet épais volume pendant plusieurs semaines m'a prouvé qu'il apportait beaucoup à connaître et à rêver. Il me paraît particulièrement remarquable sur les terrains mythologique, historique et religieux. Certains articles me paraissent constituer (peut-être du fait de mon ignorance) une introduction presque irremplaçable à certains aspects de la pensée symbolique extrême-orientale. Ainsi, ceux qui s'aventureraient imprudemment sur la piste du *Yi king* fraîchement ouverte par Philip K. Dick dans son roman *Le maître du haut château*, y trouveront à l'occasion un guide providentiel. Le *Yi king* qui a été édité en France par les éditions Planète dans la traduction classique de Charles de Harlez curieusement attribuée sur la couverture à Raymond de Becker qui l'a, en fait, excellement annotée, ne constitue pas, en effet, une promenade de tout repos.

A l'opposé, les deux aspects les plus faibles de ce dictionnaire me paraissent concerner la symbolique psychologique qui n'évite pas toujours le ridicule (celui de la préciosité dans l'évidence), et surtout l'ineffable « école astro-psychologique » représentée ici par A. Barbault et qu'on voudra bien m'excuser de ne prendre guère au sérieux. S'il était non seulement légitime, mais indispensable de présenter ici les symboles de l'astrologie traditionnelle, au même titre que ceux du tarot ou, sur un autre plan, que ceux de l'alchimie, il était sans doute inutile d'accueillir dans un ouvrage fort sérieux les textes « inspirés » et prétentieux du vice-président du « Centre international d'astrologie ». L'opposition flagrante entre les articles précis, sobres, documentés, d'Alexandre Volguine et les délires emphatiques de Barbault laisse assez mal augurer (si l'on ose dire) de l'avenir « scientifique » de l'astro-psychologie qui prend ici les dimensions d'un fructueux canular.

Mais ces scories ne couvrent que quelques-unes des 844 pages d'un ouvrage par ailleurs fort généreusement et fort bien illustré. Elles ne doivent pas faire oublier l'extraordinaire potentiel de jeu et d'invention personnelle que recèle ce livre qui reste peut-être un peu endeçà de l'ambition scientifique qu'on aurait aimé lui trouver. Car la rêverie ou la méditation peuvent se prolonger presque à l'infini à l'issue de presque tous les articles. Sur cette lancée, un amateur de science - fiction entreprendra peut-être un jour de compléter ce dictionnaire. Il se demandera quels symboles nouveaux la science-fiction a mis au monde, et de quelle façon ils entrent en résonance ou en combinaison avec les symboles anciens. Car le robot, ou l'ordinateur, ou la fusée, sont dans la littérature des symboles plus que des objets. Et ces abstractions techniques que sont l'hyper-espace, ou la stase temporelle, ne sont-elles pas elles-mêmes revêtues des couleurs des symboles ?

Gérard KLEIN.

Dictionnaire des symboles, sous la direction de Jean Chevalier : Robert Laffont.
